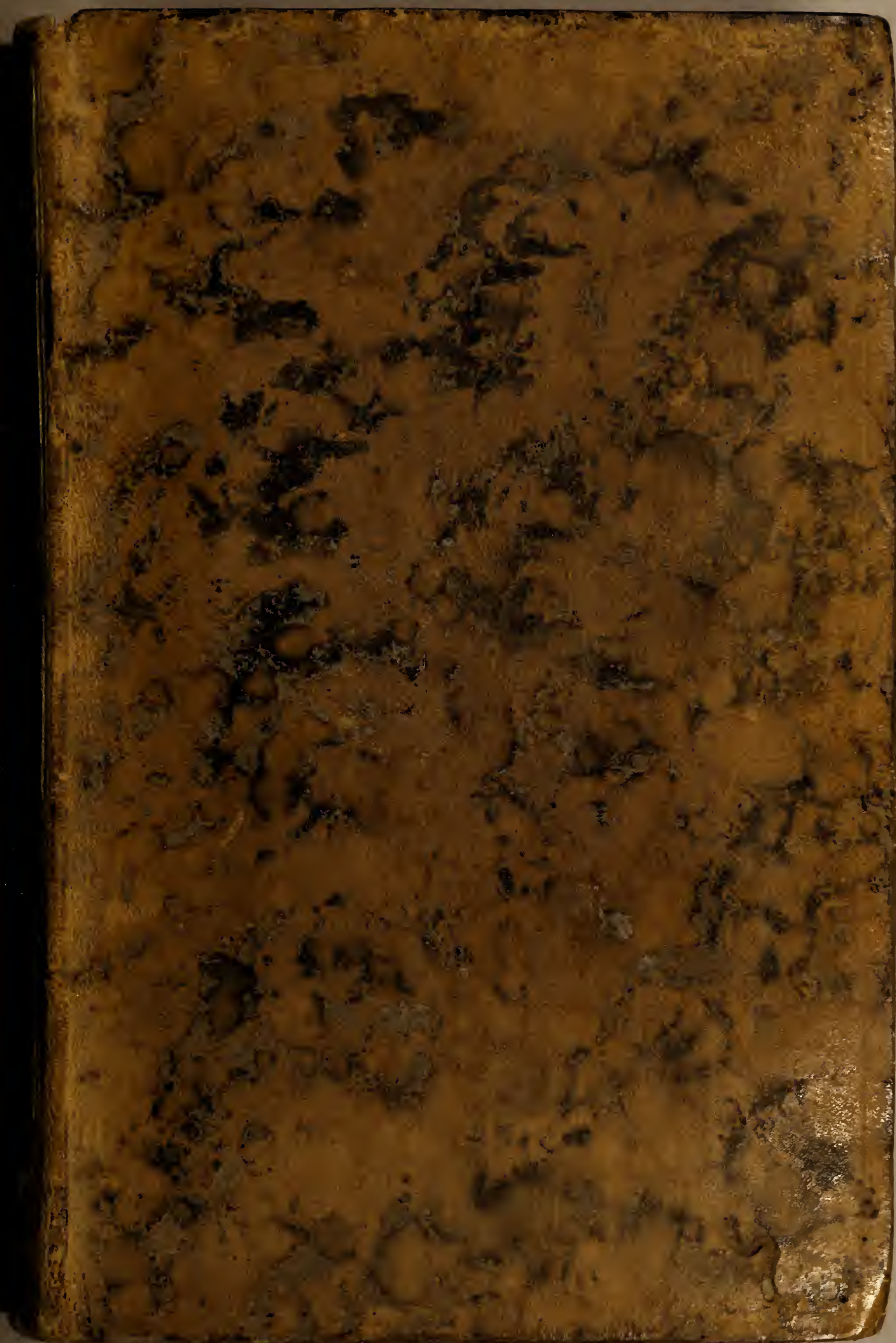
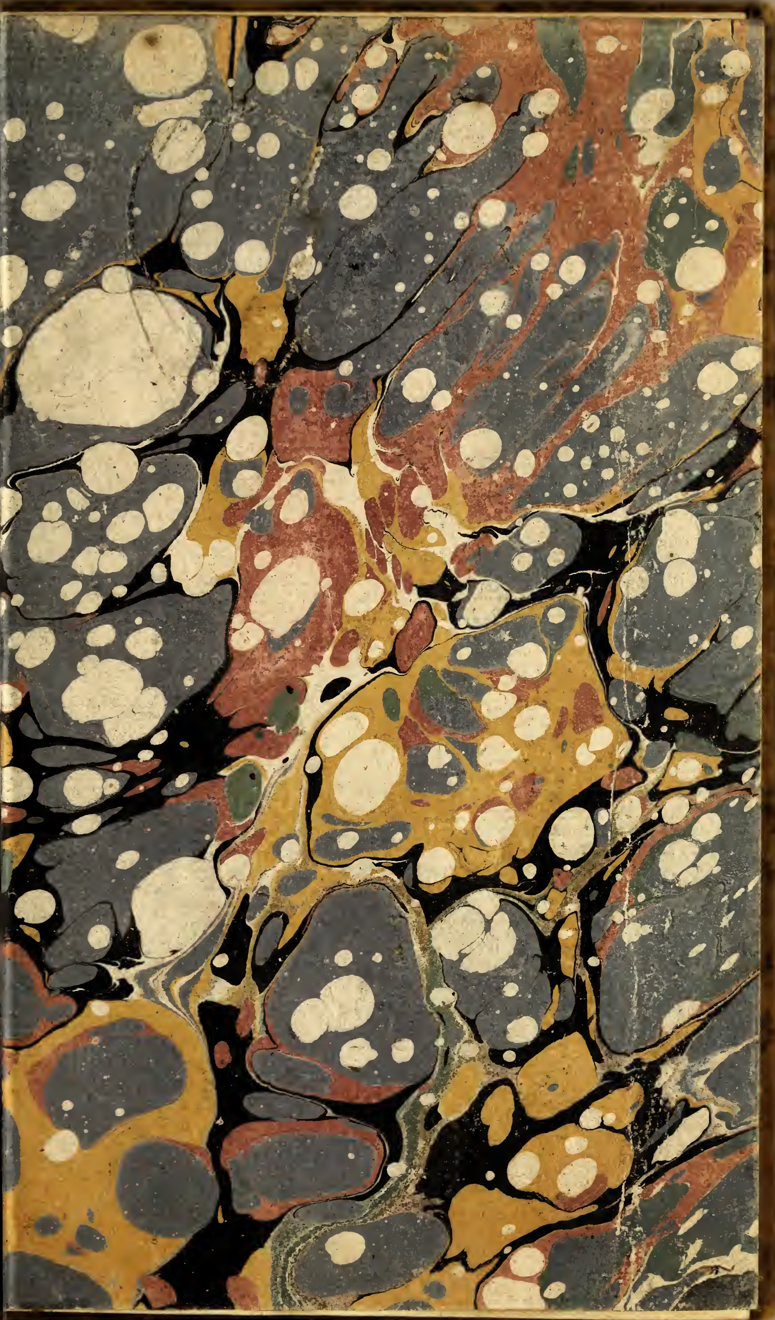
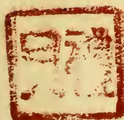



EX LIBRIS J.R.P.



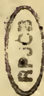


VOYAGE
DE DÉCOUVERTES,
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

TOME IV.

Se vend, A PARIS,

Chez Le Petit jeune et Gérard, libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n.º 44; et au palais du Tribunat, galerie de bois, n.º 223.



VOYAGE DE DÉCOUVERTES, A L'OCÉAN PACIFIQUE DU NORD, ET AUTOUR DU MONDE,

Entrepris par ordre de sa MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Exécuté, pendant les années 1790, 1791, 1792, 1793, 1794 et 1795, par le capitaine GEORGE VANCOUVER;

Traduit de l'anglais par P. F. HENRY;

Et accompagné d'un ATLAS, composé de diverse planches et de cartes géographiques;

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN X.

VOYAGE
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

Départ de l'*Entrée-de-l'Observatoire*. — Nous marchons vers le nord-ouest. — Description du *Port-Stewart*. — Les naturels du pays viennent nous voir. — Récit de deux excursions faites en canots.

Nous appareillâmes le 17 août, à six heures du matin, et à huit heures du soir, nous n'étions qu'à sept milles de l'*Anse-des-Saumons*. Nous passâmes la nuit, mouillés près de quel-

ques rochers de la rive de l'ouest, par 85 brasses, une hansière amarrée à des arbres. Nous remîmes à la voile le lendemain, 18, à cinq heures du matin. Des contre-courants retardaient considérablement notre navigation dans cette région coupée.

Lorsque nous fûmes devant le ruisseau qu'avait reconnu M. Johnstone, les Indiens qui demeuraient dans les environs vinrent nous voir, et se montrèrent dans des dispositions amicales; mais ils ne voulurent point nous suivre sur la rive opposée, où nous mouillâmes par 45 brasses, et, comme la nuit précédente, une hansière amarrée à des arbres. Le défaut de vent et le flot ne nous permirent de lever l'ancre que le lendemain matin, 19, et nous n'atteignîmes l'ouvert de l'*Entrée-de-l'Observatoire* que le 20, à deux heures du matin, quoiqu'il ne fût éloigné que de treize lieues de l'*Anse-des-Saumons*.

J'ai donné à la pointe ouest de l'Entrée-de-l'Observatoire, le nom de POINTE-WALES, en l'honneur de mon estimable ami, M. Wales, de *Christ's-Hospital*, qui, par les soins qu'il a bien voulu me donner dans les premières années de ma vie, m'a mis en état de parcourir ces régions solitaires.

Ayant atteint de nouveau *Chatam's-*

Sound, nous mîmes en panne jusqu'à la pointe du jour. Je dirigeai ensuite la route le long de la rive nord, au sud des îlots et des rochers qui gissent en travers du Cap-Fox. Nous passâmes à deux ou trois milles du côté nord de l'*Ile-Dundas*, qui est bordée par un grand nombre de rochers. A l'ouest-quart-sud, à trois milles de sa pointe nord-ouest, laquelle est située par 54° 38′ de latitude, et 229° 20′ de longitude, gît une île plus petite, entourée de plusieurs rochers, qui paraît avoir à peu près deux lieues de circuit, et que la carte de Don Caamano nomme *Ile-de-Zayas*. A midi, j'observai 54° 44′ de latitude, et 228° 59′ de longitude.

L'après-midi, il venta bon frais du sud-ouest, et nous avançâmes beaucoup. Nous dépassâmes une petite ouverture, qui se dirige, à peu de distance, au sud-ouest. L'entrée en est située par 54° 58′ ½ de latitude, et 228° 22′ de longitude. Une lieue plus loin, dans le nord-quart-d'ouest, il y a une rade très-étendue, qui prend la direction du sud-ouest, et paraît se diviser en plusieurs branches. Quelques petites îles gissent à l'entrée de cette rade, que j'ai nommée MOIRA'S-SOUND (*Rade-de-Moira*), en l'honneur du noble comte de ce nom. La côte de l'ouest prend ensuite une direc-

tion presque nord, et forme quelques baies, dont la plus considérable est située par 55° 8′ de latitude. Tant dans l'intérieur qu'en avant de cette baie, gissent plusieurs îlots, dont le plus extérieur est le plus étendu; et, comme, sous plusieurs points de vue, il ressemble à un coin, il reçut le nom de WEDGE-ISLAND (*Ilot-du-Coin*). On trouve en avant de sa pointe sud une chaîne de rochers dangereux sur lesquels la mer brisait avec violence.

Le terrain, dans les environs de la rade de Moira, est élevé et même à pic jusqu'au bord de la mer; mais, au-delà de *Wedge-Island*, les rivages, en ligne directe et sans coupures, n'ont qu'une élévation modérée, et l'intérieur du pays est composé de hautes montagnes inégales, couvertes, du bord de l'eau presque jusqu'à leur sommet, d'une impénétrable forêt de pins, et cependant bien inférieures à celles que nous étions accoutumés à voir dans les contrées plus intérieures. Nous continuâmes à prolonger la rive de l'ouest; et, à huit heures du soir, nous arrivâmes en travers d'une pointe en saillie, située par 55° 16′ ½ de latitude, et 228° 18′ de longitude. Nous passâmes la nuit à l'ancre, à un quart de mille de la rive.

Le lendemain matin, 21, nous dépassâmes l'entrée d'une autre rade, qui s'étend au sud, et se divise en plusieurs branches. Je l'ai nommée CHOLMONDELEY's-SOUND (*Rade-de-Cholmondeley*). Une petite île gît au nord-ouest de son entrée. La latitude observée à midi était de 52° 22', et la longitude de 228° 21'. Nous n'avions pas eu jusqu'alors une vue si distincte des deux grandes branches du bras de mer que nous remontions. Nous étions en quelque sorte familiarisés avec celle qui conduit au nord-est, car nos embarcations l'avaient reconnue; mais celle qui se dirige au nord-ouest nous parut avoir beaucoup d'étendue, et former la branche principale.

Voulant perpétuer le souvenir des recherches de Don Caamano, qui néanmoins ne les avait pas poussées aussi loin que nous, j'ai donné le nom de CAP-CAAMANO, à la pointe qui divise les deux branches. Ce cap gît par 55° 29' de latitude, et 228° 17' de longitude. L'entrée sud de la branche nord-est nous restait au 74° sud-ouest. Au sud de cette pointe se montrait une autre ouverture, qui paraissait très-étendue, avec des rivages extrêmement coupés.

Le temps était calme, et une troupe de naturels nous arrivèrent de la rive de l'ouest.

Ils s'approchèrent de nous sans hésiter, et l'un d'entre eux, qui nous parut être un chef d'un ordre inférieur, demanda la permission de monter à bord. Je la lui accordai, et il nous fit entendre qu'il connaissait la plupart des navires du commerce qui visitaient cette côte, et qu'il était soumis à un puissant chef, nommé *O-non-nis-toy*, le *U-en-smoket* de *U-en-stikin*. Il me pria de faire tirer un coup de canon pour avertir ce grand chef, qui apporterait une quantité considérable de saumons et de peaux de loutres de mer. Après que je l'eus satisfait, il desira savoir si je me proposais de remonter la branche nord-ouest, et ma réponse affirmative parut lui faire beaucoup de plaisir; mais apprenant ensuite que nous devions d'abord visiter la branche nord-est, il parut mécontent, et chercha à nous persuader que nous n'y trouverions rien de digne de nos recherches, et que les Indiens qui habitaient cette partie étaient de grands voleurs et de méchantes gens.

N'étant pas alors à plus de douze milles d'*Escape-Point*, nous examinâmes avec la plus grande attention la physionomie et le maintien des naturels, et nous cherchâmes à reconnaître en eux quelques-uns de ceux qui nous avaient attaqués; mais comme tous les

visages que nous vîmes étaient nouveaux pour nous, nous fûmes disposés à croire qu'il y avait quelque vérité dans le portrait que l'on venait de tracer des habitants de la branche nord-est. Cependant j'étais bien convaincu qu'il faut peu compter sur de pareilles accusations. Chacune des tribus que nous rencontrions depuis quelque temps, faisait tous ses efforts, et même employait l'artifice pour nous attirer à son habitation, et néanmoins nous ne pouvions pas découvrir le motif de ces pressantes sollicitations.

Sur les deux heures, il s'éleva une brise du sud-ouest, et nous gouvernâmes au nord-est du Cap-Caamano, le long de la rive ouest de la branche nord-est. Les Indiens ne voulurent pas nous accompagner plus loin. Le chef, qui était venu à bord, m'ayant donné une peau de loutre de mer, récemment tuée, je la lui payai bien, et lui confiai une pièce de drap bleu, que je le priai de présenter de ma part à *Ononnistoy*. Il se chargea de la commission avec beaucoup de plaisir; et, d'après la promesse que je lui fis de revenir vers le lieu de son habitation, il nous quitta, se montrant très-satisfait de notre accueil.

Le *Chatam* marcha en avant; et le soir, il m'avertit par un signal, qu'il avait trouvé

un bon port sur la rive que nous prolongions. Bientôt après il y mouilla ; mais le vent ayant manqué à la *Découverte*, je me vis contraint de faire jeter l'ancre en dehors, par 45 brasses. Nous avions dépassé à peu près au nord du Cap-Caamano, une baie assez profonde, et dans laquelle il y a quelques îlots, mais que je ne jugeai point assez centrale pour les excursions que je projetais.

Le mouillage qu'occupait le Chatam, est formé par une baie petite, mais très-commode, et au-devant de laquelle gissent quelques îlots, qui mettent à l'abri du vent en toutes directions. Le 22, nous y amarrâmes par 16 brasses, fond de sable, à une encablure de la rive ouest. Des îlots et des rochers, laissant un canal en différentes directions, remplissent la majeure partie de l'espace entre la pointe nord et la pointe sud.

Nous avions sous la main de très-bonne eau, en abondance. Les rivages étant d'une hauteur modérée, couverts de pins, d'arbrisseaux et d'arbustes chargés de baies, rendaient notre position aussi agréable qu'il était possible.

Les embarcations furent mises en état sur le champ. Je chargeai M. Whidbey d'aller, avec des vivres pour quinze jours, dans le grand ca-

not de la *Découverte*, accompagné de M. Baker dans une des chaloupes, achever la reconnaissance des branches que je m'étais vu forcé de négliger vers la fin de ma dernière excursion. Je lui recommandai, en même temps, de continuer ses recherches le long de la rive continentale, tant que dureraient ses provisions, ou jusqu'à ce qu'elle le ramenât au mouillage des vaisseaux.

M. Johnstone prit le commandement des deux canots du *Chatam*, avec des vivres pour dix jours. Je lui ordonnai de retourner au Cap-Caamano, pour examiner la rive de tribord de la branche nord-ouest, jusqu'à ce qu'il la vît communiquer à l'océan. Les deux détachements partirent le 23, au matin.

Le port où nous étions mouillés se trouve à l'opposite et à la distance d'environ quatre milles de l'*Anse-des-Traîtres*; mais comme nous ne voyons ni fumée, ni aucun autre indice d'habitation, j'en conclus que les perfides Indiens avaient quitté la station où ils nous attaquèrent.

Ceux qui nous avaient visités le 21, revinrent nous voir avant midi, sans que leur troupe fut augmentée. Celui des naturels du päys à qui j'avais confié un présent pour *Ononnistoy*, m'annonça que ce chef nous ferait visite dans

un ou deux jours. Il me dit qu'il était à quelque distance, et qu'il lui fallait un peu de temps pour se disposer à faire le voyage. Ononnistoy me faisait demander un nouveau présent, comme une preuve de nos dispositions amicales. Le messager m'ayant fait entendre, non sans peine, que de la mélasse et du pain seraient très-agréables à son chef, j'eus soin de lui en donner, ainsi que d'autres objets, avec lesquels il s'en retourna le lendemain matin.

Le 25, un peu avant minuit, nous fûmes réveillés par les chants d'une troupe d'Indiens qui entraient dans le port. Le bruit qu'ils faisaient nous porta d'abord à croire que c'était une très-nombreuse tribu; mais lorsqu'ils s'approchèrent, nous reconnûmes qu'ils n'avaient qu'une seule pirogue, sur laquelle ils se trouvaient au nombre de dix-sept, qui, après avoir pagayé autour des vaisseaux avec les formalités ordinaires, débarquèrent à peu de distance, et continuèrent à chanter jusqu'au jour. Il paraissait qu'ils avaient employé beaucoup de temps à se parer. Ils avaient la figure peinte de diverses manières, et selon leur caprice; et leur chevelure était couverte d'un fin duvet blanc et de quelques jeunes oiseaux de mer. Ils s'approchèrent en cérémonie, et se pla-

cèrent, avec la plus grande confiance, le long du bord de la *Découverte.*

Le chef de la troupe, nommé *Kanaut*, ayant obtenu la permission d'entrer dans le vaisseau, me fit présent d'une peau de loutre de mer. Je la lui payai bien, et il me témoigna le desir que ses gens et les nôtres pussent faire des échanges. Ils se montrèrent au fait du commerce; mais je dois déclarer qu'ils furent honnêtes, décents, enjoués, sociables, et qu'ils annonçaient des dispositions amicales. Ils demeurèrent dans notre voisinage jusqu'au 28. Ayant alors disposé de tout ce dont ils voulaient se défaire, ils se retirèrent après beaucoup de témoignages d'amitié. Ils parurent fort satisfaits de leur visite, et ils parlèrent avec les plus grands éloges d'Ononnistoy, qu'ils reconnaissaient pour leur chef et pour celui d'une nombreuse tribu.

M. Whidbey revint dans l'après-midi. Il avait déterminé la ligne du continent, depuis le point où j'avais cessé de m'en occuper. Les bras que j'avais négligés étaient de peu d'étendue.

Pour se rendre au premier de ces bras, le détachement ne suivit pas precisément la même route que moi. Il entra par méprise dans la quatrième ouverture, que j'avais dépassée

le 11 au soir. Elle communique avec la troisième, et, comme je m'en doutais, elle fait de la terre intermédiaire une île, que, du nom de l'un des *midshipmen du Chatam*, j'ai nommée ILE-DE-BELL. La longueur en est d'environ deux lieues. M. Whidbey reconnut ensuite la troisième ouverture, qui se termine, comme à l'ordinaire, et par 55° 57′ de latitude, et 228° 42′ de longitude. Les rives ne présentent pas un intervalle de plus d'un mille. Elles sont hautes, à pic et de roche, et cependant couvertes de pins.

La pluie et des vents contraires retardèrent M. Whidbey tellement que, le 25, à sept heures du soir, il n'avait pas encore atteint la première des ouvertures qu'il n'avait pas examinées et que, du nom du chirurgien du *Chatam*, j'ai nommée WALKER'S-COVE (*Anse-de-Walker*). Elle se dirige au 60° nord-est, l'espace de deux lieues, puis elle aboutit à un terrain bas et marécageux, qui se prolonge à peu de distance des escarpements de roche, élevés, à pic, et steriles des rivages environnants. A son retour, le détachement passa entre quelques îlots de roche, où croissent des pins rampants, et autour desquels jouaient un grand nombre de loutres de mer. Il se porta ensuite vers un enfoncement au 27°

nord-ouest, à cinq milles de l'anse de Walker, et que j'avais considéré comme une baie. C'en est effectivement une d'environ un mille et demi de profondeur, et d'un mille de largeur. Les rivages sont, pour la plupart, modérément élevés, couverts de bois, et bordés, vers le fond, par une grève de sable. Depuis cette baie jusqu'à la Pointe-Fitz-Gibbon, il y a trois autres petites baies, qui ont été également reconnues.

J'étais satisfait de ma reconnaissance de la baie de Burrough ; mais comme j'en avais trouvé l'eau vaseuse et douce, je chargeai M. Whidbey de l'examiner de nouveau. Il n'y découvrit rien de plus, si ce n'est un *troisième petit ruisseau* qui s'y jette au côté nord-ouest.

Il en sortit le 26. Le détachement s'étant arrêté pour déjeûner, à la pointe Fitz-Gibbon, rencontra quelques Indiens qui montrèrent beaucoup de circonspection. L'un d'eux l'invita d'abord à descendre à terre; mais il se retira quand il vit les canots s'arrêter. Quatre pirogues contenant chacune environ dix hommes, sortirent ensuite d'une petite anse peu éloignée de la pointe. Une de ces pirogues s'approcha près du détachement, à une portée de fusil. Ceux qui la montaient, chan-

tèrent, firent des harangues; mais on essaya vainement, quoiqu'en leur faisant des signes d'amitié, de les engager à s'avancer un peu plus; et ils regagnèrent l'anse, lorsqu'ils virent les canots disposés à se mettre en route. Cependant quinze ou vingt se remirent à suivre le détachement dans leurs pirogues. Ils persistèrent à ne pas s'approcher; et voyant que les canots allaient au rivage, ils traversèrent le canal, et se portèrent sur une pointe en avant, où ils débarquèrent. Quoiqu'ils eussent soigneusement ramassé des miroirs et quelques bagatelles, attachés à des morceaux de bois qu'on avoit laissé tomber, à dessein, dans la mer, on ne put obtenir d'eux qu'ils quittassent la distance respectueuse à laquelle ils se tenaient.

Lorsque le détachement se trouva près de la pointe où ils avaient débarqué, tous, à l'exception de trois qui restèrent derrière, à ce qu'il parut, pour garder les armes, et d'un vieillard, assis sur les rochers, à quelque distance, s'avancèrent jusqu'au bord de l'eau, portant chacun un rameau vert, chantant et dansant de la manière la plus grossière et la plus sauvage. Les canots s'arrêtèrent durant cette parade, après laquelle un des Indiens fit signe que deux personnes devaient débar-

quer, et immédiatement ils posèrent sur les rochers une sorte de corde de laine blanche, que l'on considéra comme un nouveau symbole de paix. Cependant M. Whidbey ne jugea pas à propos de se rendre à leurs invitations. Après leur avoir jeté de légers présents, il continua la reconnaissance de la rive continentale, et les pirogues retournèrent au lieu d'où elles étaient venues.

La conduite de ces Indiens était si différente de celle de toutes les peuplades que nous avions rencontrées, que le détachement les jugea de la tribu qui avait attaqué la yolle, et qu'il crut que leurs cérémonies avaient pour but de demander pardon. Quelques-uns des officiers qui accompagnaient M. Whidbey avaient été de ma dernière excursion en canots, et ils furent convaincus que plusieurs des perfides qui m'avaient attaqué, faisaient partie de cette dernière troupe.

M. Whidbey entra le 27 au matin, dans le petit bras à l'ouest de la troisième ouverture. Ce bras, d'environ un demi-mille de largeur, s'étend dans la direction du nord, l'espace d'une lieue, et finit à 55° 57′ de latitude, et 228° 36′ de longitude, par une grève de sable sur laquelle plusieurs courants d'eau douce se précipitent avec beaucoup d'impé-

tuosité. Vers le haut de ce petit bras, le terrain est d'une hauteur médiocre et très-boisé. Là, le détachement fit rencontre d'une troupe de sept naturels du pays, qui parurent vouloir empêcher qu'il ne débarquât. Leurs pirogues étaient sur la grève, à peu de distance et près d'une misérable hutte. Après s'être revêtus de leur habit de guerre, ils vinrent à la rencontre du canot. L'un d'eux était armé d'un fusil, et un autre d'un pistolet, qu'ils bandèrent, pendant que les cinq autres, qui avaient des arcs et une grande quantité de flèches, se préparèrent à commencer le combat. Sur ces entrefaites un vieillard parut à peu de distance. Il était sans armes, ne portait point le vêtement de guerre, et fit de longues harangues. Pendant qu'il les prononçait, il tenait d'une main une peau d'oiseau; et, de l'autre, il en arrachait les jeunes plumes et le duvet, qu'à la fin de certaines parties de son discours, il soufflait dans les airs. Le détachement considéra ces signes comme des ouvertures de paix; on jeta à l'orateur des cuillers et d'autres petits objets, et on lui fit entendre que l'on avait besoin de vivres. Il en résulta l'effet desiré. Le ministre de paix ordonna à ceux qui étaient armés, de se retirer, et bientôt on apporta quelques saumons. Alors

il

il engagea les canots à s'avancer jusqu'aux rochers, leur remit les poissons, et on lui donna en retour des présents dont il parut très-satisfait. En les recevant, il continuait à souffler dans les airs, le duvet qu'il arrachait de la robe de l'oiseau.

J'avais remarqué auparavant la même coutume parmi les habitants de cette côte; mais jamais je n'eus une occasion si favorable de l'examiner. Je ne sais pas positivement quel en était l'objet; mais des mesures pacifiques l'ayant accompagnée généralement, il est à présumer qu'elle annonce des intentions hospitalières.

Il ne pouvait être utile, sous aucun rapport, de descendre au milieu d'une troupe d'Indiens qui se montraient si vigilants et si empressés à se défendre; et d'après cette considération, on les laissa jouir de leurs tristes rochers.

Dans le cours de la matinée, M. Whidbey examina la cinquième ouverture. L'entrée en est située au 56° sud-ouest, à peu près à une lieue de celle que l'on venait de quitter. Elle n'a pas plus d'un demi-mille de largeur, et elle s'étend l'espace d'une lieue, dans la direction du nord, puis elle se termine comme

toutes les autres branches que j'ai déja décrites.

L'examen de la sixième ouverture occupa l'après-midi. En général, elle a un peu moins d'un mille de largeur. Elle s'étend, depuis son entrée au 50° nord-ouest, l'espace de quatre milles, et se termine de la même manière que toutes les autres, et par 55° 51′ de latitude, et 228° 19′ de longitude. On remarqua sur la rive nord-est d'une baie, les restes d'un village indien, qui devait être fort considérable ; mais des ronces, des arbrisseaux et de petits arbres en recouvraient entièrement le terrain. Parmi ces derniers il y avait une grande quantité de pommiers sauvages, dont les fruits étaient plus gros et avaient meilleur goût que ceux que nous avions trouvés auparavant.

Le temps qui, durant la plus grande partie de cette excursion, avait été désagréable et pluvieux, se trouvant toujours très-mauvais, le détachement fut retenu dans ce bras jusqu'au 28 au matin. Alors il se porta vers la dernière des ouvertures, qui n'est qu'une baie spacieuse, large d'abord d'environ une lieue. Elle gît au 8° nord-ouest, et au 8° sud-ouest. La pointe la plus septentrionale en est située par 55°48′ de latitude, et 228° 25′ de longitude.

Le côté nord se dirige presque à l'ouest l'espace d'une lieue et demie, et dans l'intervalle il forme trois ou quatre anses. De là, la baie s'arrondit un peu irrégulièrement jusqu'à sa pointe sud d'entrée. En dedans de cette pointe gît une île d'une lieue de tour, et le chenal qui la sépare du côté sud n'est pas navigable. Les rivages qui entourent cette baie, sont d'une hauteur modérée, et presque entièrement bordés par une grève de sable. L'intérieur du pays n'est pas très-élevé, et particulièrement du côté de l'ouest, où une basse région de bois se prolonge presque aussi loin que peut s'étendre la vue. C'était là ce qui m'avait fait croire que le pays était très-coupé par les eaux. La reconnaissance de cette baie compléta le travail dont était chargé M. Whidbey.

Un court intervalle de beau temps me permit, dans la matinée du 30, de faire quelques observations astronomiques; et, l'après-midi, nous reçûmes la visite de vingt-cinq naturels du pays, qui vinrent du sud sur trois pirogues. Nous n'en connaissions aucun, et ils se trouvaient sous les ordres de deux chefs; mais ni l'un ni l'autre de ceux-ci n'était le fameux *Ononnistoy*. Ils s'approchèrent avec le même cérémonial que ceux qui nous avaient

précédemment visités. Leur maintien, lorsqu'ils furent à bord, annonçait des personnages de quelque importance, et je leur fis des présents analogues à leur apparente dignité. Ils les acceptèrent avec indifférence, et semblèrent plus empressés à causer entre eux qu'à examiner les objets dont ils étaient entourés. Le soir, de bonne heure, ils retournèrent à la côte, où ils construisirent une habitation temporaire; et, le lendemain matin (31), ils nous honorèrent encore de leur présence. Ils parurent alors plus sociables. Chacun d'entre eux me fit présent d'une peau de loutre de mer, et ils parurent desirer que l'on fît des échanges. Ils avaient apporté une quantité de saumons frais, les plus beaux que nous eussions vus dans le cours de l'été. On en acheta suffisamment pour en servir à toutes les personnes des deux équipages.

Les chefs demeurèrent à bord, la plus grande partie de la matinée. L'un des deux, d'une physionomie ouverte, était un homme de la plus belle figure, et l'Indien le plus robuste que j'eusse vu sur cette côte. Il portait plusieurs cicatrices qui annonçaient un grand guerrier. Nous voulûmes régaler ces chefs, et le pain et la mélasse furent ce qu'ils trouvèrent de plus friand. Ils en mangèrent tous

deux avec avidité, et ils en distribuèrent à ceux de leurs amis particuliers, qui étaient sur les pirogues, le long du bord. A la suite d'un repas si délicieux, ils prirent beaucoup de peine pour nous faire goûter de leur huile de baleine, qui puait horriblement. Ils l'avaient apportée dans une vessie. Un des chefs en versa une cuillerée, en vanta la qualité supérieure, et nous fit entendre que, sous le rapport de la friandise, elle égalait notre thériaque. Ce ne fut pas sans peine que j'échappai à ce met dégoûtant, que les deux chefs paraissaient aimer extrêmement. Un grand verre de rhum, sensualité à laquelle ils semblaient n'être point étrangers, termina le festin.

Comme ils se rendaient, l'après-midi, à bord du *Chatam*, ils ne furent pas médiocrement surpris de voir arriver tout-à-coup une large pirogue, remplie d'autres Indiens, qui chantaient en battant la mesure avec leurs rames, et se dirigeaient vers la *Découverte*, ce qui parut déplaire à nos amis. Ceux-ci endossèrent sur le champ leurs habits de guerre, saisirent leurs lances qu'ils avaient déposées dans le fond de leurs embarcations, et ils les tinrent dans une position inclinée, la pointe tournée vers les nouveaux venus. Ainsi préparés, ils s'avancèrent lentement à leur ren-

contre, en prononçant, d'une manière violente et passionnée, des discours auxquels leur répondirent sur le même ton, quelques Indiens qui se tenaient debout dans la grosse pirogue. Les deux partis continuèrent à pagayer avec beaucoup de régularité l'un vers l'autre: cependant ceux qui venaient d'entrer dans le havre, ne paraissaient pas avoir des intentions si hostiles; car, quoique prêts à combattre, ils ne tenaient pas leurs lances d'une façon si menaçante. S'étant approchés d'assez près, ils se reposèrent sur leurs rames, et l'on parlementa. Nous pûmes observer alors que tous ceux qui étaient debout dans la grande pirogue avaient de gros mousquets et des pistolets très-clairs et en bon état. L'entretien parut se terminer d'une manière pacifique. Nos amis revinrent avec les derniers venus, qui déposèrent leurs armes en passant devant le *Chatam;* mais à l'instant où ils s'approchèrent de la *Découverte*, un des deux chefs que nous avions eu à bord, tira précipitamment, de l'intérieur de son habit de guerre, une grande dague de fer, et parut extrêmement irrité de quelques propos tenus par ceux de l'autre troupe, lesquels reprirent, avec tout le calme possible, leurs mousquets et leurs pistolets. Après une explication, on

posa de nouveau les armes, qui, ainsi que les munitions furent enveloppées avec soin ; et la reconciliation parut parfaite des deux côtés.

Lorsqu'il en eut obtenu la permission, le chef de la grande pirogue vint à bord, accompagné d'un autre Indien, qui, quoiqu'il ne parût pas être un chef, annonçait cependant un personnage d'importance. Il était consulté dans toutes les occasions, et sa physionomie annonçait beaucoup de pénétration.

Après avoir prononcé un petit nombre de mots, et fait quelque signes par lesquels nous nous donnâmes mutuellement des assurances de paix et d'amitié, le ministre (car il paraissait que c'en était un) nous fit entendre que le chef qui nous faisait alors visite, était le grand *Ononnistoy*. La chose fut confirmée par Kanaut (le messager à qui j'avais confié mes présents), qui venait d'arriver dans une petite pirogue, et que l'autre tribu avait reçu comme l'avait été son chef, quoique d'une manière un peu moins hostile.

Ononnistoy se montra dès les premiers instants, moins cérémonieux que les autres chefs; et il accepta, d'un air très-satisfait, tous mes présents, qui parurent exciter les applaudissements de toute sa troupe. Les deux

autres chef vinrent à bord sur ces entrefaites. Je leur donnai aussi quelques articles, que, cette fois, ils reçurent avec plaisir ; et ils parurent de très-bonne humeur, non-seulement avec nous, mais avec *Ononnistoy* et les siens.

Vers la fin du jour, ce grand chef et deux ou trois Indiens de sa suite regrettèrent de n'avoir point d'habitation sur la côte ; et en conséquence ils me demandèrent la permission de coucher à bord. J'y consentis, et à la nuit, je fis tirer des feux d'artifice qui, à l'exception de quelques fusées plongeantes, n'attirèrent que faiblement leur attention.

D'après notre première entrevue avec *Kanaut*, je ne fus pas embarrassé de savoir comment je pourrais régaler *Ononnistoy*. On plaça devant lui du poisson sec, du pain, de la mélasse, du rhum et du vin. Il y fit honneur ainsi que tous les siens ; et après le souper, ils allèrent se coucher avec autant de tranquillité, je crois, que s'ils eussent été dans leurs habitations.

Le lendemain matin (le premier septembre), *Ononnistoy* et ses amis rejoignirent les deux troupes sur le rivage. Tous s'y occupèrent avec soin d'orner leur personne de la manière que j'ai déja décrite. Leur toilette fut achevée à

l'heure du déjeûner. *Ononnistoy*, suivi des autres chefs, vint dans sa large pirogue; et, selon le cérémonial accoutumé, les pagayeurs chantèrent en faisant le tour des vaisseaux. S'étant ensuite rangés le long de la *Découverte*, ils nous donnèrent une sorte de spectacle absolument nouveau pour moi, et qui consistait à chanter et à faire les gestes les plus grossiers et les plus extravagants que l'on puisse imaginer. Les principaux rôles furent remplis par les chefs; chacun d'eux fut, à son tour, le meneur ou le héros de la scène; et à chaque pause, on m'offrit une peau de loutre de mer. Cette représentation plut si fort aux Indiens, qu'ils parurent regretter d'en voir sitôt la fin.

Les chefs réunis des deux tribus étaient au nombre de cinq. Quand ils eurent joué leurs rôles, ils demandèrent d'être admis à bord. *Ononnistoy* nous fit entendre que la paix et la bonne intelligence se trouvant parfaitement rétablies, il desirait que je permisse de faire des échanges. J'y consentis; et nous achetâmes plusieurs peaux de loutre de mer d'une qualité médiocre, un grand nombre de saumons, et quelques bagatelles pour lesquelles les Indiens demandèrent d'abord des armes à feu et des munitions; mais voyant qu'ils ne pouvaient en ob-

tenir, ils mirent de l'empressement à se procurer du drap bleu, des limes, des chaudrons de fer blanc, articles qu'ils prirent en échange de leurs fourrures ; mais ils donnaient leur poisson et les objets peu précieux pour des cuillers d'étain, des miroirs, des grains de verre, etc. Ils étaient au nombre d'environ soixante personnes, et ils se conduisirent décemment et avec la plus stricte honnêteté.

Il se trouvait parmi eux un jeune homme dont l'extérieur contrastait fortement avec celui de tous les autres. Il portait une sorte de juste-au-corps bleu, et des culottes de matelot. Il paraissait fort à l'aise dans ce vêtement, et les poches ne lui causaient aucune gêne, quoique ordinairement elles embarrassent ceux qui n'en ont pas l'usage. Il aimait passionnément les sigars, dont il se servait à la manière des Espagnols, et il en rejetait la fumée par les narines. Il recherchait aussi beaucoup le tabac en poudre ; et nous eûmes lieu de croire qu'il vola une tabatière qui était dans la grande chambre, la seule chose qui nous fut enlevée pendant cette visite. Ce jeune homme connaissait les divers mets qui faisaient notre nourriture : il mangea et but sans hésiter, avec un appétit et une joie extrême, tout ce que nous lui présentâmes. Sa personne

n'avait rien qui annonçât un européen ; mais en examinant avec attention son maintien et ses traïts, nous fumes disposés à croire qu'il était né à la Nouvelle-Espagne, et que peut-être avait-il déserté de quelque navire espagnol, occupé de la reconnaissance de cette côte. Il était beaucoup plus intelligent que tous les Indiens que nous avions trouvés dans cette région, et paraissait mieux connaître aussi les différents canaux qui conduisent dans l'intérieur de ce pays, si coupé par les eaux. Il nous fit entendre très-clairement que nous trouverions sur la rive nord de l'ouverture, située au nord-ouest du Cap-Caamano, plusieurs branches qui se prolongent dans les terres ; et qu'après l'avoir parcourue sur une grande étendue, cette même rive nous mènerait à l'Océan. La passion qu'il avait pour le tabac, semblait prouver qu'il n'était point né sur ces rivages, car c'était le premier qui en eût demandé. Prévenus de l'idée qu'il avait déserté, nous lui fîmes des questions en espagnol; mais, soit qu'il craignît d'être reconnu, soit que réellement il ne nous entendît point, il eut l'air d'ignorer absolument la langue que nous employons. Il nous parut fort attaché à la vie qu'il menait ; car il n'accepta

point l'offre que je lui fis de le prendre sur la *Découverte.*

Le temps où M. Johnstone devait revenir approchait ; et afin de pouvoir suivre sans délai la route qu'il nous tracerait, je fis rentrer à bord tout ce qui se trouvait sur la côte. Les deux vaisseaux furent toués hors du port, et nous mouillâmes près de la pointe sud d'entrée, par 25 brasses fond mou.

Je l'ai nommé *Port-Stewart*, du nom de John Stewart, un des *masters* qui en a dressé un très-bon plan. La pointe sud d'entrée gît par 55° 38′ 15″ de latitude, et 228° 24′ de longitude. Ce port est, comme je l'ai déja dit, une baie dont plusieurs îlots et rochers ferment en partie l'entrée. Il se dirige au 27° nord-est. La longueur en est d'environ une demi-lieue, et la largeur de trois quarts de mille. Le débarquement est facile, et l'on peut s'y procurer aisément et en abondance du bois et de l'eau. Vers l'extrémité intérieure, il se trouve deux anses bien abritées, ou deux bassins, l'un desquels est une continuation du port, et l'autre est formé par une dentelure de la rive. Le *Port Stewart*, d'après sa position dans l'intérieur des terres et le manque d'habitants, ne paraît pas devoir être bien fréquenté.

Les Indiens ayant remarqué le mouvement des vaisseaux, nous demandèrent si nous avions l'intention de visiter le lieu de leur résidence. Je leur répondis qu'oui, ce qui parut leur faire beaucoup de plaisir. Ayant disposé de la plus grande partie de leur cargaison, ils prirent congé, et retournèrent au sud.

Comme je ne reçus, dans la matinée du 4, aucune nouvelle de nos canots, et ayant ouï dire à *Ononnistoy* et à sa troupe, que les habitants des régions où j'avais envoyé le détachement, étaient aussi très-bien pourvus d'armes à feu, je conçus de vives inquiétudes : mais bientôt elles se calmèrent. M. Johnstone et tous ceux qui étaient sous ses ordres, revinrent sains et saufs à midi. Il n'avait pas, dans le fait, découvert de passage à l'Océan ; mais il ne doutait pas que la route qu'il venait de suivre n'y conduisît.

Il lui fallut toute la journée de son départ pour atteindre le Cap-Caamano. Le lendemain (25 août), à huit heures du matin, il commença l'examen du canal en rangeant la rive de tribord, ou la rive continentale. Depuis le Cap-Caamano, elle se dirige au 55° nord-ouest, l'espace de deux lieues, puis au 23° nord-est, jusqu'à une pointe située

par 55° 46′ de latitude, et 227° 58′ de longitde, que, du nom d'un *midshipman du Chatam*, qui accompagnait ordinairement M. Johnstone, j'ai nommé POINTE-LE-MESURIER. La rive opposée, qu'une petite brume empêchait de voir bien distinctement, semblait se diriger plus à l'ouest, et augmenter la largeur du canal, laquelle, depuis le Cap-Caamano jusqu'à l'autre pointe d'entrée, nommée par moi POINTE-GRINDALL, en l'honneur du capitaine Grindall de la marine, n'est que de quatre à cinq milles, quoiqu'elle soit de sept, aux environs de la Pointe-Lemesurier.

A cette dernière pointe, commence un autre bras de cette ouverture, lequel se dirige au nord-est, et est presque aussi spacieux que la branche principale. Je l'ai nommé PRINCE ERNEST'S SOUND, en l'honneur de son altesse royale le prince Ernest (l'un des fils du roi). Son autre pointe d'entrée, que j'ai nommée POINTE-ONSLOW, gît au 30° nord-ouest de la Pointe-le-Mesurier, à la distance de cinq milles. Ce bras prolongeant la rive du continent, M. Johnstone s'en occupa d'abord.

La ligne continentale, depuis la Pointe-le-Mesurier, se dirige au 29° nord-est, l'espace de quatre lieues, elle présente des baies de différente étendue, et elle est bordée d'îlots,

de roche et de rochers épars. Au bout des quatre lieues, la rive opposée du *Sound* se rapproche de celle du continent, jusqu'à la distance de deux milles. Depuis l'entrée à la Pointe-Onslow, elle paraît très-coupée, et plusieurs îlots en bordent les rivages. La rive de la terre principale incline ensuite un peu plus à l'est. A l'extrémité de ce coude, et à la distance d'une lieue et demie, on rencontre la pointe sud d'une île, située en face d'une baie sur la rive continentale, baie qui renferme quelques îlots et des rochers. Cette île s'étend au 25° nord-ouest, l'espace de cinq milles. Elle a à peu près une demi-lieue de largeur, et la côte ouest en est très-coupée. Depuis la pointe nord de la baie, la rive du continent prend la direction du 13° nord-ouest, l'espace de deux lieues et demie, jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-WARDE, laquelle est située par 56° 9′ de latitude, et 228° 10 $\frac{1}{2}$ de longitude. La rive ouest est très-irrégulière dans sa direction, et fort coupée par les eaux, surtout à l'opposite de l'île, où le *Sound* avait presque six milles de largeur ; mais à la hauteur de la Pointe-Warde, les deux rives, en général d'une élévation modérée et couvertes des pro-

ductions ordinaires, ne sont qu'à un mille l'une de l'autre.

Depuis cette même pointe, la rive du continent tourne brusquement au 60° nord-est, l'espace de quatre milles, jusqu'à une pointe où le bras de mer se divise en deux branches. Celle qui conduit à l'est fut reconnue la première. Elle se prolonge l'espace de trois lieues, puis serpente au nord-est-quart-nord, deux milles plus loin, et se termine comme toutes les autres, et par 56° 14′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 228° 37′ de longitude. L'examen de cette branche, que j'ai nommée CANAL-BRADFIELD, occupa M. Johnstone jusqu'au 26 à midi.

Trois Indiens (les seuls habitants qu'il eût rencontrés durant cette excursion) l'accompagnèrent quelque temps; mais, voyant que le détachement voulait remonter le Canal-Bradfield, ils firent signe qu'il était fermé, et qu'ils attendraient le retour des canots dans un lieu qu'ils indiquèrent, et où, le soir, on les retrouva, sans que leur nombre fût accru.

Le 27 au matin, M. Johnstone remonta l'autre branche. Elle n'a pas plus de trois quarts de mille de largeur, et se prolonge, presque dans la direction du nord-nord-ouest, l'espace de trois lieues, jusqu'à une pointe située par 56° 20′ de latitude, et 228° 11′ de longitude,

gitude, où elle se divise en deux bras, l'un courant à peu près au 10° nord-est, et l'autre prenant la direction de l'ouest. Le premier a près d'un mille de largeur, et se termine comme à l'ordinaire, et à la distance d'environ une lieue de son entrée. Là, les trois Indiens prirent congé de M. Johnstone, après en avoir reçu quelques présents. La branche de l'ouest n'a pas plus d'un quart de mille de largeur. Elle se prolonge irrégulièrement au nord-ouest et au sud-ouest, et forme un passage d'environ une lieue de longueur, jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-MADAN, où elle communique à un canal plus spacieux, qui prend deux directions, l'une au sud-sud-ouest, à travers une région très-coupée; et l'autre s'étendant au 28° nord-ouest, a presque deux milles de largeur.

Le détachement reconnut le lendemain que la terre formant la rive ouest, dans la direction du nord, finit à seize milles de la Pointe-Madan, à une pointe située par 56° 34′ de latitude et 227° 48′ de longitude, et que j'ai nommée POINTE-HIGHFIELD. M. Johnstone se vit alors au confluent de trois vastes branches, dont la plus spacieuse s'étend à l'ouest. Celle qu'il avait parcourue était la moindre, et la ligne du continent semblait toujours se pro-

longer dans la direction de la troisième branche, dont la pointe est d'entrée reçut de moi le nom de POINTE-ROTHSAY. S'étant porté vers cette pointe, il fut bientôt arrêté par le peu de profondeur de l'eau, ce qui le contraignit à quitter la rive du continent et à ranger le bord du bas-fond, dans une direction presque ouest. Au bout d'une lieue, il le trouva lié au côté nord-est d'une île qui gît au 63° nord-ouest, à quatre milles de la Pointe-Highfield. On rencontre aux environs du bas-fond, des îlots, et la branche paraissait divisée en deux ou trois petits bras. J'ai donné à la pointe ouest d'entrée du troisième le nom de POINTE-BLAQUIÈRE. Elle gît par 56° 39′ de latitude et 227° 40° de longitude.

La majeure partie de cette journée, M. Johnstone fut accompagné de trois petites pirogues, montées par neuf naturels du pays qui se conduisirent avec beaucoup de civilité, et partirent le soir.

Le lendemain matin (29), le détachement continua cette navigation de petit fond, et il prolongea la rive qu'il considérait comme faisant partie du continent. Elle se dirige d'abord au 48.° sud-ouest, l'espace de deux lieues, jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE-HOWE. Cette rive offre plusieurs baies, et il y

a des îlots à quelque distance de la terre. De la pointe Howe, la partie la plus proche de la rive opposée, c'est-à-dire, de la rive sud, restait au sud, à la distance d'environ une lieue; et à l'ouest d'une pointe de cette rive, que j'ai nommée POINTE-CRAIG, laquelle est située au 55° sud-est de la Pointe-Howe, la rive paraissait sans coupures; mais à l'est de la Pointe-Craig, elle semblait très-divisée par les eaux. La rive que l'on supposait celle du continent, tournait ensuite à l'ouest, jusqu'à une pointe située par 56° 36′ de latitude, et 227° 18′ de longitude, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-ALEXANDRE. Elle forme la pointe ouest d'une ouverture d'environ un mille de largeur qui se dirige au 7° nord-ouest, l'espace de deux lieues, et dont les rives sont presque en ligne directe, sans coupures et séparées seulement par un intervalle d'un demi-mille. La rive supposée continentale se prolonge ensuite au 20° nord-est, et forme un bras étroit d'environ une lieue et demie de long, qui se termine, à 56° 47′ de latitude, et 227° 21′ de longitude, par un bas-fond, au bord d'une plaine basse, qui produit une herbe très-longue, et derrière laquelle s'élevent de hautes montagnes stériles, alors couvertes de neige.

De-là, le détachement revint en prolongeant la même rive; et, passant par un canal étroit, il arriva à une pointe située par 56° 44′ de latitude, et 227° 11′ de longitude, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-HOOD, en l'honneur de l'amiral Hood, maintenant *lord Bridport*. Ce canal communique à une branche plus spacieuse, d'environ deux milles de largeur, menant, vers le sud, à la branche sud-ouest dont j'ai parlé plus haut. Il en résulte qne la rive ouest du canal étroit est celle d'une île d'environ deux lieues de longueur sur deux milles de largeur, et qui a, au nord-ouest, un groupe d'îlots. Le canal, au nord-ouest, se prolonge ensuite irrégulièrement, à peu près au 40° nord-ouest, où il est terminé par une baie de petit fond, bornée au nord par une basse batture de sable, à 56° 58′ de latitude, et 226° 52′ de longitude. Je l'ai nommée CANAL-DUNCAN, du nom de l'amiral Duncan.

En revenant, le détachement prolongea la côte sud-ouest. Le 11, à midi, il atteignit une pointe d'où la grande branche de l'ouest se prolonge au sud-ouest. Cette branche semblait s'élargir considérablement; et elle contient quelques îles et des îlots, surtout le long de la rive nord, qui, depuis cette pointe, se dirige au 20° sud-ouest, l'espace de quatre

milles, jusqu'à une autre pointe que, du nom du capitaine de marine, William Mitchell, j'ai nommée Pointe-Mitchell, et qui est située par 56° 29′ de latitude, et 237° 3′ de longitude. Le temps qui, presque sans interruption, avait été très-mauvais et très-défavorable aux recherches de M. Johnstone, ne lui permit pas de voir distinctement la région dont il était environné. Cependant il n'avait pas lieu de douter qu'il ne fût dans un bras de mer très-spacieux et divisé en trois grandes branches. Il avait déja reconnu celle qui s'étend à l'ouest; mais celle qui lui parut être la branche principale, ayant près de trois lieues de largeur, s'étendait à l'ouest et au sud-ouest. La troisième, qui prenait la direction du sud-sud-est, paraissait aussi très-importante et liée au canal principal de la branche qui s'étend au nord-ouest du Cap-Caamano.

Le lendemain matin (1.er septembre), M. Johnstone se porta vers cette branche, et il en trouva la pointe nord-est d'entrée, que je nommai Pointe-Macnamara, du nom du capitaine de la marine, Macnamara, située par 56° 21′ ½ de latitude, et 227° 14′ ½ de longitude. La pointe nord-ouest, que j'ai nommée Pointe-Colpoys, du nom de l'amiral Colpoys, est à une lieue et demie dans l'ouest. Le déta-

chement prolongea la rive est qui, depuis la Pointe-Macnamara, prend la direction du 41° sud-est. Presque sur la même ligne, à la distance de quatre milles et demi, la largeur du canal décroît et n'est plus que d'environ trois quarts de mille : c'est l'effet d'une île d'environ deux milles de longueur, que j'ai nommée ILE-BUSHY.

Le lendemain matin, M. Johnstone reconnut que la rive de l'est a toujours la même direction, jusqu'à une pointe à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-NESBITT, qui est située par 56° 15′ de latitude, et 227° 26′ de longitude. Depuis cette pointe, la branche qu'il suivait communique à une grande ouverture qui conduit au nord-est. Elle est large d'environ deux lieues, dans la direction du 43° sud-est, jusqu'à sa pointe sud d'entrée, que j'ai nommée POINTE-HARRINGTON. De celle-ci, la rive est s'étend au 8° sud-est, l'espace d'environ dix milles, jusqu'à une pointe en saillie, que j'ai nommée POINTE-STANHOPE, et sur laquelle M. Johnstone observa, à midi, 56° 2′ de latitude, et 227° 38′ de longitude. D'après l'étendue de son horizon, il ne douta plus que la branche qu'il descendait ne fût une prolongation de celle qu'il avait vue s'étendre au nord-ouest du Cap-Caamano. Son passage aux

vaisseaux, par cette route, se trouvait bien assuré, et une brise favorable accéléra tellement sa marche, qu'à minuit, il atteignit la Pointe-Onslow. Il résultait de-là que la terre, qu'il avait côtoyée depuis le 24 août, est une île, ou plutôt un groupe d'îles, qu'en l'honneur de son altesse royale le Duc-d'Yorck, j'ai nommée Iles-du-Duc-d'Yorck.

Dans le cours de cette journée, le détachement dépassa trois villages déserts, deux desquels devaient occuper un considérable espace; mais rien n'annonçait qu'ils fussent habités, et il en était de même de cette partie du pays qu'il avait parcourue. Il se reposa quelques heures; et, le lendemain, il se remit en route de grand matin. Un vent contraire du sud l'empêcha d'atteindre, avant le coucher du soleil, le Cap-Caamano, où il fut fort surpris de voir sortir tout-à-coup, de derrière une petite pointe basse en saillie, une vingtaine de pirogues qui paraissaient porter au moins deux cent cinquante Indiens. Une telle troupe était d'autant plus redoutable, que les habitants de ces régions, ainsi que l'expérience nous l'avait appris, ne vont jamais d'un lieu à l'autre, sans être bien armés.

M. Johnstone se mit immédiatement en état de défense, et fit signe aux Indiens de ne pas

approcher. Les voyant s'avancer toujours directement vers le canot, il leur fit tirer un coup de fusil qui toutefois ne pouvait les atteindre. Ce moyen n'ayant pas réussi, il ordonna de tirer un pierrier, chargé à mitraille, de manière à ne pas les blesser, mais assez près pour leur montrer l'effet de ses armes. Les Indiens firent halte un moment, puis ils s'avancèrent sur le détachement. Alors on tira au dessus de leurs têtes un coup de fusil qui les intimida. Ils s'arrêtèrent jusqu'à ce que les canots les eussent dépassés, puis ils pagayèrent vers la rive opposée.

Jamais une troupe si nombreuse n'avait abordé les vaisseaux. Il est assez probable qu'ayant été informés de l'absence de nos canots, tous les guerriers des environs se rassemblèrent pour les intercepter à leur retour. D'un autre côté, on les arrêta si facilement, malgré leur supériorité en nombre, que la rencontre fut peut-être aussi l'effet du hasard. M. Johnstone se tint, toute la nuit, sous voiles, à l'aide d'une petite brise favorable, et il rentra à bord, ainsi que je l'ai déja dit.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Les vaisseaux quittent le *Port-Stewart*, et s'avancent au nord-ouest. — Visite des naturels du pays. — Nous arrivons au *Port-Protection*. — Détails de deux excursions des canots. — Description du *Port-de-Protection*. — Départ de ce port. — Nous nous portons au sud. — Nous prolongeons la côte ouest des *Iles-de-la-Reine-Charlotte*, jusqu'à *Noutka*. — Départ de *Noutka*.

DES calmes ne nous permirent d'appareiller que le 5 septembre au matin; et, après être sortis à la remorque, nous fîmes route vers le Cap-Caamano.

A l'approche de la nuit, j'essayai vainement de trouver un mouillage près de la rive du continent. Nous avions un gros vent de sud-est, avec du brouillard et de la pluie. Il nous fallut louvoyer sur le Cap-Caamano, dans un canal qui n'a pas plus d'un mille de largeur, dont les rivages, de l'un et de l'autre côté, sont bordés de beaucoup de rochers cachés sous l'eau. Cependant nous eûmes le bonheur de les éviter, et à quatre heures du matin,

nous atteignîmes une ouverture spacieuse et navigable, à la jonction de deux branches. Le vent et un ciel épais et brumeux me décidèrent à tenir les vaisseaux à la cape, jusqu'à dix heures. Le vent ayant diminué, et le ciel s'étant éclairci, je fis arriver le long de la rive nord-est de la branche nord-ouest, et à midi, j'observai 55° 44′ de latitude, et 227° 54′ de longitude. Le vent continuant à être favorable, nous fîmes de grands progrès jusqu'à l'entrée de la nuit, et nous mouillâmes, pour attendre le jour, sur la côte nord d'une petite île, tout près des rivages des *Iles-du-Duc-d'Yorck*, par 56° 7′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 227° 34′ $\frac{1}{2}$ de longitude.

La nuit fut rafaleuse, et il tomba beaucoup de pluie ; mais, au matin, le temps fut meilleur, et à quatre heures, nous fîmes route vers la Pointe-Nesbitt. Nous étions, à midi, dans le passage entre les Iles-d'Yorck et l'Ile-Bushy. Une assez médiocre observation me donna 56° 16′ de latitude, et 227° 20′ de longitude. A trois heures, nous atteignîmes la vaste branche qui mène au sud et au sud-ouest. La clarté de l'atmosphère nous donna une vue parfaite des côtes adjacentes dans toute l'étendue de l'horizon. A l'ouest, la terre la plus éloignée était d'une élévation médiocre, et paraissait en tout semblable au pays que nous avions générale-

ment rencontré, le long de la côte de la mer; elle était d'une surface inégale et très-divisée par les eaux. La marée ou le courant nous étant défavorable, à huit heures du soir, nous mouillâmes sur 47 brasses, près de la rive sud.

Nous avions vu quelques Indiens dans le cours de la journée; mais à peine eûmes-nous jeté l'ancre, que nous fûmes abordés par six ou sept pirogues. Ceux qui les montaient, remplirent ce cérémonial d'amitié, que j'ai déja décrit, et se conduisirent avec beaucoup d'ordre. Quand on leur eut fait entendre qu'il était temps de se coucher, ils retirèrent tous sur la côte, où ils passèrent la nuit, non sans faire quelque bruit. Le lendemain matin, leur nombre était considérablement augmenté, et ils revinrent en chantant. Les nouveaux venus étaient principalement des femmes qui, sans le secours d'aucun homme, conduisaient deux ou trois pirogues d'une taille moyenne, et maniaient leurs pagayes avec une grande dextérité. Elles montrèrent beaucoup d'empressement à nous faire admirer la beauté de leur gosier. La plupart de celles qui étaient d'un âge mûr, portaient une énorme parure de lèvres; et, comme il y en avait de tous les âges, nous eûmes occasion d'examiner la marche progressive de cette horrible difformité. On fait aux

enfants une petite incision au centre de la lèvre inférieure, et l'on place dans la blessure un petit morceau de cuivre qui corrode les chairs, et qui, les consumant par degrés, augmente l'orifice et le rend assez grand pour recevoir le plat de bois. Cette opération, si l'on en juge par la mine des petites filles qui l'avaient subie, doit être accompagnée et suivie de douleurs longues et cruelles. Ces femmes nous parurent, en général, avoir un degré de vivacité et de gaieté que nous n'avions pas remarqué dans celles que jusqu'alors nous avions vu parées de cette hideuse marque de distinction; et si elles pouvaient renoncer à cette mode barbare, il en est plusieurs qui passeraient pour belles.

Le défaut de vent nous retenant à l'ancre, nous eûmes le temps d'acheter de ces Indiens une grande quantité de très-bons saumons et quelques peaux de loutres de mer, que nous leur payâmes, avec des cuillers, du drap bleu, des chaudrons de fer-blanc, et des bagatelles de différentes sortes. Les femmes eurent la plus grande part à toutes les opérations commerciales, et montrèrent infiniment d'intelligence. Il ne nous parut pas qu'à cet égard, non plus qu'à beaucoup d'autres, elles fussent inférieures aux hommes. Au contraire, elles

paraissaient former le sexe supérieur, et tenir les hommes dans la crainte et la sujétion. Au reste, un si court espace de temps ne nous a permis d'acquérir, relativement aux mœurs et aux coutumes de ces Indiens, que des connaissances trop superficielles pour que nous puissions assurer positivement ce qui ne nous a pas été démontré d'une manière évidente. Nous ne vîmes dans cette troupe, ni chef ni aucun personnage important, à moins que quelques-unes des femmes ne fussent investies de l'autorité. Tous ces Indiens se conduisirent avec la plus grande honnêteté, et nous parurent convaincus que nous agirions de même envers eux.

Une brise légère du sud-est nous ayant permis de remettre à la voile, ils se retirèrent. Je dirigeai la route à l'est de la pointe Mitchell, vers la rive nord, que nous supposions la rive continentale ; mais je la trouvai tellement remplie d'îlots de roche et de rochers, qu'il fallut passer à la rive sud, pour y chercher un lieu de sureté. Un signal avertit le Chatam de sonder en avant, et bientôt l'accroissement du vent et un ciel sombre et menaçant me donnèrent de vives inquiétudes.

Dans l'après-midi, le vent passa au sud-ouest, et nous contraignit de louvoyer dans

cette direction pour trouver un mouillage. Nous eûmes le bonheur d'atteindre, avant la nuit, un port excellent, situé derrière une pointe qui, de notre dernier ancrage, nous avait paru l'extrémité de la rive sud, et que j'ai appelée POINTE-BAKER, du nom du premier lieutenant de la *Découverte*. Le *Chatam* y entra en nous faisant signe de le suivre; mais à peine en avions-nous gagné l'entrée, que le vent s'éteignit, et qu'à notre grand regret la marée nous repoussa. Tout annonçait l'approche d'un gros temps; mais une brise légère du nord-ouest nous tira de cette fâcheuse position, et nous poussa directement dans le port, où, sur les sept heures du soir, nous mouillâmes par seize brasses.

Les voiles furent à peine ferlées que le vent sauta au sud-est. L'orage commença de ce côté, et se prolongea toute la nuit, en redoublant de force. Nous étions heureusement à l'abri de sa fureur; car nous aurions été exposés, sous voiles, au danger le plus grand, et peut-être nous fussions-nous perdus. Par reconnaissance pour un tel asile, je lui donnai le nom de *Port-Protection*. Nous y trouvant hors de l'atteinte des ouragans, dont la saison semblait avoir commencé, je résolus d'y demeurer tandis que les canots iraient

reconnaître la région coupée qui se présentait devant nous.

Le vent de sud-est avait toujours de la force, le 9 septembre au matin; mais comme le ciel était clair, j'allai, accompagné de M. Johnstone et de M. Whidbey, jusqu'à la pointe Baker, afin d'examiner les rivages des environs. L'entrée se montrait clairement divisée en trois branches. La première était celle par laquelle nous étions arrivés. La seconde se dirigeait au nord, à travers une région très-coupée. La troisième communiquait évidemment à l'Océan, dans la direction du sud-sud-ouest.

Le lendemain matin, M. Whidbey partit sur le grand canot de la Découverte, avec des vivres pour quinze jours, et accompagné de M. Swaine dans la chaloupe. M. Johnstone et M. Barrie montèrent sur le petit canot, pour aller d'un autre côté.

L'excursion de M. Johnstone ne fut pas de longue durée. Il revint, le 11 au soir, après avoir reconnu la rive supposée continentale, depuis l'endroit où il l'avait quittée dans sa dernière expédition. Il l'avait trouvée d'une direction irrégulière, jusqu'à une pointe que, du nom de M. Barrie, j'ai nommée Pointe-Barrie, et qui forme la pointe est de l'ou-

verture qui conduit au nord. D'innombrables rochers remplissent cet espace. Presque à un mi-chemin entre la pointe Barrie et une autre pointe située sur la rive opposée à celle du Port-Protection, se présente une vaste baie, d'environ quatre milles de largeur, à l'entrée. Elle en a, à peu près autant en profondeur, et contient deux ou trois îlots de roche et plusieurs rochers. L'ouverture conduisant au nord, semblait être aussi une grande baie ouverte, bordée par une infinité d'îlots de roche et de rochers, tant au dessous qu'au dessus de la surface de l'eau, et qui en rendent la navigation dangereuse, même pour des canots. M. Johnstone crut devoir se tenir en dehors de ces rochers, jusqu'à la hauteur de la station qui devait terminer ses recherches, et qu'il reconnut pour être une île que j'ai nommée ILE-CONCLUSION. C'était-là que M. Whidbey avait commencé les siennes. M. Johnstone revint ensuite à bord, sans avoir rien vu de remarquable, sans qu'il se fût montré aucun habitant. Dans le cours de cette journée, cinq Indiens s'approchèrent des vaisseaux, mais ils n'avaient rien à vendre.

Le mauvais temps dura jusqu'au 15. Etant plus modéré ce jour, je pus employer un canot à la reconaissance du port. Le 17, il redevint très-orageux;

très-orageux ; et, jusqu'au 20, j'eus de grandes inquiétudes sur notre détachement. Dans l'après-midi de ce jour, j'eus le plaisir de le voir arriver sain et sauf, mais bien fatigué.

En quittant les vaisseaux, M. Whidbey dirigea sa route vers l'Ile-Conclusion. Avant d'y arriver, il dépassa une île plus petite, qui est presque dans la même direction que la Pointe-Baker, dont elle est éloignée de quatre milles. Elle est basse, et a environ un mille de longueur, dans la direction du nord et du sud. Une chaîne de rochers dangereux s'étend au-delà de la pointe sud de cette île. Depuis la pointe nord de l'Ile-Conclusion, dont la longueur est d'environ trois milles et demi, dans la direction du 40° nord-ouest et du 40° sud-est, et au-devant de laquelle il y a quelques rochers, le détachement marcha au 13° nord-ouest, l'espace de deux milles, jusqu'à une pointe située par 56° 31′ de latitude et 226° 21′ de longitude, et qui forme la pointe nord d'une baie, où il commença sa reconnaissance. En travers de la pointe sud de cette baie, qui a quatre milles de largeur, dans la direction du sud, sont épars plusieurs îlots et des rochers, qui se prolongent presque jusqu'à la pointe sud-ouest de l'Ile-Conclusion, de même que le long de la rive de la terre

principale, qui depuis cette pointe se dirige au 20° sud-est, l'espace d'une lieue, jusqu'à la pointe nord d'une seconde baie, pointe au-devant de laquelle, sur la même ligne et à la distance d'environ un mille, gît une petite île de près d'une demi-lieue de largeur, et qui en a deux plus petites à sa pointe sud. Cette seconde baie a environ deux milles de largeur, dans la direction du sud-ouest quart-d'ouest. Elle s'enfonce dans l'ouest nord-ouest, l'espace de deux milles et demi, et elle renferme plusieurs rochers dont les sommets sont à fleur d'eau. La côte se dirige ensuite, à peu près au 10° sud-est. Le détachement la prolongea; et, après avoir dépassé quelques baies et des îlots, il atteignit, par 56° 17′ de latitude et 226° 23′ de longitude, la pointe nord-est d'entrée d'une ouverture, qui conduit au nord-ouest. Il y pénétra, le 11, au matin, et il trouva que c'est un très-bon havre, que j'ai nommé PORT-BEAUCLERC. L'entrée et la sortie de ce port n'offrent que des obstacles assez visibles pour être évités. Depuis la pointe nord-est d'entrée, les rivages s'étendent au 40° nord-ouest, l'espace de quatre milles et demi, puis au 11° sud-ouest, presque à la même distance, après quoi, ils prennent, pendant deux milles et demi, une direction nord-est, vers

la pointe-ouest d'entrée, qui gît à l'ouest et à deux milles de la pointe opposée. Il y a vers le milieu du port, une petite île et plusieurs îlots de roche. Il se trouve aussi un îlot et quelques rochers au-devant de l'entrée, et qui gissent au 35° sud-est, à un mille de la pointe nord-est ; mais ils laissent un bon chenal des deux côtés. Les rivages sont, en général, d'une hauteur modérée, et bien boisés ; et la communication avec la terre étant très-facile dans ce port, on peut sans peine s'y procurer de l'eau.

Depuis la pointe Beauclerc, le détachement s'avança au 30° sud, l'espace d'environ une lieue, jusqu'à une pointe que j'ai nommée Pointe-Amelius, et qui forme la pointe nord-est d'une baie, d'où M. Whidbey, vit distinctement le passage qui conduit à l'océan. Ce passage paraissait avoir six ou sept milles de largeur, à peu près dans la direction du sud ; et, au milieu de son entrée, gît une île que, du nom du capitaine sir John Borlase Warren, j'ai nommée Ile-Warren. Une quantité innombrable d'îlots de roche et de rochers bordent les deux rives ; mais le milieu du passage paraît sain. La baie s'enfonce l'espace d'une lieue à l'ouest. Là, les rivages prennent une direction plus sud ; et

des îlots, des rochers et des brisans se prolongent en avant, l'espace d'environ une lieue. Le détachement, contraint de chercher un abri, se réfugia dans une anse, où il fut à l'abri d'un vent d'est, qui souffla avec violence toute la nuit. Il ne put en sortir que le 15. L'orage dura, sans intermission, avec une telle fureur, que personne ne pouvait demeurer exposé au vent, qu'en s'accrochant à des rochers, à des arbres, ou à un autre appui quelconque.

Depuis cette anse, la côte prend la direction du sud, l'espace de deux milles, jusqu'à une pointe située par 56° 7′ de latitude, et 226° 18′ de longitude, que j'ai nommée POINTE-SAINT-ALBAN. M. Whidbey se détermina à se porter en dehors des rochers qui se prolongent à peu près à une lieue de distance de la terre, puis il arrondit la Pointe-Saint-Alban, qui forme la pointe est d'une ouverture qui conduit au nord. Il y pénétra; mais les rochers le tinrent toujours au-dehors de la grande terre, qui, depuis la même pointe, prend la direction du 50° nord-ouest, l'espace d'environ une lieue et demie, au bout de laquelle finissent les rochers qui s'étendent le long de la rive de l'est. Cette rive se dirige ensuite, en ligne droite et sans coupures, au 11° nord-

ouest, jusqu'à 56° 20′ de latitude, et 226° 9′ de longitude, où se termine aussi l'étendue nord de cette ouverture, et où le détachement passa la nuit.

Ce canal, que, du nom de l'amiral Affleck, j'ai nommé CANAL-D'AFFLECK, présente des flancs montueux, mais moins escarpés que les rivages plus avancés dans l'intérieur du pays. Il aboutit à un terrain bas, plat, couvert d'arbres, et qui paraissait s'étendre sans interruption dans toute la portée de la vue, vers le nord-nord-ouest. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce coulent sur ce terrain bas, et se jettent dans le canal.

Le lendemain matin, le détachement redescendit le long de la rive ouest, presque dans la direction du sud. La largeur du canal, qui n'est que d'un demi-mille près de l'extrémité intérieure, s'accroît jusqu'à deux milles, huit milles plus bas, où cette même rive ouest continuant à courir au sud, est dentelée par trois larges baies. La pointe nord de la plus septentrionale est éloignée de neuf milles de la pointe sud de la plus méridionale. Ces trois baies s'enfoncent d'environ une lieue, et sont toutes presque dans la même direction. Celle qui est la plus au nord et celle qui est la plus au sud, sont bordées d'îlots et de rochers. Le

terrain des environs a une élévation modérée, et la surface en est inégale et couverte de pins nains et d'autres arbres.

La journée avait été brumeuse et très-désagréable, ce qui contraignit le détachement à suspendre ses travaux, plutôt que de coutume, et à s'arrêter près de la pointe sud de la baie la plus méridionale, qui est au 72° sud-ouest de la Pointe-Saint-Alban. Il y passa une nuit très-pluvieuse et très-mauvaise.

Quoique la pluie eût cessé le lendemain matin (17 septembre), le temps était toujours défavorable et brumeux. Toutefois, le détachement se rembarqua; et lorsqu'il eut, dans la direction du sud, prolongé, l'espace de quatre milles, la rive continentale, la brume s'épaissit au point d'intercepter tous les objets. Ayant continué sa route vers la partie la plus méridionale de la grande terre que l'on avait précédemment aperçue, il ressentit tout-à-coup l'action d'une longue houle très-pesante, qui venait de l'ouest, et annonçait qu'il était dans l'Océan, ou qu'il s'en trouvait bien près.

Il demeura stationnaire depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, sans que la brume s'éclaircît. Ensuite il se retira dans une petite anse, à peu près à un mille au nord de la pointe, et qui est abritée par des

îlots et des rochers placés en avant de l'ouverture. La brume ne lui permit d'en sortir que le 18 au matin. Le ciel s'étant un peu éclairci, le détachement retourna à la pointe, où il débarqua avec quelque difficulté, et il trouva qu'elle forme un promontoire très-apparent, qui s'étend, dans la direction du sud, jusqu'à l'Océan. De ce promontoire, l'extrémité la plus septentrionale de la côte de la mer se montrait au 58° nord-ouest, et la plus méridionale, au 54° nord-ouest, la première, à la distance d'environ sept milles, et la seconde, qui est l'extrémité ouest d'une île assez étendue, à peu près à huit milles. Depuis la pointe nord-est de cette île, qui gît au 10° sud-est du promontoire et à la distance de quatre milles, se trouve une rangée d'îlots de roche, qui se prolonge au nord, jusqu'à une demi-lieue de la grande terre, ce qui obstruait le canal conduisant à la haute mer, dont il a été fait mention plus haut.

L'espace qui se trouve entre ces îlots et le promontoire, semble former un passage sans aucune obstruction; mais le canal le plus spacieux, dans l'est des îlots de roche, paraît meilleur pour des vaisseaux faisant route au sud ou à l'est. Ceux qui vont au nord, peuvent n'y point trouver d'inconvénient. Dans ce cas,

ils éviteront un grand détour, et ils arriveront beaucoup plutôt à la haute mer; car M. Whidbey n'y a point remarqué, vers le rivage, de brisans ou de rochers qu'il ne soit facile d'éviter. La vue n'était interceptée, du côté de la mer, que par un groupe de petites îles qui gissent à l'ouest-sud-ouest, et qui furent supposées celles que les commandants de quelques navires de commerce ont nommées ILES-HAZY (*Iles-Brumeuses*).

Le détachement avait alors rempli le principal objet de son expédition. Ayant repris la route du mouillage, il passa la nuit dans une anse, un peu au sud de celle qui lui avait servi de retraite durant le dernier orage. La voyant en partie fermée par des îlots et des rochers, il espérait y être parfaitement à l'abri; mais, durant la nuit, il fut assailli d'une houle du sud, si pesante, qu'il fallut employer les plus grands efforts pour empêcher les canots de se briser contre les rochers. Les tentes et les autres objets mis à terre, ne purent être rembarqués que le lendemain à dix heures du matin, et ce ne fut pas sans peine que les embarcations parvinrent à se débarrasser des rochers et des brisans qui les environnaient. A la fin, elles arrivèrent au Port-Protection, ainsi que je l'ai déja dit.

Ce rapport, le temps orageux, l'époque avancée de la saison, l'approche des longues et redoutables nuits, ne me laissèrent aucune incertitude sur le parti que j'avais à prendre. La reconnaissance de la ligne continentale devait présenter désormais les nombreux embarras que l'on éprouve sur une côte de mer ouverte et inconnue ; et si, malgré les plus grands efforts, nous ne parvenions pas à prendre tous les relèvements avec la même exactitude que jusqu'ici, nos inquiétudes, nos travaux, nos fatigues devenaient inutiles.

Quoique je ne fusse pas content du progrès de nos reconnaissances dans le cours de l'été, cependant, comme il nous restait à examiner une grande étendue de pays, au sud de Monterrey, et qui devait nous prendre beaucoup de temps, je jugeai qu'il était plus prudent de différer mes recherches dans le Nord. Il était aussi de la plus haute importance de conduire les vaisseaux dans une région plus tempérée, où les équipages pussent trouver des rafraîchissements et le repos nécessaire après les grandes fatigues qu'ils avaient essuyées.

Si l'étendue de nos reconnaissances en ligne directe n'avait pas été considérable durant cette saison, je me consolais du moins par l'idée que probablement nous avions terminé

la partie la plus difficile de notre tâche, et que nos recherches seraient moins pénibles à l'avenir. Je voyais, en outre, avec plaisir que si le résultat de nos travaux parvenait en Europe, on n'y aurait bientôt plus de doute sur l'étendue ou l'illusion des prétendues découvertes attribuées à de Fuca, de Fonte, de Fonta, ou de Fuentes.

J'ai décrit avec un soin extrême les routes que nous avons faites, soit sur les vaisseaux, soit en canots. Néanmoins il est important de donner des noms à ces lieux particuliers, et, par un résumé précis, de rendre plus clairs d'arides détails géographiques.

Il est d'abord nécessaire d'observer que nos recherches ne se sont pas portées sur une ligne directe, mais que nous avons reconnu, en différentes directions, de vastes régions ignorées jusqu'ici, bornées, à l'est, par la ligne continentale, et, à l'ouest, par l'Océan.

La partie de l'archipel comprise entre *Chatam's-Sound* et *Fitz's-Hugh-Sound*, est immédiatement derrière les *Iles-de-la-Reine-Charlotte*, ou, en d'autres termes, se trouve à l'est de ces mêmes îles. Entre la rive est de celles-ci et la côte ouest de l'archipel, il y a un spacieux canal qui est navigable. J'ai déja eu occasion de dire qu'avant nous, cette ré-

gion avait été visitée par plusieurs navigateurs marchands, et en particulier par M. Duncan ; mais que nul d'entre eux ne pouvait assurer si elle faisait partie du continent, ou si elle formait des îles. Néanmoins M. Duncan penchait avec raison pour cette dernière opinion, et il a nommé ILES-DE-LA-PRINCESSE-ROYALE les parties situées entre *Nepean's - Sound* et *Fitz's-Hugh-Sound.* J'ai adopté cette dénomination.

J'ai donné le nom de NOUVEAU-HANOVRE (*New-Hanover*) à la partie du continent adjacente à ces îles, depuis la *Pointe-Staniforth*, à l'entrée du *Canal-de-Gardner*, jusqu'à *Desolation-Sound*, qui forme l'extrémité septentrionale de la *Nouvelle-Georgie.* Au nord de Nepean's-Sound, le long de la rive continentale, est une prolongation de cet archipel, séparée du continent par le canal de Grenville et par Chatam's-Sound, presque en ligne directe. Au nord-ouest de ce dernier sound, se trouve une continuation ultérieure et plus étendue du même groupe d'îles, continuation que différents canaux séparent de la rive continentale. Le plus spacieux de ces canaux est celui par lequel nous arrivâmes à cette station, et qu'en l'honneur de son altesse royale, le prince

William Henry, j'ai nommé THE-DUC-OF-CLARENCE'S-STRAIT (*Détroit-du-duc-de-Clarence*). Il est borné, à l'est, par les *Iles-du-duc-d'Yorck*, par une partie du continent autour du *Cap-Caamano*, et par les *Iles-Gravina*. La rive ouest de ce canal est une terre très-étendue, que j'ai lieu de croire très-coupée (quoiqu'elle ne se soit pas ainsi présentée à nous), et qui forme une masse distincte dans le grand archipel. Je l'ai nommé THE-PRINCE-OF-WALES'S-ARCHIPELAGO (*Archipel-du-prince-de-Galles*). J'ai désigné sous le nom de NEW-CORNWALL (*Nouveau-Cornouailles*) la partie du continent, située au nord du Canal-de Gardner, jusqu'à la Pointe-Rothsay, dans l'étendue de nos reconnaisances, au nord, pendant l'été de 1793.

M. Johnstone n'ayant pu passer en canot le bas fond qui se prolonge de la *Pointe-Blaquière* à la *Pointe-Rothsay*, nous considérâmes la terre, à l'ouest de la première de ces deux pointes, comme faisant partie du continent. Nous portâmes le même jugement de celle qui est à l'ouest de l'Ile-Conclusion, quoiqu'elle n'eût point été reconnue d'une manière précise, depuis la Pointe-Barrie, les rochers et d'autres obstacles très-dangereux

n'ayant pas permis à M. Johnstone de se tenir assez près de la terre principale. Si toutefois on reconnaissait, dans la suite, que cette terre est une île (1), j'étais sûr du moins que le canal ou les canaux qui pouvaient la séparer du continent, n'étaient pas navigables pour des vaisseaux. En conséquence, j'ai regardé la rive continentale comme reconnue, jusqu'au promontoire où M. Whidbey avait terminé sa dernière excursion. Après avoir démontré que toute la terre, au nord-est de ce promontoire, est, jusqu'à la Pointe-Rothsay, une prolongation de la rive continentale du *Nouveau-Cornouailles*, *du Nouveau-Hanovre*, de la *Nouvelle-Georgie* et de la *Nouvelle-Albion*, l'étendue des découvertes de Fuca, de Fonte, et d'autres à qui l'on attribue le mérite d'avoir visité ces régions les premiers, se trouvait déterminée ; et c'est pourquoi j'ai donné à ce promontoire, situé par 56° 2′ de latitude, et 226° 8′ de longitude, le nom de CAP-DECISION. Il forme, si l'expression est juste, la pointe nord-ouest continentale ; et le *Cap-Flattery*, dans la Nouvelle-Georgie, cap situé par 48° 23′ de latitude, et 235° 38′ de longitude, est la pointe sud-est de cet immense archipel.

(1) Il a été reconnu, l'année suivante, que c'en est une.

Ces deux caps embrassent donc les extrémités de cette région coupée, qui, depuis le premier, se prolonge au nord-est et au sud-est, et depuis le dernier, au sud-est, au nord-est et au nord-ouest. Le côté ouest du long groupe d'îles, situé entre ces deux promontoires, forme, à l'exception de la partie placée en face des Iles-de-la-Reine-Charlotte, la côte extérieure de l'Océan, laquelle, avant la reconnaissance que nous en avons faite, était généralement considérée comme la ligne continentale.

Si ces observations additionnelles ne suffisent pas, je demande la permission de renvoyer les lecteurs aux cartes du voyage.

Nous étions prêts, le 20, à remettre à la voile; mais des vents contraires nous retinrent jusqu'au lendemain matin. A l'aide d'une petite brise variable et de nos canots, nous fûmes, à midi, à une demi-lieue à l'ouest du Port-Protection.

Ce port est situé à l'extrémité nord-ouest de l'Archipel-du-Prince-de-Galles. La base d'une montagne très-remarquable, stérile et à pic, que j'ai nommée Mont-Calder, du nom du capitaine Calder, de la marine, en forme l'extrémité méridionale. On peut la voir au

loin, et en plusieurs directions, non qu'elle puisse passer pour haute, si on la compare aux montagnes que nous avions déja trouvées sur ce continent, mais parce qu'elle domine tous les environs. La *Pointe-Baker*, qui est celle d'un îlot presque attenant au rivage, en est la pointe nord-est d'entrée. La pointe opposée est dans le 27° sud-est, à trois quarts de milles. Le chenal pour y arriver, est bon et sain.

Le *Port-Protection*, depuis son entrée, se dirige généralement au 36° sud-est, l'espace de deux milles et un quart. La largeur de l'étendue navigable de ce port est de cinq à trois encablures; et de-là, il aboutit à de petites anses de peu de fond. Les sondes sont irrégulières de 50 à 60 brasses. Nous mouillâmes près d'une pointe de roche en saillie, qui, à la mer haute, devient un îlot. Quoique le plomb rapportât généralement de la vase, le fond est dur et probablement de roche, car nos cables furent un peu endommagés. Nous étions un peu exposés aux vents de nord et de nord-ouest, ce que nous eussions facilement évité, en prenant un mouillage plus enfoncé dans le port, ou en nous logeant dans une petite anse, bien fermée, qui gît au sud-est de la pointe de roche ou de l'îlot. Les rivages, la plupart escarpés et de roche, sont couverts de pins et d'autres

arbres, qui forment une impénétrable forêt Ils sont arrosés par plusieurs courants d'eau douce, et nous prîmes à l'hameçon et à la ligne quelques poissons de l'espèce du flet ; mais nous jetâmes la seine sans aucun succès. Quelquefois nous privâmes les corneilles et les goëlands d'une espèce de *caplin* (1), que le flot déposait en assez grande quantité sur la grève et parmi les rochers, et qui était d'un goût très-délicat. Nos chasseurs nous rapportaient des oies, des canards et d'autres oiseaux aquatiques (nous nous procurâmes aussi quelques oies au *Port-Stewart*). Ainsi, avec les différentes baies que produisaient les rivages, les tables des officiers furent assez bien garnies. Nous n'eûmes pas assez de volailles sauvages, pour en servir constamment aux équipages ; mais on leur distribua toujours des fruits et du poisson. Nos remarques annoncèrent que le flot vient du sud, et que la mer est haute, 7 heures 40 minutes après le passage de la lune au méridien.

Nous n'avons eu qu'un seul jour pour observer la latitude du port, mais on peut compter sur celle de 56° 20′ que nous lui assignâmes. Depuis le *Port-Stewart*, nos chronomètres

(1) Ne serait-ce pas le *Capelan* d'Amérique, qui est une espèce de saumon ? *Note du Traducteur.*

semblaient

semblaient avoir eu une marche fort irrégulière. En conséquence, la longitude de ce dernier port et celle des différentes pointes et stations, dans notre route au sud jusqu'à Noutka, sont déduites des observations faites au Port-Protection, et qui en placent l'entrée par 226° 35′ de latitude, et 56° 20′ de longitude.

Quoique nous ayons traversé le *Détroit-de-Clarence* sans rencontrer d'obstacles, c'est néanmoins une navigation qui exige beaucoup de circonspection, principalement depuis le mouillage que nous quittâmes le 7, jusqu'au *Port-Protection*. Depuis ce port jusqu'à la haute mer, nous suivîmes le chenal principal, lequel se trouve à l'est du *Cap-Décision*.

Des vents légers et variables ne nous permirent pas d'avancer beaucoup, le 21. Le lendemain, à la pointe du jour, il s'éleva une petite brise du nord, malheureusement accompagnée d'une brume épaisse, qui cependant se dissipa par degrés; et vers midi, le le temps fut beau, avec une bonne brise du nord-ouest: mais l'obscurité de la matinée m'a empêché de prendre les relèvements de la côte de l'est, avec plus d'exactitude que M. Whidbey, qui, dans son excursion en canot, ne l'avait vue que de loin.

Nous avons passé entre l'île *Warren* et les îles qui gissent au sud du *Cap-Décision*. La plus méridionale de ces îles est la plus grande. Elle a environ sept lieues de tour, et je l'ai nommée CORONATION ISLAND (*île du Couronnement*) (1), le jour où nous la dépassâmes, étant l'anniversaire de cet heureux événement. A midi, nous avions au 76° nord-est, à la distance de deux lieues, une pointe très-apparente, sur la côte de l'est, et qui forme la pointe sud-est d'entrée dans ce détroit. Du nom du capitaine Pole, de la marine, je l'ai nommée CAP-POLE. La pointe nord-ouest de l'île Warren nous restait au 63° sud-est, à la distance d'une lieue. Je l'ai nommée POINTE-BORLASE. Notre latitude observée, dans cette position, était de 56°, et notre longitude de 226° 17′.

La brise qui nous était favorable, ayant diminué par degrés, nous n'atteignîmes l'Océan qu'après le coucher du soleil. Je dirigeai la route au sud-est avec une bonne brise. Le 24, sur les six heures du matin, les îles de *la Reine-Charlotte* se montrèrent dans l'est-nord-estdemi-rumb est. A midi, nous étions à environ trois lieues de la côte. Nous la prolon-

(1) Il est sans doute question de celui de Georges III, aujourd'hui régnant. (*Note du traducteur*).

geâmes au sud-est. Notre latitude observée était de 54° 14′, et notre longitude de 226° 42′.

La pointe nord-ouest d'une terre qui paraissait former une île, et que M. Caamano a nommée *île de Langara*, nous restait du 37° nord-est au 48° nord-est du compas, et la terre la plus méridionale en vue, au 42° sud-est. D'après nos observations, la pointe nord-ouest de cette île est située par 54° 20′ de latitude, et 226° 59′ $\frac{1}{2}$ de longitude. Sur la carte de M. Dixon, elle est placée par 54° 24′ de latitude, et 226° 36′ de longitude, ce qui ne fait pas une différence essentielle.

Depuis cette pointe, que j'ai nommée POINTE-NORTH, les rivages se dirigent d'abord au 14° nord-ouest, l'espace de 22 milles, jusqu'à une terre en saillie qui paraît former deux îles, et dont j'ai nommé l'extrémité ouest POINTE-FREDERIC. Ils courent ensuite au 17° sud-est, l'espace de 26 milles jusqu'à une haute colline en falaise à pic, à laquelle M. Dixon a donné le nom d'*Ile-Hippa*, et qui se termine en une pointe basse au nord-est. La côte, au nord-nord-est et au sud-est de cette île, nous a paru très-coupée, particulièrement au sud-est, où l'on voit courir dans l'est, une rade très-étendue, nommée par M. Dixon, *Rennel's-Sound* (*Rade de Rennel*), et dont l'entrée,

d'après nos observations, gît par 53° 28′ de latitude, et 227° 21′ de longitude. Nous l'atteignîmes au coucher du soleil, et nous louvoyâmes jusqu'au lendemain matin. A la pointe du jour, nous continuâmes à prolonger la côte, que forment des montagnes à pic, séparées par les eaux, et qui semblaient avoir augmenté graduellement de hauteur depuis la *Pointe-North*. Nous n'avancions que lentement, mais nous avions un beau temps. A midi, notre latitude observée fut de 53° 2′, et notre longitude de 227° 22′. Nous avions au 82° sud-est, une pointe très-visible et en saillie, qui était la terre presque la plus méridionale qui fût en vue, et que j'ai nommée CAP-HENRY. Ce cap, situé par 52° 53′ de latitude et 227° 45′ ½ de longitude, forme la pointe sud d'une profonde baie (ou d'un *sound*) dont les rivages se montrent fort coupés, et que j'ai nommée BAIE-ENGLEFIELD, en l'honneur de mon estimable ami, sir Henry Englefield. La pointe nord d'entrée de cette baie gît au 27° nord-ouest du Cap-Henry, à la distance de sept lieues. Je l'ai nommée POINTE-BUCK, et elle est aussi la pointe sud d'entrée d'une rade, qui s'enfonce dans la direction de l'est, et à laquelle j'ai donné le nom de CARTWRIGHT'S-SOUND. La pointe nord d'entrée de

celle-ci, pointe que, du nom de M. Hunter, mon intime ami et mon médecin, j'ai nommée Pointe-Hunter, gît au 25° nord-ouest de la Pointe-Buck, à la distance de dix milles. Il y a, près de la rive nord, une île un peu en dedans de la ligne des deux pointes.

Depuis le Cap-Henry, que nous dépassâmes dans l'après-midi, à la distance de quatre ou cinq milles, jusqu'au point où nous étions au coucher du soleil, les côtes nous parurent sans coupures et se diriger plus à l'est. Le 26, à la pointe du jour, nous apercevions au 87° sud-est du compas, l'extrémité sud des Iles-de-la-reine-Charlotte, que M. Dixon a nommée *Cap-Saint-James*.

A l'aide d'une petite brise favorable, nous fîmes route le long de la côte, mais trop au large pour pouvoir la décrire exactement. Nous nous sommes occupés uniquement de la direction générale et du soin de déterminer la position des parties saillantes. Vers le Cap-Saint-James, la terre paraît d'une hauteur modérée ; mais elle s'élève graduellement jusqu'aux montagnes escarpées qui occupent le centre du pays.

A midi, notre latitude observée fut de 52° 3′ ½, et notre longitude de 228° 29′. D'après nos relèvements et d'autres angles pris dans

la journée, le Cap-Saint-James gît par 51° 58′ de latitude et 229° 6′ ½ de longitude, quoique M. Dixon l'ait placé sur sa carte par 51° 48′, et 230°. Le même navigateur donne aussi aux îles-de-la-Reine-Charlotte une étendue de 2° 36′ en latitude, et de 3° 24′ en longitude, tandis que, d'après nos calculs, elle ne se trouve que de 2° 22′, et de 2° 7′. Il paraît que la position de *Rennel's-Sound* (la Rade-de Rennel) est le point où commence la différence, laquelle s'est uniformément accrue jusqu'au Cap-Saint-James.

Ayant une brise favorable, à l'entrée de la nuit, un signal avertit le Chatam de marcher en avant. Nous fîmes si peu de chemin, que le lendemain matin, 27, la terre aux environs du Cap-Saint-James était encore en vue. A midi, notre latitude observée fut de 51° 15′, et notre longitude de 229° 40′. Le vent était toujours favorable, mais faible, et nous avions un temps délicieux, qui changeait essentiellement le climat en notre faveur. Mais, d'après l'expérience que nous avions acquise, l'année précédente, nous comptions peu sur sa durée. Les baleines, les phoques et les loutres semblaient le prévoir. Depuis deux ou trois jours, ces animaux jouaient en grand nombre autour des vaisseaux, et probable-

ment profitaient des derniers moments de l'été.

Le 28, à midi, la plus occidentale des *îles Scott*, nous restait au 44° nord-est, et la plus orientale au 61° nord-est. Notre latitude observée fut de 50° 45′, et notre longitude de 230° 29′. Nous fîmes route alors vers *Noutka*, qui se trouvait au 58° sud-est, à la distance de 45 lieues. Les vents contraires, les calmes, les rafales, de grosses pluies, ou des brumes épaisses, nous retardèrent à tel point, que nous n'atteignîmes ce port, que le 5 octobre, à midi.

Après avoir rempli les formalités ordinaires du salut, etc., j'allai, accompagné de M. Puget, rendre visite à M. Saavedra, commandant du port. Il m'apprit que, depuis notre départ, au printemps, il n'avait reçu aucune dépêche d'Europe, ni de la Nouvelle-Espagne, et que ni le Dédale, ni aucun autre navire, chargé d'approvisionnement pour nos vaisseaux, n'y était arrivé.

Nous ne trouvâmes à Noutka que le San-Carlos, désarmé pour l'hiver. M. Saavedra me dit que dans le cours de l'été, le navire français, *la Flavie*, était entré dans ce port, chargé d'une riche cargaison de marchandises d'Europe qu'il avait conduite au Kamts-

chatka, pour y être échangée contre des fourrures, avec lesquelles il devait prendre un riche chargement de thé à la Chine; mais que la première partie de l'entreprise n'avait pas complétement réussi. Cet officier ajouta que, durant le séjour de ce navire à Noutka, l'équipage s'était montré si désordonné et si mutin, que le capitaine avait été sur le point d'employer la force pour le réduire à l'obéissance; mais qu'à la fin, ceux qui le composaient, se soumirent, et qu'au moment du départ pour la Chine, ils semblaient plus rangés. Quelques navires américains étaient aussi arrivés pendant notre absence, mais dans la situation la plus déplorable, absolument dénués de vivres, de munitions navales, et même des marchandises nécessaires pour trafiquer avec les naturels du pays.

Différents travaux occupèrent nos équipages jusqu'au 8. Ce jour, après avoir laissé à M. Saavedra une lettre d'instructions pour le commandant du Dédale, ou pour tout autre navire, chargé d'approvisionnement, ou de dépêches pour moi, qui arriverait à Noutka, nous appareillâmes de ce port, à l'aide d'un petit vent de nord. Nous saluâmes le fort; et il nous rendit le salut.

CHAPITRE HUITIÈME.

Nous faisons route au sud. — Le *Chatam* est envoyé au *Port-Bodega*. — Arrivée de la *Découverte* au *Port-S.-Francisco*. — Le *Chatam* y arrive. — Récit de ses opérations. — Nous nous rendons à *Monterrey*. — Le *Dédale* nous y rejoint. — Conduite du gouverneur. — Nous nous portons au sud. — Nous mouillons à *Santa-Barbara*. — Nous visitons l'établissement de *Bueno-Ventura*. — Nous continuons à prolonger la côte au sud. — Nous arrivons à *S.-Diego*.

Après notre départ de Noutka, la marche des vaisseaux fut tellement retardée par le défaut de vent, et par des contre-marées ou des contre-courants extraordinaires, que, le 8 octobre, à six heures du soir, nous n'étions pas à plus de deux lieues au sud de la *Pointe-des-Brisans*. On aperçut alors, du haut des mâts, une voile au vent; mais comme la nuit approchait, et que je voulais éviter tout délai, je fis continuer la route au sud-est. Nous avançâmes tellement, que le 14, dans l'après-midi, nous dépassâmes le *Cap-Orford*. En prolongeant la côte au sud de ce cap, nous

remarquâmes toute la nuit de grands feux sur les éminences et les collines qui forment les rivages, chose que nous n'avions pas encore observée.

Voulant avoir, sur le Port-Bodega, des renseignements certains, que l'inclémence du temps ne m'avait pas permis d'obtenir l'année précédente, M. Puget reçut, le 15, l'ordre de s'y rendre, tandis que j'irais à S.-Francisco où il devait me rejoindre; et M. Menzies l'accompagna, dans l'intention de faire des recherches de botanique.

Le 16, au soir, le *Cap-Mendocin* se montra, à la distance de sept ou huit lieues. Le 17, nous gouvernâmes le long de la côte du sud-est de ce cap. A midi, notre latitude observée fut de 39° 18′.

Dans l'après-dînée, nous dépassâmes la *Pointe-Barro-de-Arena.* Je dirigeai la route sur la *Pointe-de-los-Reys.* De petits vents qui jouaient, des brumes ou un ciel épais ne nous permirent de l'atteindre que le 19 à midi. A sept heures du soir, nous étions à l'ancre dans le port S.-Francisco, près de notre mouillage antérieur devant le Presidio.

Bientôt on nous héla du rivage, et j'y envoyai un canot, qui revint immédiatement avec M. Sal. Après nous avoir offert ses ser-

vices, cet officier nous instruisit de la situation de l'Europe, qui était depuis longtemps l'objet de notre inquiète curiosité. Les dernières nouvelles qu'il en avait reçues étaient datées du mois de février 1793. Après souper, M. Sal retourna au rivage, et le lendemain, il me fit passer deux lettres, par la première desquelles il me demandait officiellement de lui annoncer par écrit notre arrivée au Port-S.-Francisco, et de lui annoncer de quelles munitions nous pourrions avoir besoin, et du temps que je croyais devoir demeurer dans ce port, pour qu'il pût en instruire sur le champ le gouverneur de la province. Par sa seconde lettre, il me disait qu'en vertu des ordres supérieurs qui devaient diriger sa conduite, il était obligé de me déclarer que personne n'aurait la permission de descendre à terre, si ce n'était pour y faire de l'eau et du bois, à l'exception cependant de moi et d'un officier ou d'un *midshipman*, et que je pourrais, ainsi accompagné, me rendre au Présidio, où je serais reçu comme l'année précédente.

Ces restrictions inattendues étaient si humiliantes, qu'elles différaient peu d'une expulsion du Port-S.-Francisco. Je ne sus comment expliquer une réception si contraire

à celle qu'on nous avait faite en 1792, et à ce que m'avait annoncé le vice-roi de la Nouvelle Espagne, en réponse à mes remercîments des civilités dont nous fumes comblés alors.

Un capitaine d'infanterie, nommé *Arillaga*, était arrivé à Monterrey, dans le cours du printemps; et se trouvant le plus ancien officier, il avait pris le commandement de la province, avec des sentiments qui ne paraissaient pas favorables aux navigateurs étrangers.

Je dois dire, pour rendre justice à M. Sal, notre digne ami, qu'il nous parut ne nous signifier qu'avec beaucoup de regret ces défenses. Je lui répondis brièvement que j'étais venu au Port-S.-Francisco pour y faire du bois et de l'eau, pour y embarquer les rafraîchissements que le pays pourrait nous fournir, et y attendre l'arrivée de notre conserve, à qui j'avais donné ce port pour rendez-vous. J'ajoutai qu'aussitôt que nous aurions obtenu les vivres nécessaires, ce qui ne nous prendrait pas plus de deux ou trois jours, nous appareillerions, et que les défenses relatives à nos communications ne seraient point enfreintes.

Comme on ne m'enlevait pas la faculté d'acheter du bœuf frais, je résolus d'en faire

un approvisionnement, et de demeurer à S.-Francisco jusqu'à l'arrivée du *Chatam*, qui reparut beaucoup plus tôt que je ne l'attendais; car, le lendemain 21, ce navire entra dans le port.

Durant notre première relâche, nous avions pris de l'eau derrière la grève, sur un terrain bas, revêtu d'un gramen pyramidal, et que la pluie avait alors inondé. Il se trouvait à sec, et nous fumes contraints d'avoir recours à un petit ruisseau dont l'eau était excellente, il est vrai, mais qui était entouré par un marais bourbeux. Cette opération fut si pénible et si lente, qu'elle ne fut achevée que le 23 au soir. Immédiatement après, nous disposâmes tout pour l'appareillage, et le lendemain, à quatre heures du matin, nous sortîmes du port.

Le journal de M. Puget m'apprit que le *Chatam* n'avait atteint le *Port-Bodega* que le 20 au matin. Dès qu'il fut mouillé, M. Johnstone, accompagné de M. Menzies, alla reconnaître ce port, et fit le tour de la baie de sable. A son débarquement, il fut abordé par quelques Indiens qui avaient allumé un grand feu sur le coin septentrional de la baie, et qui se montrèrent d'une douceur parfaite dans leurs manières et dans leur conduite. Ils

n'étaient pas plus de trente personnes des deux sexes et de tout âge. Quelques-uns avaient des arcs et des flèches, qu'ils échangèrent contre de la verroterie et des bagatelles. Ils parlèrent un langage mêlé d'espagnol, et de quelques mots de leur propre dialecte, d'où l'on peut inférer, ou qu'ils étaient soumis aux Espagnols, ou qu'ils avaient des relations suivies avec l'établissement de S.-Francisco.

Sur l'escarpement de l'entrée, on voit un mât que croise une traverse dans la partie supérieure ; et il y a lieu de présumer que c'est un monument de la prise de possession par les Espagnols. M. Johnstone crut même que les Indiens cherchèrent à lui faire comprendre qu'il se trouvait quelques espagnols dans les environs.

En général, les hommes étaient nus ; mais les femmes portaient sur les épaules et avaient autour des reins des peaux d'animaux. Elles étaient tatouées ou piquetées comme les femmes des îles Sandwich. Les individus des deux sexes avaient les cheveux noirs et relevés derrière la tête.

Le sol est sablonneux, presque généralement couvert d'arbrisseaux, et tapissé de verdure. L'intérieur du pays est d'une élévation mo-

dérée ; mais M. Johnstone ayant borné sa reconnaissance à la grève et aux environs, ne put rien connaître des productions végétales des terres situées à quelque distance du port.

Il vit un grand nombre d'oiseaux, des pélicans blancs et bruns, des goilands, des pluviers et une grande quantité de volailles aquatiques. Il remarqua sur les rivages, des aigles, des faucons, des alouettes à gorge rouge, des corneilles et des corbeaux. Il n'aperçut aucun quadrupède, mais il distingua des traces, et vit de la fiente, qui annonçaient du gros bétail.

M. Puget ayant achevé la reconnaissance de cette partie de la baie, fit lever l'ancre pour examiner une ouverture qui se montrait devant lui ; mais le vent ayant passé au sud-ouest, ne lui permit pas d'y entrer. Cette ouverture est formée par deux pointes basses en apparence, et autour desquelles la mer brise avec force.

Je fus très-affligé de voir que M. Puget n'avait pu achever la reconnaissance du Port-Bodega ; et je l'eusse chargé de faire une seconde tentative, si l'on m'avait accueilli différemment à S.-Francisco. La mauvaise réception que l'on nous avait faite, était pro-

bablement l'effet ou de la jalousie, ou des instructions trop générales du gouverneur par interim. Dans notre position, je craignis d'autant plus d'exciter le mécontentement de cet officier, que j'avais ouï dire que les Espagnols se proposaient de former un établissement au Port-Bodega; et que, dans ce cas, une seconde visite pourrait causer de la défiance.

Nous avançâmes si peu après notre sortie du port S.-Francisco, que le lendemain matin, 25, nous n'en étions pas fort éloignés. Ayant aperçu une voile dans le nord-nord-ouest, nous marchâmes de ce côté. C'était le *Dédale*.

A midi, le lieutenant Hanson fut sur mon bord. Il s'était rendu à la *nouvelle Galles meridionale*, par la route que je lui avais prescrite, et avait embarqué à la *nouvelle Zélande* deux naturels du pays, pour instruire les habitants du *Port-Jackson* dans l'art d'apprêter et d'employer le lin. Il était arrivé le 20 avril 1793 dans ce port; et, le 20 juin, il était prêt à repartir; mais il ne reçut les ordres du major Grose qu'à la fin de ce mois. Il mit alors en mer, et passa à l'ouest des *Iles-de-la-Société*, à la vue de *l'Ile-Scilly*. Il n'aperçut aucune autre terre entre le port

Jackson et Owhyhée. Le 1.er septembre, il fut en vue de cette île; et, après avoir pris quelques rafraîchissements aux *Iles-Sandwich*, il en partit le 8 du même mois, pour se rendre à *Noutka*, où il arriva le soir du jour que nous quittâmes ce port. Le Dédale était le vaisseau que nous avions précédemment vu dans l'ouest. Le lendemain matin, il mouilla dans *l'Anse-des-Amis :* après y avoir embarqué du bois, de l'eau et tout ce dont il avait besoin, il remit à la voile le 13, conformément aux instructions que j'avais laissées dans ce lieu.

M. Hanson m'apportait des vivres et celles des munitions que l'on avait pu se procurer au port Jackson. Il m'apprit que le major Grose desirait vivement que je fisse une nouvelle tentative pour établir la race des bêtes à cornes à la nouvelle Galles méridionale; que celles que j'y avais envoyées sur le Dédale avaient péri dans la traversée, à l'exception toutefois d'une vache, de trois brebis et d'un belier. Les autres animaux paraissaient avoir succombé, parce qu'ils étaient trop vieux, et l'on espérait qu'avec de jeunes individus on réussirait mieux. Quant aux cochons, les efforts de M. Hanson avaient eu le plus grand succès. Il en avait débarqué, au port Jackson,

soixante-dix qu'il avait pris à Taïti, où la race de ces quadrupèdes est excellente.

La brume fut si épaisse dans la soirée et dans la nuit du 28, que, malgré plusieurs coups de canon, le *Chatam* se sépara de la *Découverte*, près de laquelle néanmoins le DÉDALE parvint à garder son poste. Nous eûmes ce mauvais temps et des vents contraires jusqu'au 1.er novembre, dans la matinée. La brume continuait toujours, mais il s'éleva une brise de l'ouest-sud-ouest, à l'aide de laquelle nous atteignîmes le Port-de-Monterrey (Voyez planche XII), où nous mouillâmes avec le Dédale, vers les onze heures, et à peu près à l'endroit où nous avions jeté l'ancre à notre première visite. Le Chatam, malgré le mauvais temps, y était arrivé le 30 du mois précédent.

Un officier alla aussitôt informer le gouverneur, tant de mon arrivée que de l'objet qui m'amenait, et lui dire que je saluerais la garnison, si l'on voulait me rendre le salut.

Cette dernière proposition ayant été acceptée, j'allai faire visite à M. Arillaga, qui me reçut avec le cérémonial usité en pareille occasion. Je commençais à lui détailler les motifs qui m'avaient fait entrer dans les ports de son gouvernement, quand il m'interrom-

pit pour me prier de les lui remettre par écrit. Je lui demandai ensuite des nouvelles des déserteurs du Chatam, et j'appris qu'ils avaient reparu peu de jours après notre départ ; qu'on les avait alors arrêtés, et qu'on les avait envoyés prisonniers à S.-Blas, pour, de-là, les faire passer à Noutka. Que ces déserteurs fussent ou ne fussent pas pris, j'avais promis de rendre à la Mission de S.-Carlos l'armurier qu'elle avait bien voulu me céder; et, en conséquence, il fut licencié et mis à terre.

Dans l'après-midi, un officier espagnol me remit deux lettres de M. Arrillaga. La première avait pour objet de me déclarer qu'il ne devait recevoir des vaisseaux étrangers dans les ports de sa juridiction, que dans le cas où les lois de l'hospitalité lui imposeraient l'obligation de leur donner des secours ; et il me priait de lui communiquer les motifs qui m'amenaient. Il me témoignait, dans la seconde, le desir de maintenir l'harmonie qui subsistait entre nous ; mais en même temps il me prévenait qu'il ne lui était pas possible, sans s'écarter de *l'esprit* de ses instructions, de permettre à personne de venir à terre, à l'exception toutefois du commandant des navires, accompagné d'un ou de deux officiers,

ou des individus chargés du soin de faire de l'eau et du bois, opération qui devait être achevée très-promptement. Quant à ce qu'il nous faudrait en outre, on nous le fournirait avec empressement, aussitôt que j'en donnerais avis.

La teneur de ces lettres ne répondait pas à l'espoir dont je m'étais flatté à la suite de mon entretien avec M. Arrillaga. Je me vis donc forcé de lui donner le lendemain (le 2), une explication complète des motifs qui me faisaient entrer dans les ports de sa juridiction, et je lui détaillai l'espèce d'assistance dont j'avais besoin pour nos différents services. J'ajoutais, en finissant, que j'espérais que l'on ne refuserait ni aux officiers ni aux équipages la permission de prendre l'air et quelque récréation, soit à pied, soit à cheval, comme on nous l'avait accordée l'année précédente, et que le commandant était le maître d'y mettre les bornes et les restrictions qu'il jugerait à propos.

Je reçus, le 4, une réponse de M. Arrillaga.

Après des éloges de ma franchise, et des remercîments de lui avoir procuré la lecture des lettres que m'avait adressées le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, il me disait que je

ne produisais point, comme M. de Lapérouse, un ordre du roi de recevoir nos vaisseaux ; qu'à ce qu'il présumait, son excellence n'avait pas imaginé que nous dussions revenir une seconde fois dans les ports de sa juridiction ; qu'avant son départ, M. Quadra avait, par une lettre (dont copie était jointe), fait entendre au commandant de la garnison, que l'accueil que nous avions reçu ne devait plus se renouveler. M. Arrillaga ajoutait que desirant concourir au succès de l'entreprise d'une importance générale qui nous occupait, il me priait de lui dire précisément le nombre de jours que prendrait le déchargement de notre vaisseau d'approvisionnement ; qu'il m'offrait la clef du magasin, près duquel je pourrais faire élever notre observatoire ; que les officiers et les *midshipmen* auraient la liberté de se récréer à terre, sous les yeux de l'officier espagnol qui serait chargé de la garde du magasin et de l'observatoire, où nous ne pourrions demeurer que de jour, parce qu'il ne serait permis à aucun d'entre nous de rester sur le rivage entre le lever et le coucher du soleil ; et qu'enfin il ne s'opposait pas à ce que nous prissions du bois et de l'eau, à condition que tous ceux qui seraient occupés de ce service, ren-

treraient le soir à bord, et que je m'engagerais à le terminer en hâte, ainsi que toutes nos autres opérations.

Le lieu que l'on m'accordait pour loger les vivres et les munitions qu'il serait nécessaire de débarquer, ne me convenait pas, parce que le ressac monte généralement très-haut dans le voisinage ; et le magasin où l'on me proposait de les recevoir était au milieu de la boucherie générale du pays, dont les alentours étaient, au loin et de toutes parts, infectés, à raison du rebut et des immondices que l'on n'enlève jamais, et qu'on laisse constamment en état de putréfaction.

Tout bien considéré, je refusai les incommodes secours de M. Arrillaga, et je cessai toute correspondance avec lui. Je résolus, lorsque j'aurais achevé la reconnaissance des rivages que nous prolongions, de me rendre aux Iles-Sandwich, ne doutant pas que les simples et bons habitants d'Owhyhée ou des îles adjacentes, ne nous prêtassent avec joie les secours que l'on nous refusait si durement à S.-Francisco et à Monterrey.

Je fis démarrer, dans la matinée du 5, et à dix heures du soir, nous appareillâmes et nous sortîmes de la baie, avec une petite brise du sud ; mais le vent étant toujours variable

et léger, nous ne fîmes que peu de chemin jusque au 6, que s'éleva une brise régulière du nord. Nous rangeâmes de près la *Pointe-Pinos,* et je recommençai l'examen de la côte au sud-est de *Monterrey.*

J'ai déja dit que la *Pointe-Pinos* forme la pointe sud-est de la baie de Monterrey. Cette pointe est basse, saillante et couverte d'arbres, la plupart de l'espèce du pin. La côte extérieure se dirige de là au 28° sud-ouest, l'espace de quatre milles jusqu'à la pointe nord de la *Baie-de-Carmelo*, baie qui est petite, ouverte et exposée, où il y a quelques rochers détachés, et dont le fond de roche ne convient point à un mouillage. La petite rivière de Carmelo, dont j'ai déja parlé, se jette dans cette baie, après avoir passé près de la Mission de S.-Carlos.

La mission de *S.-Antonio*, établie en l'année 1792, est à l'est-quart-sud de S.-Carlos, à la distance d'environ quinze lieues.

Depuis la pointe nord de la Baie-de-Carmelo, la côte prend la direction du sud-quart-d'est, l'espace de quatre lieues, jusqu'à une petite masse de terre, élevée, de roche, et à peu près stérile, qui se trouve à environ un demi-mille du rivage. Les arbres dont la Pointe-Pinos est revêtue, ne s'étendent qu'à

peu de distance au sud de la Baie-de-Carmelo, où les montagnes sortent brusquement du sein de la mer, et où les rives nues présentent partout, à l'exception d'une ou de deux grèves de sable, des falaises de roche à pic.

Au sud de la masse de terre dont je viens de parler, la côte prend à peu près la direction du 40° sud-est. Elle est sans coupures et presque en ligne directe. Les montagnes forment une chaîne non-interrompue; mais d'une hauteur assez inégale; et elles présentent sur leurs flancs des ouvertures et des crevasses. Presque nulle part on ne voyait aucune trace de végétation.

Je fis serrer le vent, le soir, et nous louvoyâmes, afin de garder notre position pendant la nuit.

Le 7, la brume ne me permit pas de continuer à reconnaître la côte, et nous fûmes contraints de marcher tout le jour au vent et à petites voiles. Depuis notre départ du *Port-Protection*, les bons vents de nord-ouest avaient toujours été accompagnés d'une sorte de phénomène que je n'avais pas remarqué jusqu'alors. La brume ne s'élevait pas, en général, à plus de dix ou douze degrés au dessus de l'horizon. La partie supérieure de l'atmosphère était agréable et claire, et nous pou-

vions fréquemment voir non-seulement les sommets, mais encore, en partie, les flancs des montagnes qui composent la côte. Ces montagnes semblent former une double chaîne. Celles de l'intérieur produisent des arbres de haute futaie, dont les cimes dépassaient le sommet de celles qui paroissent sortir brusquement du rivage de la mer, dont les parties basses furent, jusqu'au 8, enveloppées d'une brume épaisse, qui se dissipa suffisamment, à cette époque, pour nous laisser entrevoir le point de la côte devant lequel nous prîmes le large, le 7 au soir. Nous reconnûmes qu'au sud de cette position, elle se dirige toujours au 40° sud-est, et qu'elle est également sans coupures. Quoique le temps continuât à être brumeux, il ne nous empêcha pas cependant de reconnaître la prolongation et la liaison de la rive continentale. A mesure que nous avancions, cette rive devenait moins brusque; et le pays, formé de vallées et de montagnes qui s'abaissent par degrés vers le rivage de la mer, que composent alternativement des roches et des grèves de sable, offrait un plus agréable aspect; car la végétation reparaissait, et l'on voyait quelques arbres nains, et un petit nombre de taches d'un vert terne.

Sur les neuf heures, nous dépassâmes une basse pointe de terre en saillie, par le travers de laquelle gissent, à quelque distance, deux ou trois rochers détachés, dont le plus extérieur est situé par 35° 42′ de latitude, et 239° 6′ de longitude. La ligne de la côte incline ensuite, sur un espace peu considérable, de quelques degrés plus à l'est; les montagnes s'éloignent plus des rivages, et le terrain intermédiaire paraît uni, ou s'élève presque insensiblement sur une étendue d'environ quatre lieues. Ce terrain est assez bien boisé, même jusqu'au bord de la mer; et, à l'aide de nos lunettes, nous y remarquâmes de gros arbres, garnis de grandes branches, pour la plupart distribués en massifs détachés, et qui annonçaient un sol fertile, dont, depuis quelque temps, nos regards n'étaient plus frappés. Cette différence, dans l'aspect du pays, n'était pas restreinte à la nature inanimée. Elle se montrait aussi parmi les habitants; car bientôt nous vîmes s'approcher de nous une pirogue, d'une construction à laquelle je ne m'attendais point. Elle n'était point composée de tortillons de paille, comme celles que nous avions vues, pendant notre première relâche, au Fort-S.-Francisco, mais elle était construite en bois,

à peu près de la même manière que celle de Noutka, et elle était conduite avec beaucoup d'habileté par quatre naturels du pays. Leurs pagaies avaient dix pieds de longueur, et une palle à chaque bout. Ils s'en servaient avec beaucoup de dextérité, soit entièrement d'un côté, soit alternativement de chaque bord. Ils firent de grands efforts pour nous aborder; mais comme nous marchions par un bon frais et toutes voiles dehors, ils ne purent nous atteindre.

Nous étions, à midi, par 35° 33′ de latitude, et 239° 15′ ½ de longitude. La partie la plus septentrionale de la côte en vue, nous restait alors au nord-ouest-quart-d'ouest du compas. Nous avions au 75° nord-est une pointe formant la pointe nord de la baie; au 67° sud-est, une haute colline en forme de cône, aplatie au sommet, et paraissant être une île; au 46° sud-est, la pointe sud de la baie; et au 26° nord-est, le rivage le plus proche, dont nous étions à la distance de deux milles. Depuis la pointe nord, laquelle est située par 35° 31′ de latitude, et 239° 22′ de longitude, le pays cesse d'être boisé, les rivages s'exhaussent, et la surface du terrain est inégale, principalement dans le voisinage de la baie. La pointe sud, qui gît au 25° sud-est de la pointe nord,

à la distance de treize milles, est formée par des falaises à pic, qui tombent perpendiculairement dans l'Océan. A partir de la ligne des deux pointes extérieures, les rivages de la baie s'enfoncent d'environ cinq milles, et paraissent fort exposés. S'ils ne se rattachent pas au rocher, en forme de cône, ils n'offrent aucun point saillant. Ils présentent une grève de sable, en avant d'un terrain bas qui s'étend jusqu'aux montagnes escarpées dont est composé l'intérieur du pays. Nous avons distingué, du haut des mâts, quatre petits ruisseaux qui, en cet endroit, se jettent dans la mer.

Cette baie est le premier enfoncement des rivages, au sud de la Baie-du-Carmelo. Elle a, sur les cartes espagnoles, le nom de *Los-Esteros*. La pointe nord, dont j'ai parlé ci-dessus, y est nommée *Ponto-del-Esteros*, et la carte manuscrite de M. Quadra ne la place que deux milles au sud de nos observations : mais la carte imprimée lui assigne une position de dix milles plus au sud, et la représente sous un point-de-vue différent de celui sous lequel elle s'est montrée à nous.

Au sud de Ponto-del-Esteros, tout ce que l'on voit du pays, reprend un aspect affreux et stérile. Cependant j'ai ouï dire que les Es-

pagnols ont quelques établissements, non loin de ces rivages, dans des lieux agréables et fertiles. Près des parties septentrionales de la baie, se trouve *La-Mission-de-S.-Louis*, formée en 1772 ; et, à peu près à la distance de vingt-cinq lieues au nord-est de celle-ci, il y en a une autre nommée *S. Antonio*, et qui a été établie la même année. La position que je donne à ces Missions peut n'être pas très-exacte ; car je ne sais, sur ces deux établissements, que ce que j'en ai appris dans un rapide entretien.

La pointe sud de la baie *Del-Esteros* forme l'extrémité nord-ouest d'un promontoire très-apparent, qui s'arrondit à peu près dans la direction du 36e sud-est, l'espace de huit milles, après quoi, la côte se repliant de nouveau à l'est, forme le côté nord d'une baie fort étendue. Ce promontoire est, sur la carte imprimée, désigné par le nom de *Monte-del-Buchon*. On m'a dit qu'une île a été dernièrement découverte par le travers de ce mont, à la distance d'environ huit lieues ; mais je n'en ai rien aperçu. La brume, qui quelquefois était assez épaisse pour passer pour un brouillard, bornait tellement notre horizon, que nous ne pouvions distinguer les objets qu'à la distance de deux à quatre lieues, en toutes directions.

Nous faisions route, sans le savoir, dans la baie, au sud du Monte-del-Buchon, et nous ne découvrîmes notre position que lorsque nous vîmes, à travers la brume, la pointe sud de cette baie, à peu près à trois lieues.

Cette pointe n'ayant point de nom sur les cartes espagnoles, je l'ai nommée POINTE-SAL, pour conserver le souvenir de notre digne ami, le commandant de S.-Francisco. Les deux pointes de la baie gissent au sud 40° ½ est, et au nord 40° ½ ouest l'une de l'autre, à la distance de vingt milles. Le 9 au matin, je dirigeai la route sur la Pointe-Sal, et nous eûmes une belle occasion de voir les parties nord de la baie, qui, comme celles de la Baie-d'Esteros, se montraient sans coupures et sans aucune pointe saillante qui pût former un abri pour des vaisseaux.

L'intérieur du pays présente, à quelque distance de la côte, de hautes montagnes stériles, formant une double et triple chaîne. Le terrain intermédiaire, lequel descend graduellement, à partir de leur base, est entremêlé d'éminences et de vallées, et aboutit à des grèves de sable, ou à de basses falaises blanches. Depuis la Pointe-Sal, qui est une haute falaise à pic, située par 34° 57′ de latitude, et 232° 43′ ½ de longitude, la côte prend la di-

rection du 4° sud-est, l'espace de dix-neuf milles, jusqu'à une autre pointe élevée, aussi à pic et de roche, qui se projette de la même manière, et que j'ai nommée POINTE-ARGUELLO. La côte se replie un peu à l'est, entre ces deux pointes. Les rivages de l'espace intermédiaire et de l'intérieur du pays, offraient toujours le même aspect. On ne voyait ni arbres, ni presque aucune autre production végétale, si ce n'est près d'un ruisseau qui a son embouchure au 12° nord-est et à six milles de la Pointe-Arguello. A l'exception de la rivière de Colombia, c'est le plus grand courant que nous ayons vu se jeter dans l'océan. Des brisans qui se prolongent sur toute la longueur de son entrée, nous firent présumer qu'il n'est pas même navigable pour des canots. Les cartes espagnoles lui donnent le nom de *Rio-S.-Balardo.*

Depuis la Pointe-Arguello, la côte se dirige au 51° sud-est, l'espace de dix milles, jusqu'à la pointe d'un terrain très-peu élevé, laquelle, sur les cartes espagnoles, est nommée *Pointe-Conception*, et qui forme la pointe nord-est d'entrée dans le canal de *Santa-Barbara.* Nous étions, à midi, par le travers de cette pointe, et la latitude observée fut de 34° 30′, et la longitude de 239° 52′.

La Pointe-Conception et très-remarquable ; en ce qu'elle diffère infiniment des autres pointes que nous avions rencontrées en prolongeant cette côte. Sortant d'une immense étendue de terrain bas, elle se projette et se termine sous la forme d'un coin, dont le bout le plus large tombe perpendiculairement dans la mer, qui brisait dessus avec force. D'après le résultat de nos observations, elle nous parut située par 34° 32′ de latitude, et 239° 54′ de longitude. Les cartes espagnoles en placent la latitude deux ou trois milles plus au sud.

Immédiatement au-delà de cette pointe, la côte se dirige a l'est, et nous dépassâmes un petit village indien, le premier que nous eussions remarqué le long des rivages de ces parties sud de la *nouvelle-Albion*. Les habitants allumèrent un feu dès qu'ils nous aperçurent ; mais aucun d'eux ne vint nous voir. La force du vent les en empêcha vraisemblablement.

Il est probable que ce village dépend de la Mission de *Santa - Rosa - Purissima*, qui, m'a-t-on dit, a été établie, en 1778, dans le voisinage de la Pointe Conception, et se trouve dans une contrée fertile. Selon un autre rapport, cette Mission est située

sur

sur l'un des bords du Rio-S.-Balardo ; et, comme il est probable qu'en remontant cette petite rivière depuis son entrée, on suit la direction du sud, les deux versions peuvent être exactes.

La côte continue à se diriger à l'est, l'espace de vingt-trois milles, depuis la Pointe-Conception jusqu'à une pointe où elle tourne brusquement au sud, et depuis laquelle l'intérieur du pays s'élève graduellement jusqu'à des montagnes inégales en hauteur. Les rivages des environs sont composés de basses falaises ou de grèves de sable, et produisent quelques arbres rabougris et des arbrisseaux rampants. Quoique d'un aspect affreux, le pays nous parut assez habité ; car nous vîmes plusieurs villages, à peu de distance l'un de l'autre, près des petites baies ou des anses que forme la côte.

Vers le coucher du soleil, il nous arriva quelques Indiens dans une pirogue. Selon toute apparence, la curiosité les avait amenés, et je leur donnai du fer et quelques grains de verre, avec lesquels ils partirent fort satisfaits.

A sept heures du soir, nous laissâmes tomber l'ancre, ainsi que le *Chatam* et le *Dé-*

dale, sur la côte du continent, par 37 brasses fond de vase.

La surface de la mer était unie, d'une tranquillité parfaite, et couverte d'une épaisse substance glaireuse qui, divisée ou faiblement agitée, devenait très-lumineuse ; et une brise légère, qui venait principalement de la côte, apportait une très-forte odeur de goudron brûlant, ou de quelque matière résineuse de même espèce. Le lendemain matin (le 10 novembre), il semblait que du goudron dissous flottait sur l'océan dans toute l'étendue de notre horizon.

C'est à partir de notre mouillage, situé par 34° 24′ de latitude, et 240° 32′ de longitude, que la côte tourne au sud. Elle se dirige au 48° sud-est, l'espace d'environ quatre lieues, jusqu'à une pointe qui nous restait au 81° nord-est du compas, à la distance de près d'une demi-lieue.

Nous étions retenus par le défaut de vent, et plusieurs Indiens des nombreux villages des environs, vinrent nous visiter dans des pirogues de bois, décorées de coquillages, comme celle que nous avions vue le 8. Ils apportèrent des poissons et quelques-uns de leurs objets de parure, dont ils se défirent d'un air de très bonne humeur, et principa-

lement pour des cuillers, des grains de verre et des ciseaux Ils paraissaient avoir de l'intelligence, et ils se conduisirent très-décemment en tout point. Leur vivacité formait un contraste frappant avec la morne stupidité de la plupart des Indiens soumis à la juridiction des Espagnols, à S.-Francisco et à Monterrey. Ils n'entendaient point l'espagnol, ou ils le parlaient d'une manière inintelligible pour nous.

A huit heures, il s'éleva une petite brise de l'ouest, et nous rangeâmes la côte dans l'est. Nous ne fîmes que peu de progrès; et à midi, nous dépassâmes une petite baie qui eût paru offrir également un bon mouillage, si des algues qui en traversaient l'entrée n'eussent annoncé un bas fond de roche.

Il se trouve, en dedans de cette baie, une bourgade indienne agréablement située, et dont plusieurs habitants vinrent nous voir. L'un d'eux, plein d'intelligence, me dit en espagnol, qu'il y avait une Mission et un Présidio, un peu plus dans l'est. Sur les cinq heures du soir, nous découvrîmes en effet, dans une petite baie, cet établissement qui annonçait plus de civilisation que tous ceux que nous avions rencontrés. La construction des bâtiments paraissait solide et présentait de

la régularité. Les murs étaient proprement blanchis, et les toits couverts de tuiles d'un rouge éclatant. Le Présidio était l'édifice le plus voisin de la mer ; et il se montrait précisément au dessus d'un bocage formé par de petits arbres. Le tout offrait l'aspect le plus pittoresque.

Je me proposais de mouiller pour la nuit dans cette baie qui me paraissait convenable, et nous laissâmes tomber l'ancre, par six brasses, fond de sable. J'envoyai sur le champ le lieutenant Swaine instruire de notre arrivée le commandant du Présidio, et comme j'avais intention de partir le lendemain matin, de le prier de permettre que les Indiens qui avaient montré le plus grand desir de commercer avec nous, nous apportassent à bord, dans le cours de la nuit, les rafraîchissements dont ils pourraient disposer, lesquels, selon ce qu'ils nous avaient dit, consistaient en une grande quantité de cochons, de volailles, de poissons secs et de végétaux.

M. Swaine reparut bientôt. Il avait été reçu de la manière la plus amicale et la plus polie par Don *Felipe Goycochea*, lieutenant d'infanterie, qui commandait l'établissement, et qui eut la bonté de lui dire que tout ce que produisait le pays était à notre disposi-

tion. Il ajouta qu'il espérait que je prolongerais ma relâche de quelques jours, et que je lui procurerais le plaisir de fournir à nos besoins.

Ayant appris de M. Swaine la route que nous faisions, il observa que l'eau et le bois étant très-rares tant à S.-Diégo que dans tout autre port au sud, nous devions, si un supplément de ces articles nous était nécessaire, profiter de l'occasion qui se présentait.

Ce rapport me donna la meilleure opinion du commandant de *Santa-Barbara*, et je résolus de profiter des avantages qu'il m'offrait si obligeamment.

Le lendemain matin (le 11), j'allai lui faire visite, accompagné des lieutenants Puget et Hanson. Il nous reçut de la manière la plus cordiale et la plus polie, et il s'empressa de me réitérer les offres de services qu'il avait faites la veille, au soir, à M. Swaine. Ses instructions exigeaient seulement que les personnes occupées ou se récréant à terre, rentrassent à bord tous les soirs. Je l'assurai que cet ordre serait ponctuellement exécuté, et que nous ne nous écarterions en rien de tout autre règlement que pourrait lui suggérer sa prudence.

Le père *Miguel*, un des missionnaires de Santa-Barbara, nous témoigna le plus vif intérêt, tant en son nom qu'en celui du révérend père *Esteven Tapis*, et il nous offrit toute l'assistance que pourrait procurer la Mission.

J'allai voir, avec ces messieurs, dans quels lieux nous pourrions faire du bois et de l'eau. Quant au bois, les chênes à feuilles de houx qui devaient nous le fournir, étant à quelque distance du bord de la mer, le père Miguel m'offrit les voitures de la Mission et quelques Indiens pour le transporter à la grève. Le commandant mit aussi à notre disposition le chariot du Présidio. L'eau, qui n'était pas de la meilleure qualité, se tirait de quelques puits, voisins du rivage.

Le commandant ordonna de nous fournir la quantité de viandes fraîches que je demanderais. Nous achetâmes principalement des particuliers, les végétaux, et la volaille. Les révérends pères de la Mission et le commandant partagèrent avec nous les productions de leurs jardins, qui, comme ceux des établissements plus au nord, étaient de peu d'étendue.

Comme on nous accordait sans restriction les promenades que l'on nous avait refusées

à Monterrey, je pensai qu'il était de mon devoir d'empêcher que l'on n'en abusât. En conséquence, je donnai des ordres positifs pour que tout individu soumis à mon commandement, n'étendît point ses courses hors de l'horizon du Présidio ou des édifices de la Mission. L'un et l'autre se trouvant situés dans un pays ouvert, dont le terrain est assez uni, il restait suffisammentd'espace pour tout exercice, soit à pied, soit à cheval, auquel on pourrait se livrer par raison de santé ou par amusement.

Chacun des navires espagnols, qui avaient relâché ici, s'étaient approvisionnés aux puits placés près de la grève, et que l'on avait nettoyés avec beaucoup de peine. Cependant l'eau en était toujours très-sale et saumâtre; et comme ils n'en fournissaient qu'une très-petite quantité, j'en cherchai ailleurs.

A la distance de quelques verges, nous découvrîmes parmi des buissons, dans une espèce de marais, un ruisseau, dont l'eau était excellente; et nous y remplîmes nos barriques, avec plus de facilité qu'aux puits. Les espagnols de l'établissement, ni, à ce que je crois, leurs marins ne le connaissaient point. Le Présidio, il est vrai, a un puits

d'une eau excellente, et nous y en prîmes une certaine quantité.

Le père *Vincente Santa-Maria*, qui résidait à la Mission de *Bueno-Ventura*, située sur la côte de la mer, à sept lieues au sud-est de Santa-Barbara, arriva le 17, au matin. Le motif qui amenait ce respectable religieux annonçait un missionnaire pénétré des devoirs de la charité chrétienne. Ayant traversé plusieurs fois l'océan, il savait combien les vivres frais sont précieux à des navigateurs, et il nous amenait dix moutons et vingt mulets, chargés de diverses racines et de végétaux du jardin de sa Mission. Cet excellent homme me pria instamment de l'accompagner par terre à Bueno-Ventura, et j'eusse fait ce petit voyage avec bien du plaisir, si les circonstances me l'eussent permis.

Le commandant, le père Miguel et le père Vincente vinrent dîner à bord. Dans le cours de la conversation, j'appris que la Mission de Bueno-Ventura est située près d'une petite baie dont l'accès est facile ; et comme le père Vincente paraissait charmé de se trouver sur la *Découverte*, je le priai d'y demeurer et de m'accompagner jusqu'à sa résidence. Il accepta l'offre avec beaucoup de

joie. Il avait passé sa vie à observer utilement ; il avait la connaissance du monde, sa conversation était aussi agréable qu'instructive, et je n'eus à regretter que de ne pouvoir jouir de sa compagnie plus longtemps.

Nos amis retournèrent le soir au rivage. Je les priai de recevoir un petit nombre d'objets utiles, qu'ils n'avaient pas eu occasion de se procurer. Je dois avouer néanmoins que c'était un retour bien faible de leurs attentions amicales et de leurs généreux services ; et j'ai la confiance qu'ils accepteront les remercîments publics que je leur adresse ici, seul moyen par lequel je puisse leur témoigner la reconnaissance que je conserverai toujours des soins inattendus, qu'ils ont si libéralement pris de nous.

Le lendemain matin (le 18), ils revinrent déjeûner à bord. Le défaut de vent nous retint à l'ancre presque jusqu'à midi. Nous prîmes alors congé de nos amis de Santa-Barbara ; et, accompagnés du père Vincente, nous fîmes route vers Bueno-Ventura.

Durant notre relâche à Santa-Barbara, M. Whidbey fit avec un horizon artificiel les observations astronomiques dont nous avions besoin. Nous n'eûmes pas d'autre moyen de déterminer la latitude et de recon-

naître la longitude par les chronomètres. La latitude, d'après le résultat moyen de quatre hauteurs méridiennes du soleil, fut de 34° 24′, et la longitude vraie, telle que nous la donnèrent des observations postérieures, de 240° 43′. La marée, quoiqu'elle n'eût pas de courant visible montait et descendait de six heures en six heures. L'élévation et l'abaissement nous parurent être de trois où quatre pieds, et la mer était haute, huit heures après le passage de la lune au méridien.

La baie, ou plutôt la rade de Santa-Barbara est ouverte et ne présente aucune interruption quelconque. Les algues croissent tout autour; mais, près de notre mouillage, elles ne semblaient pas indiquer une moindre quantité d'eau que trois brasses. La plupart des rivages sont bas et aboutissent à des grèves de sable. *La pointe* ouest offre une falaise à pic, médiocrement élevée. Je l'ai nommée POINTE-FELIPE, du nom du commandant de Santa-Barbara.

L'intérieur du pays, à quelques milles du bord de l'eau, est composé de montagnes escarpées et stériles, que l'on m'a dit former, les unes derrière les autres, cinq chaînes distinctes, qui occupent vers l'est nord-est, un grand espace absolument inhabité.

Après que nous eûmes dépassé la Pointe Conception, nous n'eûmes que de faibles brises et nous prolongeâmes lentement la côte qui, à la distance d'environ deux ou trois lieues au sud de Santa-Barbara, s'élève et présente, sur la majeure partie des rivages, des falaises de roche à pic.

A huit heures du soir, nous mouillâmes par quinze brasses, à peu près à une lieue à l'ouest de Bueno-Ventura. Le père Vincente nous parut très-satisfait d'être ainsi revenu chez lui par mer. Il nous dit que sa traversée contribuerait probablement à détruire un absurde préjugé qu'avaient toujours entretenu les diverses tribus d'Indiens des environs, qui dès leur plus tendre enfance considéraient tous les étrangers comme leurs ennemis. Ce sentiment avait empêché tout commerce amical, ou toute communication entre les différentes peuplades, quoiqu'elles habitassent à peu de distance les unes des autres. Il paraît même que les missionnaires ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine à persuader à ceux des naturels du pays, qui vivent sur les bords, du canal de Santa-Barbara, et qui avaient appris que nous voulions visiter la côte, que nous étions leurs amis, et qu'ils devaient nous traiter d'une manière amicale

et civile. Il est probable qu'à une époque antérieure on leur avait donné une autre idée des Anglais. Nous eûmes fréquemment la preuve que de semblables notions subsistent encore; car quoique quatre ou cinq domestiques Indiens qui accompagnaient le père Vincente, eussent été témoins de l'acceuil cordial que nous lui avions fait, et des relations d'amitié qui subsistaient entre lui et nous, cependant lorsqu'il leur donna l'ordre de retourner à la Mission avec les chevaux et les mulets, tandis qu'il s'y rendrait sur mon bord, ils le supplièrent tous à l'instant et au nom de dieu, de ne pas persister dans cette détermination, bien convaincus qu'ils ne le reverraient plus, s'il ne renonçait pas à son projet. Ni les assurances ni les raisonnements du missionnaire ne purent les tranquilliser. Jusqu'au dernier moment, ils demeurèrent avec lui sur le rivage, le priant avec instance de se rendre à leur avis, et lui répétant qu'ils avaient cru jusqu'alors, à chacune de ses paroles, mais qu'en cette occasion ils étaient bien assurés qu'il se trompait. Le révérend père, quoique charmé de leur tendre sollicitude, souriait à des craintes si mal-fondées; et, après avoir donné à chacun d'eux sa bénédiction, il leur enjoignit de

suivre ses ordres et de retourner à Bueno-Ventura.

Le lendemain matin 19, nous reconnûmes que nous étions mouillés à deux milles de la côte, dont la partie la plus proche nous restait au nord-quart-d'est du compas ; et nous avions au 68° sud-est, le lieu de débarquement, près de la Mission.

La côte en face et au nord de notre position ne présentait guère que de hautes falaises à pic, où de petites anses de sable formaient quelques dentelures. Le pays est montueux, haché, stérile et d'un aspect affreux. Mais vers la Mission, une lisière de basse terre s'étend jusqu'à la base des montagnes, quelques-unes desquelles sont d'une grande élévation et fort-éloignées de l'océan. Un petit nombre d'arbres qui croissaient autour de la maison, donnaient à cette partie une apparence un peu moins triste.

Après le déjeûner, nous nous disposâmes, le père Vincente et moi, à nous rendre au rivage, où une grande quantité de rafraîchissements attendait nos canots. La violence du ressac nous empêcha de débarquer; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que, malgré leur dextérité à conduire leurs pirogues, les Indiens parvinrent à nous aborder. Ils nous

dirent que cet obstacle n'était pas commun, et que probablement il cesserait à midi, ou vers le soir. Nous nous déterminâmes donc à attendre ; et, dans l'intervalle, les pirogues nous apportèrent une partie des provisions que nous devions aux bontés de notre respectable ami, et qui consistaient en moutons, en volailles, et en une telle abondance de racines et de végétaux, que l'on en chargea quatre de nos embarcations.

Voyant, l'après-midi, que le ressac ne diminuait pas assez pour que nous pussions débarquer en toute sureté, et le père Vincente n'osant pas se hasarder à tenter la descente sur une des pirogues, parce que plusieurs s'étaient remplies et avaient chaviré, nous retournâmes à bord, un peu mortifiés de ce contre-temps, qui semblait affecter le respectable missionnaire. Lorsque nous fûmes à mi-chemin du vaisseau il se rappela qu'il avait confié sa bible et son bréviaire à un serviteur fidelle, auquel il avait recommandé d'en prendre le plus grand soin et de les déposer à terre. Ses ordres avaient été ponctuellement suivis, et la privation momentanée de ses livres ajoutait à sa tristesse, qu'un petit accident vint changer en consternation. Le tampon du fond du canot, se trouvant hors

de place, nous eûmes bientôt beaucoup d'eau : mais lorsque l'on eut vu quelle en étoit la cause, on en fit cesser promptement l'effet. L'inquiétude que le bon prêtre en avait ressentie, se joignant à quelques autres peines, il se montra sérieusement affligé, et quelques sourires que nous ne pûmes retenir, augmentèrent peut-être sa douleur. Notre excellent ami nous parut même si abattu, que j'eus autant de peine à lui persuader que nous arriverions sains et saufs à bord, qu'il en avait eu à faire comprendre à ses Indiens qu'il ne courait aucun risque à s'embarquer avec nous.

Cependant nous arrivâmes à la hanche de la *Découverte*, et le père Vincente ne fut pas des derniers à sortir du canot. Il se remit de ses inquiétudes ; mais la privation de ses livres l'affligeait toujours, et malheureusement nous ne pouvions pas les remplacer, car tous les nôtres étaient en Anglais, langue qu'il n'entendait pas. Ses serviteurs, devinant sa peine, arrivèrent le soir avec la bible et le bréviaire, qu'ils avaient eu soin de ne pas mouiller. Alors la joie brilla sur le visage de notre digne ami, qui se retira sur le champ. Après avoir été renfermé environ trois quarts-d'heure, il revint souper, et se montra aussi enjoué qu'avant

tous ces accidents. Je saisis l'occasion de lui faire des excuses sur les sourires qui nous étaient échappés dans le canot. Je crois qu'il nous pardonna de bon cœur, car il rit beaucoup des aventures de la journée; et la soirée se passa très-agréablement. Ce sont-là les effets qui résultent d'une éducation religieuse, et les consolations que procurent les exercices spirituels dont elle fait contracter l'habitude.

Quelques Indiens vinrent, le lendemain de bon matin, annoncer au père Vincente que le ressac avait cessé, et qu'il pouvait débarquer sans crainte. Son empressement à se rendre au rivage, me détermina à faire immédiatement une seconde tentative. Au cas où nous pourrions descendre à terre, les vaisseaux devaient prolonger la côte aussitôt que la brise de mer se leverait, et je donnai des ordres pour qu'on m'envoyât un canot par le travers de la Mission.

Cependant le ressac s'élevait encore très-haut, lorsque nous atteignîmes la côte; mais, au moyen de notre petit canot, qui était fort léger, nous débarquâmes très-facilement, et sans nous mouiller, ce qui fit grand plaisir au respectable missionnaire. Il restait, près de la grève, une quantité considérable de racines,

cines, de végétaux et cinq têtes de bétail que l'on devait encore nous amener à bord; mais je ne voulus recevoir qu'un taureau, jeune et très-beau, que je desirais déposer à Owhyhée. On tua les autres bêtes qui nous fournirent un bon supplément de vivres.

Notre ami nous conduisit ensuite à l'établissement, situé à peu près à trois quarts de mille du bord de la mer. Lorsque nous eûmes fait quelques pas, nous vîmes le chemin couvert d'Indiens des deux sexes et de tout âge, qui accouraient vers nous. Je crus d'abord que c'était le desir de voir des étrangers, qui les guidait. Bientôt je fus convaincu qu'ils ne venaient pas à notre rencontre; mais à celle de leur digne pasteur. Quoiqu'il fût de bonne heure, l'heureuse nouvelle de son retour était parvenue à la Mission; et ous, jeunes ou vieux, malades ou en santé, ccouraient en foule pour baiser la main de eur père et recevoir sa bénédiction.

Leur curiosité, à notre égard, fut bientôt atisfaite, et un petit nombre nous accomagnèrent à la Mission. Ils s'infomèrent avec mpressement de la santé du père Vincente, t de la manière dont nous en avions ag nvers lui. Il leur répondit avec une famiiarité affectueuse, qui parut leur faire grand

plaisir ; mais son récit les surprit infiniment. La conversation eut lieu dans la langue des naturels que le missionnaire parlait couramment, et il nous en raconta les particularités.

Nous fûmes reçus, à l'entrée de la maison, par le père *Francisco Dume.* La matinée était charmante, et nous l'employâmes à examiner les bâtiments de la Mission, la disposition des jardins, et les terres cultivées immédiatement aux environs. Le tout me parut supérieur à ce que j'avais observé dans les nouveaux établissements espagnols que j'avais visités ; et j'eusse fait des recherches plus détaillées, si je n'avais pas été si empressé de continuer mon voyage.

La journée se passa de la manière la plus agréable, dans la société de nos dignes amis les religieux. L'arrivée d'une malle d'Europe pour Monterrey vint ajouter encore à nos plaisirs. Les deux missionnaires reçurent du Vieux-Monde des nouvelles auxquelles des gens qui se trouvent dans notre position attachent un grand intérêt. Je retournai, le soir, aux vaisseaux. Le calme les avait empêchés d'appareiller.

Lorsque l'on voulut lever l'ancre, le lendemain matin (21), la ténacité du fond fit rompre le cable près de l'étalingure. Toute la journée se passa à réparer cet accident.

Le 22, au matin, nous fîmes route au sud-est, bien reconnaissants de l'accueil hospitalier et des dons des religieux de Buena-Ventura.

Le mouillage que nous quittions, gît, d'après nos observations, par 34° 16′ de latitude et 241° 2′ de longitude. Selon ce qu'on m'a dit de la sérénité générale du ciel, dans le cours de l'année, cette rade est assez bonne.

Notre latitude observée, à midi, était de 34° 10′, et notre longitude de 241° 4′. Nous dépassâmes la *Pointe-Conversion* dans l'après-midi. Elle est située par 34° 9′ de latitude, et 241° 9′ de longitude. Depuis Buena-Ventura jusqu'à cette pointe, les rivages continuent à être bas et plats, et produisent de petits arbres et des arbrisseaux. Ils redeviennent ensuite escarpés et hachés.

A cinq heures du soir, nous dépassâmes les îles d'*Enniapah*. Toutes trois sont d'un aspect stérile, et ne présentent que des roches hachées, à peu près dénuées de bois et de verdure. La plus occidentale, qui est la plus considérable, a, du nord au sud, à peu près une lieue de longueur; et la largeur en est de deux milles. Le centre de cette île gît par 34° 1′ ½ de latitude, et 240′ 56 ½ de lon-

gitude. La plus orientale a près de deux milles de circuit. Elle gît au 80° nord-est de la première, à la distance d'environ une lieue; et la pointe sud-est de l'île de *Santa-Cruz* est au 80° sud-ouest, à quatre milles et demi du même point.

Nous avançâmes si peu, que le 24, à midi, nous n'avions atteint que 33° 54′ de latitude, et 241° 42′ de longitude. La Pointe-Conversion se montrait toujours et nous restait au 71° nord-ouest du compas. La côte prend ici la direction du 67° sud-est, l'espace de seize milles, jusqu'à la pointe-nord d'une profonde baie, en travers de laquelle gissent deux ou trois petits rochers. Cette pointe, que j'ai nommée POINTE-DUME, nous restait au 59° nord-ouest. La pointe sud de la même baie, qui est la terre la plus orientale, et forme un promontoire très-apparent, auquel j'ai donné le nom de VINCENTE, se présentait au 67° sud-est. Nous nous trouvions devant une baie étendue, à trois milles des rivages les plus voisins et qui se montraient sans coupures. Toute la baie nous parut exposée et ouverte : mais nous étions à près de quatre lieues de son extrémité intérieure; ainsi je ne puis en rien dire de positif.

Le côté nord-ouest de cette baie est prin-

cipalement composé de falaises stériles et à pic. Les rivages du nord et de l'est présentent des grèves de sable, d'abord très-basses, mais qui s'élèvent ensuite par degrés jusqu'à ce qu'elles ayent atteint la base d'un pays montueux, qui paraissait haché et stérile, non-seulement à quelque distance derrière le centre de la baie, mais vers la côte de la mer, et autour des pointes *Vincente* et *Dume*, situées au 51° sud-est et au 51° nord-ouest, à vingt-six milles l'une de l'autre.

Nous dépassâmes, dans la soirée, la Pointe-Vincente qui est composée de falaises à pic. Le promontoire dont elle forme l'extrémité nord-ouest, prend la direction du 70° sud-est, l'espace d'environ dix milles jusqu'à une pointe située par 33° 42′ ½ de latitude et 242° 3′ de longitude. Cette pointe que, du nom du supérieur des Missions de l'ordre de S. François, j'ai nommée POINTE-FERMIN, est la pointe ouest d'une autre baie dont les rivages ouest se dirigent au nord, et forment un promontoire en saillie, entre les deux baies, et qui est bordé de toutes parts de falaises à pic, d'un jaune clair. Ces falaises se prolongent l'espace d'une lieue sur la rive nord-ouest d'une baie qui paraît être celle de *S.-Pedro*, et elles nous ont semblé

finir devant une petite île qui gît en travers de l'extrémité nord de ce promontoire. La baie paraît se replier ensuite au nord-ouest.

Le 25, à la pointe du jour, nous étions beaucoup plus loin de la côte que je ne le croyais, et nous avions entièrement dépassé la baie dans le sud-est. Nous reconnûmes alors qne les rives nord et est de cette baie présentent un terrain bas, terminé alternativement par des falaises blanches et basses, et des grèves de sable. Sur cette étendue croissent quelques petits arbres et des arbrisseaux; mais l'intérieur du pays est toujours composé de hautes montagnes hachées, qui offrent un aspect affreux et stérile.

A midi, notre latitude observée était de 33° 36′, et notre longitude de 242° 11′. La Pointe-Fermin nous restait au 59° nord-ouest. La position en latitude de cette pointe diffère de quelques milles de celle qui lui est assignée par les Espagnols. La carte de M. Quadra la place à 33° 50′; de latitude, et la carte imprimée à 33° 54′.

La latitude de la baie, en travers de laquelle nous étions la veille, est à peu près la même, il est vrai; mais la forme, l'aspect et d'autres détails de celle-ci me firent juger que c'est la baie de *S.-Pedro*.

Il y a, vers la partie sud-est, une petite baie ou anse. Une basse pointe de terre, qui en forme la pointe ouest, et à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-LASUEN, nous restait, à midi, au 40° nord-est, à la distance de sept milles. La *Mission de S. Gabriel*, établie en 1773, est, m'a-t-on dit, dans les environs.

Le vent étant toujours variable et léger, nous n'allions que fort lentement. Cependant, vers le soir, je jugeai que nous avions atteint l'extrémité sud-est du canal de *Santa-Barbara*; car nous voyons l'île que les Espagnols ont nommée *Saint-Clément*, laquelle gît au 18° sud-ouest, à cinq ou six lieues de distance de la pointe sud-est de l'île de *Santa-Catalina*.

Le lendemain matin, 26, nous continuâmes notre route le long de la côte, dont, à neuf heures, nous étions à la distance de deux milles, lorsque tout-à-coup nous aperçûmes un établissement espagnol près du bord de la mer, sur une petite anse de sable. Je reconnus bientôt que c'était la Mission de *S. Jean-Capistrano*.

Cette maison est agréablement située dans un bosquet, dont le feuillage abondant et varié contraste avec les rives adjacentes et

lui donne l'aspect le plus pittoresque. En face, elle a l'Océan ; et, de tout autre côté, elle est flanquée de montagnes hachées, où la végétation ne suffit pas pour couvrir les rochers qui, du point-de-vue où nous étions, nous parurent composer principalement cette contrée.

Les édifices de la Mission sont construits en briques et en pierres, et le sol des environs nous parut d'une étonnante fertilité. Elle fut fondée l'an 1776 ; et elle est située par 33° 29′ de latitude, et 242° 35′ de longitude. Le débarquement sur la grève de l'anse nous parut bon ; et si nous n'avions pas eu un vent favorable, je me fusse décidé à passer quelques instants dans ce lieu enchanteur.

La latitude observée, à midi, fut de 33° 23′, et la longitude de 242° 41′. Depuis l'anse de la Mission, la côte prend d'abord la direction du 45° sud-est, l'espace de sept lieues, puis du 16° sud-est, pendant vingt-six milles, jusqu'à une pointe située par 32° 51′ de latitude, et 242° 59′ de longitude, et qui forme la pointe nord de la baie dans laquelle se trouve *Puerto-Falso*. Entre cette pointe et l'anse de la Mission, les rivages sont généralement en ligne directe, et absolument sans coupure. La surface du pays devenait

plus uniforme, et s'élevait depuis le bord de la mer, qui consiste principalement en grève de sable, ou en basses falaises dont la pointe est graduelle. Elle présentait quelques ouvertures et des vallons, en deux ou trois endroits desquels nous avons remarqué de petits arbres et des arbrisseaux.

Le 27, au matin, nous prolongeâmes la côte vers le sud; mais la brume était si épaisse, que nous ne pûmes, avant huit heures, distinguer les objets dont nous étions environnés. Nous reconnûmes alors que nous étions près de la pointe sud-ouest d'entrée du *Port-S.-Diégo*, pointe appelée par les Espagnols *Ponta-de-la-Loma*. Elle forme l'extrémité sud d'une étendue remarquable de terrain élevé, qui commence au sud de Puerto-Falso, et qui, étant rattaché aux autres montagnes par un bas pays, paraît à quelque distance, former une île. Le sommet de ce terrain, vu de la mer, semble présenter une cime si aiguë, que l'on croirait ne pouvoir y marcher qu'avec peine; cependant il n'en est point ainsi. Des falaises de roche très-escarpées descendent jusqu'au bord de la mer; et un lit d'algues se prolonge dans l'Océan, l'espace d'une demi-lieue ou de deux milles.

A midi, nous fîmes route sur la *Pointe*

Loma. Une heure après, nous entrâmes dans le *Port-S.-Diego*, où nous laissâmes tomber l'ancre, par dix brasses, fond de beau sable, dans le lieu où l'on mouille ordinairement. Le *Presidio de S.-Diego* nous restait au 21° nord-est, à la distance de trois milles et demi.

Ayant pris cette station sans avoir vu aucun des sujets de sa majesté catholique, je chargeai le lieutenant Swaine de remonter le havre et d'aller informer de notre arrivée le commandant du Présidio, et lui demander s'il n'était pas dépositaire de dépêches à mon adresse, ou s'il avait connaissance qu'on m'en eût portées à Monterrey, car la poste qui va de la Nouvelle-Espagne dans les établissements plus au nord sur cette côte, s'arrête toujours à S.-Diego.

Pendant l'absence de M. Swaine, je reçus une lettre fort polie de *Don Antonio Graiero*, lieutenant de cavalerie et commandant de l'établissement et du port. Il me priait de l'informer des motifs qui amenaient notre petite escadre dans son commandement.

M. Swaine revint bientôt, et me dit qu'il avait été reçu avec beaucoup de politesse et d'hospitalité par le commandant. Cet officier n'avait connaissance d'aucune lettre à mon adresse; mais il m'offrait de faire passer en

Europe toutes les dépêches que je voudrais y envoyer. Il assura, de la manière la plus obligeante, à M. Swaine, que tous les vivres du pays étaient à notre disposition, et que nous pouvions compter sur tous les égards que ne contrarieraient point ses instructions, qui malheureusement l'arrêtaient dans le desir qu'il avait de nous être utile.

Je répondis, comme je le devais, à la lettre de M. Graiero, et je le prévins que je me proposais de lui faire visite le lendemain matin.

J'y allai, en effet, accompagné des lieutenants Puget et Hanson. Nous trouvâmes, au lieu du débarquement, des chevaux qui nous y attendaient, et sur lesquels nous nous rendîmes au Présidio, où nous fûmes accueillis avec toute la politesse et l'hospitalité que nous devions attendre du commandant, d'après la conduite qu'il avait tenue la veille envers nous. Il me renouvela ses offres; et je reçus les mêmes assurances de Don *Jose Zuniga*, son prédécesseur, qui, ayant été promu depuis peu au grade de capitaine d'infanterie, venait d'être nommé à un poste important, de l'autre côté du golfe de la Californie, et se disposait à aller en prendre possession.

Ces deux officiers me dirent qu'instruits de

mon dessein de relâcher dans ce port, ils nous avaient longtemps attendus, mais qu'à leur grand regret ils avaient reçu, depuis quatre jours, des ordres de M. Arrillaga, renfermant des restrictions qui nous priveraient les uns et les autres de l'agrément qu'autrement eût produit notre séjour. Il nous était interdit de descendre à terre, si ce n'était pour faire du bois et de l'eau, opération que l'on s'attendait à voir bientôt terminée ; et l'on devait nous empêcher de déposer à S.-Diego la cargaison de notre navire d'approvisionnement. Il nous était en outre défendu de prendre à bord des taureaux, des vaches et des moutons en vie. Enfin ces ordres contenaient beaucoup d'autres prohibitions rigoureuses et contraires à l'hospitalité.

Malgré ces défenses peu généreuses, l'ancien et le nouveau commandant me prièrent de demander tous les rafraîchissements que produirait le pays.

Nous n'avions pu copier à la mer, avec exactitude, les cartes de nos reconnaissances durant l'été ; et ce travail nous occupa jusqu'au 6 décembre. Je confiai à Don Antonio Graiero, deux paquets adressés au secrétaire de l'amirauté, et contenant le précis de nos opé-

rations jusqu'à S.-Diego. Je lui en remis aussi un autre pour M. Quadra, à qui, conformément à ma promesse, j'envoyais à S.-Blas, pour le service de sa majesté catholique, copie de nos découvertes durant l'été. Le commandant me promit de les transmettre avec toute la célérité possible.

Le 7, nous eûmes le plaisir de voir notre respectable ami, le père supérieur des missionnaires de l'ordre de S.-François, établis à la Nouvelle-Albion, qui faisait la visite des différentes Missions situées entre S.-Francisco et S.-Diego, où il était arrivé de S.-Juan Campistrano, la veille au soir. En me témoignant ses regrets sur la promptitude de notre départ, il me dit que la grande fertilité de S.-Juan lui aurait permis de nous fournir beaucoup de vivres. Mon empressement à continuer notre reconnaissance, me fit refuser ces offres qui m'étaient faites avec sincérité. Ce ne fut pas même sans beaucoup de peine que je parvins à dissuader le père supérieur d'envoyer chercher les rafraîchissements qu'il m'avait proposés, et qui probablement ne fussent arrivés qu'après notre départ. Il voulut bien accepter un bel orgue portatif qui, malgré les vicissitudes du climat qu'il avait

éprouvées, n'était point du tout dérangé. Il le destina à la nouvelle église de S.-Carlos.

Des vents du sud qui durèrent jusqu'au 9, m'empêchèrent de quitter auparavant le Port-S.-Diego. Après avoir témoigné ma reconnoissance à nos amis de la Mission et du Présidio, je les priai de recevoir quelques objets nécessaires ou utiles qu'ils n'avaient pu se procurer par une autre voie.

La mission de S.-Diégo est dans une vallée au nord, et à la vue du Présidio, seul édifice que nous pussions apercevoir de notre mouillage.

La masse de terrain qui se termine par une cime aiguë, et dont j'ai parlé à la date du 27 novembre, est liée aux autres montagnes par un isthme, ou une bande de terre fort basse, qui, dans les saisons des pluies, est couverte par les eaux, et qui, dans les hautes marées, fait une île de ce même terrain, lequel forme le côté ouest et le côté nord-ouest du port. Le Présidio est situé sur la rive continentale de cet isthme sablonneux et bas. La péninsule, lorsqu'on la regarde du port, est d'un aspect différent de celui qu'elle offre du côté de l'océan. Elle s'abaisse vers la rive sur une surface inégale, et ne pro-

duit que quelques arbrisseaux ou de petits arbres.

En allant du Présidio vers le sud-est, un terrain élevé borde le côté est du port jusqu'à son extrémité intérieure, depuis laquelle se projette une lisière de terre basse, couverte d'arbrisseaux, et formant le havre intérieur ou supérieur. L'extrémité nord-ouest du port fait partie de la rive de l'est, au dessous de laquelle nous étions mouillés. Je choisis cette position principalement d'après un plan publié en 1782 par M. Dalrymple.

A la distance d'environ huit lieues, au 55° ou au au 60° nord-ouest de la Pointe-Loma, se trouve une île à laquelle on a donné le nom de *S.-Juan*. Je n'ai pu lui assigner une position sûre. Elle me parut basse et plate; et rarement on la voit du Présidio de S.-Diego.

Les *Coronados* sont deux îlots et trois rochers situés dans la direction du sud, à quatre ou cinq lieues de la Pointe-Loma. Ils occupent uu espace de cinq milles, et sont au 35° nord-ouest, et au 35° degré sud-est l'un de l'autre. Le plus méridional est aussi grand que le reste du groupe, et a environ un mille de largeur sur deux milles de longueur.

Malgré les ordres gênants que l'on avait reçus à S.-Diego, nous y fîmes toutes les opérations astronomiques dont nous avions besoin.

La latitude du *Port-S.-Diego* est de 34° 42′ 30″, et la longitude vraie, de 243° 6′ 45″.



CHAPITRE

CHAPITRE NEUVIÈME.

Nous continuons à faire route vers le sud. — Description de la côte. — Quelques détails sur le *Port-Bodega*. — Notice sur les établissements espagnols de la *Nouvelle-Albion*.

BIENTÔT après notre départ de S.-Diego, nous eûmes une jolie brise du nord-ouest, avec laquelle nous prolongeâmes la côte. Nous suivîmes, sur toute sa longueur, la lisière de terre qui forme le havre intérieur du port, et qui le sépare d'une baie ouverte qui s'étend à l'extérieur de la côte, entre la Pointe-Loma et une haute pointe escarpée, qui gît au 35° sud-est, à la distance d'environ douze milles. Nous passâmes entre cette pointe et les Coronados, qui en sont à environ sept milles. La ligne du continent se dirige ensuite au 18° sud-est, l'espace de six lieues. Les rivages sont composés de falaises de roche à pic, qui, en général, s'élèvent, mais non pas brusquement, jusqu'à un pays très-montueux, et remarquable par trois mon-

tagnes très-apparentes, entièrement détachées l'une de l'autre, et s'exhaussant tout-à-coup à peu de distance du rivage, sur une surface presque plane. La plus septentrionale offre l'aspect d'une table, de quelque point qu'on la regarde en mer. Celle du milieu est terminée par un pic très-aigu ; et la plus méridionale est d'une forme irrégulière. Leur centre se trouve au 35° sud-est, à neuf lieues du Port-S.-Diego. D'après ce qu'on m'a dit, la *Mission de S.-Miguel*, établie en 1787, n'est pas éloignée de ces montagnes ; mais nous ne l'aperçûmes point, probablement parce que le jour finissait. Nous louvoyâmes toute la nuit. Le lendemain matin, nous étions à deux lieues de la côte, qui est composée de hautes falaises de roche, à pic, qui sortent brusquement de la mer, et forment un pays montueux et haché. Les rivages se dirigent au 32° sud-est, vers une baie très-visible, mais où nous ne pûmes entrer, à cause de l'impétuosité du vent. J'eusse desiré l'examiner attentivement ; car, vers sa partie supérieure, elle nous parut offrir un bon havre et un abri sûr.

Pendant toute la matinée, nous vîmes d'immenses colonnes de fumée qui s'élevaient de différents points de la côte, mais princi-

palement du sud-est ; et, vers midi, les rivages étaient interceptés en cette direction. Bientôt des nuages de fumée, qui contenaient des cendres et de la poussière, enveloppèrent tellement la côte, qu'il n'y avait plus de visible que la pointe sud de la baie dont je viens de parler, et qui nous restait au 42° nord-est du compas, à la distance d'environ quatre milles. Notre latitude observée à midi, fut de 31° 40′, et notre longitude, de 243° 31′ $\frac{1}{2}$. Le vent d'est qui prévalait toujours, nous envoyait du rivage de vastes amas de cette vapeur, qui affectait désagréablement nos sens, et contrariait absolument nos opérations, puisqu'elle nous dérobait la vue de tout objet à la distance de cent verges. Je fus donc forcé de raccourcir la voile, pour attendre l'instant où nous pourrions continuer notre examen.

Cette baie, formant la première ouverture sur la côte au sud de S.-Diego, est indubitablement celle qui est désignée, sur les cartes espagnoles, par le nom de *Todos-Santos ;* mais nous trouvâmes une grande différence entre sa position et celle que ces mêmes cartes lui assignent. La carte de M. Quadra en place la pointe sud, que j'ai nommée Pointe-Graiero, par 32° 17′ de latitude, et la carte

imprimée par 32° 25′. Elles représentent la baie telle que nous l'avons vue ; mais d'après nos observations, qui furent très-bonnes et sur lesquelles on peut compter, la Pointe-Graiero est située par 31° 43′ de latitude, et 243° 34′ de longitude. On m'avait dit que dans le voisinage de cette baie se trouvait la *Mission de S.-Thomas*, établie en 1790. Nous ne l'avons pas aperçue, vraisemblablement à cause de la densité de l'atmosphère, qui obscurcit cette région jusqu'à quatre heures après midi. Le vent d'est ayant alors cessé, fut remplacé par une petite brise du sud qui dissipa la fumée, et nous découvrîmes bientôt que nous étions à quelques milles au sud de la baie. Nous louvoyâmes pendant la nuit ; et le lendemain matin (10 décembre), nous dépassâmes un groupe de rochers détachés, qui gîssent à environ une demi-lieue d'une petite pointe en saillie, à chaque côté de laquelle se trouve une baie ou une anse. La fumée nous empêcha de déterminer l'étendue de ces rochers, qui gîssent au 12° sud-est, à trois lieues de la Pointe-Graiero. A seize milles de cette pointe, et au 66° sud-est, notre latitude observée à midi, fut de 31° 27′, et notre longitude, de 243° 41′.

On expliquait de deux manières, parmi

nous, ces fâcheux nuages de fumée, de cendres et de poussière, dans lesquels nous avions été enveloppés le jour précédent. On les attribua naturellement d'abord à des éruptions volcaniques; mais bientôt on pensa qu'ils provenaient de différents feux répandus sur toute la surface du pays; et l'on jugea que les vents de nord-est et d'est, qui prévalaient alors et avaient beaucoup de force, les dispersaient sur une grande étendue de terrain. La justesse de cette dernière opinion nous fut démontrée dans le cours de la matinée. Nous vîmes de grosses colonnes de fumée qui sortaient du sein des vallons situés derrière les collines, et qui se prolongeant au nord, le long de la côte, nous interceptaient la vue du pays, au nord de la Baie-de-Todos-Santos. Au sud de notre position, les rivages présentaient des traces de feu; car aussi loin qu'à l'aide de nos lunettes nous pûmes distinguer les objets, nous vîmes des touffes brûlées de gazon, d'herbes et d'arbrisseaux, seules productions végétales du pays; et les colonnes de fumée qui s'élevaient en plusieurs endroits et à une grande distance, annonçaient assez que l'incendie n'était pas encore éteint. D'après une telle circonstance, il n'était pas étonnant que cette région, où

d'ailleurs nous ne vîmes ni aucun habitant, ni le moindre indice d'habitation, offrît un aspect si sauvage et si triste.

Des vents légers et les longues nuits nous retardaient tellement, que le 11 au soir, nous n'avions prolongé la côte que sur un espace de huit lieues, à partir de la Baie-de-Todos-Santos. Depuis la Pointe-Graiero, elle se dirige au 35° sud-est; et, à l'exception des anses dont j'ai parlé ci-dessus, elle est à peu près en ligne directe, et absolument sans coupures. Dans cette position, nous vîmes une pointe d'une saillie remarquable, qui s'élevait modérément, et s'étendait au sud-ouest dans l'océan. L'intérieur du pays qui est montueux, s'exhausse par degrés depuis les basses falaises à pic qui forment les rivages de cette pointe. On m'avait dit que la Mission de *Santa-Vincenta*, ou celle de *S.-Thomas*, établie en 1778, se trouvait aux environs; mais nous n'avons aperçu ni bâtiment ni terres en culture.

Durant la première partie de la nuit, le vent souffla avec force de l'est-nord-est. Quoiqu'il fût moins violent que celui que déja nous avions eu de ce rumb, et qu'il ne fût pas accompagné de tant de fumée, cependant il nous fut très-incommode, en ce

qu'il produisait une chaleur sèche, non-seulement aux mains et au visage, mais aussi, quoiqu'en moindre degré, sur tout le corps. Ce vent qui, vers minuit, cessa à peu près, fut remplacé par de légers souffles du sud-est contre lesquels nous louvoyâmes; et le 12, à midi, nous avions atteint 31° de latitude, et 243° 51′ de longitude. Nous avions au 81° nord-est, la pointe en saillie dont je viens de parler, laquelle est située par 30° 57′ de latitude, et 244° 1′ de longitude; et quoiqu'elle soit bien apparente, tant par sa forme, que parce qu'elle offre une base sur son flanc nord-ouest, et une autre sur son flanc sud-est, les cartes espagnoles ne l'indiquent point. En conséquence, je l'ai nommée Cap-Colnett, du nom du capitaine Colnett de la marine.

Ce promontoire nous présenta un singulier aspect lorsque nous passâmes devant. Les falaises sont vers le milieu, entre leur sommet et le bord de l'eau, séparées horizontalement presque en deux parties égales, et composées de substances diverses. La partie inférieure nous parut être de sable ou d'argile, d'une couleur claire, et d'une surface très-unie. La partie supérieure était évidemment de roche d'une superficie très-inégale, d'une couleur

sombre et coupée par des couches étroites et verticales. Ces divisions, soit horizontales, soit verticales, se montrent avec beaucoup d'uniformité tout autour du promontoire.

De bonne heure, dans l'après-midi, nous découvrîmes au sud-est quelque chose qui ressemblait à un groupe d'îles; et nous observâmes que la baie située sur le côté sud-est du Cap-Colnett, se prolonge au nord-est, et que, quoiqu'elle ne soit pas d'une considérable étendue, elle paraît offrir un assez bon abri. Le vent se tint dans la partie du sud jusqu'au soir, qu'il fut remplacé par de petites brises de terre, venant de l'est, et qui continuèrent jusqu'à près de midi du lendemain, 13 décembre. Cependant nous fîmes quelques progrès et nous passâmes devant une baie fort étendue que forme le Cap-Colnett, et une pointe en travers de laquelle se trouve ce que nous jugeâmes un groupe d'îles. Nous étions à huit ou neuf milles de ses rivages; et la direction du vent ne nous permit pas d'en approcher de plus près, quoique je cherchasse à voir la *Mission del Rosario*, fondée en 1776, non loin du bord de la mer, et dans les environs de cette baie. Je desirais surtout d'obtenir des renseignements positifs sur les établissements de l'ordre de S.-Dominique, les-

quels commencent au sud de *S.-Diego*, et continuent jusqu'au cap *S.-Lucas*. Nous n'avions eu jusqu'alors aucun rapport avec les religieux de cet ordre.

Nous eûmes la visite d'un naturel du pays, qui vint dans une pirogue faite de tortillons de paille, comme celles que nous avions vues au Port-S.-Francisco. Il nous montra du doigt une sorte d'anse dans la baie dont j'ai parlé ci-dessus, et nous dit qu'il s'y trouvait une Mission. Cet homme s'étant aperçu que nous n'étions pas des Espagnols, devint très-réservé; et, après avoir reçu quelques grains de verre, il retourna vers le rivage, et dirigea sa pirogue vers l'endroit qu'il nous avait désigné. Mais comme nous étions au-delà, que ce lieu se trouvait au vent, et que pour nous y rendre il eût fallu perdre beucoup de temps, je continuai ma route dans l'espoir que je pourrais débarquer à la *Mission de S.-Domingo*, établie en 1774, et que l'on dit être près de la côte, à la distance de quatorze ou seize lieues, au sud de celle *del Rozario*.

Nous fîmes alors route à l'ouest de toutes les îles apparentes. Notre latitude observée à midi, fut de 30° 35′, et notre longitude de 244° 9′ ½. Nous avions au 66° sud-est la pointe sud d'une baie étendue, que, du

nom du prédécesseur du commandant actuel de S.-Diego, j'ai nommée POINTE-ZUNIGA, et sur laquelle on voit un remarquable mondrain, situé par 30° 30′ ½ de latitude, et 244° 16′ ½ de longitude, que nous avions pris pour la plus septentrionale des îles dont j'ai parlé. Ce que nous regardions comme la plus extérieure, se montrait du 56° sud-est au 47° sud-est. Bientôt nous découvrîmes que loin qu'il y eût un groupe, c'était la seule terre détachée. Les cartes espagnoles lui donnent le nom d'*Ile-de-Cenizas*. Elle est d'une forme triangulaire, et a environ quatre milles de circuit. La côte ouest de cette île est composée de hautes falaises à pic ; mais les côtes nord-est et sud-est sont terminées par un terrain sablonneux et bas qui s'étend vers le continent, et par le travers duquel gît une roche isolée.

Le rivage continental, au sud de la Pointe-Zuniga, est composé de cinq mondrains remarquables, presque de la même grosseur et de la même hauteur tous les cinq, et qui sont médiocrement élevés et précédés de deux plus petits placés au bord de l'eau. Ils sortent d'un terrain très-bas et presque uni, formant un promontoire très-saillant, et qui, comme beaucoup d'autres endroits, n'ayant

point de nom sur les cartes espagnoles, reçut de moi celui de POINT-FIVE-HUMMOCKS (*Pointe-des-cinq-mondrains*). Depuis la Pointe-Zuniga, les rivages prennent la direction du 22° sud-est, l'espace de huit milles, où, à partir de la plus méridionale de ces collines, la Pointe-des-cinq-mondrains est terminée par une terre basse, formant la pointe ouest d'une baie ou d'une entrée qui nous parut d'abord fort étendue; mais le jour finissant, nous jetâmes l'ancre, afin de pouvoir l'examiner le lendemain 14. Elle ne nous offrit rien qui méritât de nous arrêter.

A midi, nous n'étions qu'à peu de distance de notre mouillage. Notre latitude observée à cette heure, fut de 30° 19′, et notre longiude de 244° 24′. Nous avions au 67° nord-est, à la distance de six milles, une pointe derrière laquelle se trouve une montagne remarquable de sable blanc, et stérile, qui est la pointe sud-est de la baie dont je viens de parler. Le vent qui soufflait toujours de la partie du sud, était variable et léger, en sorte que nous faisions peu de progrès. Cependant nous avançâmes assez pour reconnaître que la terre la plus méridionale qui fût en vue à midi, et qui nous restait à cette heure au 29° sud-est du compas, est située par 29° 54′ de

latitude, et 244° 33′ de longitude; que la côte entre l'une et l'autre position, c'est-à-dire, sur une étendue de quatre ou cinq lieues, est presque en ligne droite; qu'elle est formée par des falaises à pic, d'une élévation médiocre, et que l'intérieur du pays est moins montueux que celui que nous avions habituellement rencontré plus au nord.

Nous étions enfin parvenus au terme où devaient, s'arrêter vers le sud, nos reconnaissances de la côte nord-ouest d'Amérique; et, à force de peines et de travaux, nous l'avions examinée depuis le 30° jusqu'au 56° de latitude nord. Je fus alors fort empressé de découvrir la Mission de S.-Domingo, qui est l'établissement espagnol le plus au sud, dans le pays découvert et nommé la *Nouvelle-Albion*, par sir Francis Drake, et que les Espagnols appellent souvent la *Nouvelle-Californie*.

En examinant les rivages plus au sud, je me serais écarté de la lettre de mes instructions, et j'eusse peut-être augmenté la jalousie du gouverneur espagnol. Je me déterminai donc, quoiqu'avec beaucoup de regret, à abandonner ces intéressantes recherches, et à me rendre en hâte aux *Iles Sandwich*. J'avais toute confiance dans la sincérité de *Tamaahmaah* et dans les protestations des

grossiers, des *barbares* chefs de ces îles. J'en attendais une réception cordiale, un sensible accueil et tous les services, toute l'assistance, qui seraient en leur pouvoir, sans aucune de ces restrictions contraires à l'humanité, auxquelles il eût fallu nous soumettre dans toute contrée sous les ordres du *civilisé* gouverneur de *Monterrey.*

Comme pour compléter notre reconnaissance, il était nécessaire de déterminer la position de *l'île Guadaloupe*, relativement à la côte du continent, je dirigeai la route vers cette île.

La nature des pays reconnus depuis peu et les progrès des nouvelles colonies devant être considérés comme des objets dignes d'une grande attention, je placerai ici le résultat de mes observations et tous les renseignements que j'ai pu me procurer sur les établissements espagnols dans cette partie du monde.

Je dois dire d'abord que nos communications avec les rivages de la *Nouvelle-Albion*, et que nos rapports avec les Espagnols qui s'y trouvent, ont été trop circonscrits et de trop courte durée, pour que j'eusse pu recueillir d'autres informations que celles qui résultèrent de la conversation, d'après les objets qui

frappèrent mes regards. Ma position était d'ailleurs très-délicate et demandait beaucoup de circonspection. Les renseignements que j'ai pu me procurer ont donc été très-bornés, et d'ailleurs sachant peu d'espagnol, cette fâcheuse circonstance à dû ajouter à leur défaut d'exactitude.

Le profond secret gardé par la nation espagnole à l'égard de ses domaines et de ses établissements dans cet hémisphère, donne un vif desir de connaître l'état où ils se trouvent.

J'ai déja dit que la Mission de S.-Domingo est le plus méridional des établissements de la Nouvelle-Albion. Il l'est aussi de ceux que l'on considère comme *nouveaux*, parce qu'ils ont été formés depuis l'année 1769, époque des expéditions de terre et de mer, entreprises pour fonder Monterrey et S.-Diégo. Alors les possessions espagnoles les plus au nord-ouest étaient *Velicata* sur cette côte, et *Santa-Maria* sur la côte de la péninsule, dans le golfe de la Californie. Ces deux Missions formaient une sorte de barrière au nord-ouest ou une frontière pour les colonies espagnoles du Mexique. Mais la Russie s'étant déterminée à soumettre les pays qui bordent la partie nord-ouest de l'Océan Pacifique sep-

tentrional, excita les inquiétudes et la jalousie de la cour d'Espagne; et ce furent ces alarmes qui donnèrent lieu aux expéditions dont je viens de parler. La Mission de Velicata a été transférée depuis, quelques lieues au nord-ouest, plus près de la côte extérieure de la Californie.

Les nouveaux établissements sont soumis à quatre juridictions distinctes, dont la principale est *Moaterrey*, où résident le gouverneur, capitaine général de la province, et le père supérieur des missionnaires de l'ordre de Saint-François. Dans chaque division il n'y a qu'un poste militaire, appelé *Présidio* et commandé par un lieutenant qui a sous ses ordres un enseigne, un sergent, des caporaux, etc. Quoique l'autorité du gouverneur s'étende sur toute la province, les commandants des Présidio ont, dans les cas ordinaires, un grand pouvoir tant militaire que civil. Mais il paraît qu'ils ont peu d'influence relativement aux Missions ou au gouvernement ecclésiastique, qui nous ont semblé totalement confiés aux missionnaires.

Le Présidio le plus au nord est celui de S.-Francisco, sous la protection duquel se trouvent les Missions de S.-Francisco et de Santa-Clara, et le Puéblo de S.-Joseph,

qui est à trois ou quatre milles de Santa-Clara. Ce dernier établissement, selon ce qu'on m'a dit, a été formé pendant l'été de l'année précédente (celui de 1792), à l'ouverture méridionale du Port Bodega, à laquelle on a donné le nom de PORT-JUAN-FRANCISCO. J'ai vu un plan de ce port, dont je me suis ensuite procuré une copie ; et il m'a paru qu'il n'y pouvait entrer que des vaisseaux peu chargés. Je n'ai pu découvrir dans quelle partie est situé l'établissement ; mais je sais, à n'en pas douter, qu'il a été formé par les soins d'un officier nommé *Don Juan Matoota*, et au moyen de deux expéditions parties du Port-S.-Francisco. Sans connaître les forces qu'on employa en cette occasion, j'ai lieu de croire qu'elles furent peu considérables.

La seconde division, à commencer par le nord, est celle de Monterrey, capitale de la province. Elle protège la Mission de Santa-Cruz, située près de la pointe Anno-Nuevo, et commencée en 1789 ou en 1790. On m'a dit qu'un Pueblo du même nom a été établi absolument dans le voisinage, et à la distance d'environ neuf lieues. A l'est-sud-est, est la Mission de la Solédad. Au sud et à l'est de Monterrey, se trouvent les Missions de S.-Carlos, de S.-Antonio, de S.-Luis, et de Santa-Rosa-Purissima ;

Rosa-Purissima ; et celle-ci est située près de l'entrée du canal de Santa-Barbara. Ces divers établissements font partie de la division de Monterrey.

La troisième et la plus petite division est celle de Santa-Barbara. Le Présidio et la Mission ne furent formés qu'en 1786 ; mais, à cette époque, les Espagnols résidaient aux environs depuis quatre ou cinq ans, dans de petites huttes ou sous des tentes. Toutefois l'établissement ne date guère que du moment où les édifices ont été construits, et je crois qu'il en est ainsi de tous les autres. Outre la Mission de Santa-Barbara, le Présidio protége celle de Buena-Ventura, fondée en 1784, et le Pueblo-de-los-Angelos, établi en 1781. Ce dernier, m'a-t-on dit, est soumis aussi à l'autorité du Présidio de S.-Diégo, le quatrième et le plus méridional de ces nouveaux établissements.

S.-Diégo protège la Mission de même nom, fondée, ainsi que le Présidio, en 1770, et celles de S.-Juan Capistrano, de S.-Gabriel et de S.-Miguel. La dernière n'est pas desservie par des franciscains, mais elle est la plus septentrionale des Missions des dominicains, qui desservent aussi les Missions situées au sud, non-seulement le long de la côte

extérieure, mais encore sur toute la péninsule. Celle-ci relève du Présidio de Loretto, le seul établissement militaire au sud de S.-Diégo.

Le climat de la région située entre la baie et le port de S.-Francisco, l'une par le 38° et l'autre par le 30° de latitude nord, est sujet à de grandes sécheresses. La saison des pluies commence en décembre, et finit en mars. L'automne est en général très-sec; et quoique durant la première partie de notre relâche, l'année précédente, nous eussions eu de la pluie, le temps, en 1793, fut toujours beau, avec un ciel clair, bien différent de celui que nous avions eu au mois de novembre de 1792. Alors, sans qu'il parût de nuages, la densité de l'atmosphère, produite par un brouillard sec ou une brume quelquefois partielle et d'autrefois générale, était souvent telle qu'elle nous empêchait de distinguer les objets un peu éloignés, et qu'elle obscurcissait ceux qui se trouvaient près de nous. Au reste cet inconvénient n'existait pas au même degré pour ceux qui étaient occupés sur le rivage.

A notre départ de Monterrey, j'avais fait quelques remarques sur le degré de la chaleur et du froid à terre : mais je n'ai pas eu

occasion, dans notre dernière visite, d'y ajouter de nouvelles expériences. Notre climat à la mer était beaucoup plus uniforme. La hauteur moyenne du mercure du thermomètre fut d'environ 62°, sans varier de plus de cinq degrés dans l'élévation et dans l'abaissement. Un petit nombre de fois, néanmoins, la chaleur fut accablante une heure où deux dans la journée, et quelques nuits furent extrêmement froides. Le mercure du baromètre ne descendait pas au dessous de 29 90.p, et ne s'élevait pas au dessus de 30.p 23. Rien sur les rivages n'indique que l'on y essuie beaucoup de tempêtes ou de coups de vent; mais on pense que le vent est quelquefois très-fort du sud-est, de l'ouest et du nord-ouest, à peu de lieues de la côte; car des lames pesantes viennent de ces différents points, et se jettent avec fureur sur le rivage.

Les rosées compensent à quelques égards le défaut de pluie durant la saison de la sécheresse. Elles sont quelquefois très-fortes; et, sans être assez abondantes pour entretenir l'action continue des ressorts de la végétation, elles suffisent pour empêcher que les productions de la terre ne soient entièrement détruites. C'est donc à la sécheresse qu'il faut attribuer l'aspect affreux de la plus grande

partie du pays, et elle est encore augmentée par le défaut général d'eau courante ; car on n'y voit guère que quelques petits ruisseaux.

Cet inconvénient durait encore , lorsque nous fûmes parvenus au terme de nos recherches dans le sud. Mais je ne doute pas qu'en creusant des puits d'une profondeur convenable , on ne trouve de l'eau excellente en abondance. Les navigateurs espagnols se contentent, pour leur approvisionnement, des mares saumâtres qu'ils ont sous la main.

Le climat de S.-Diégo et des rives du canal de Santa - Barbara paraît aussi sain que celui de Monterrey. La petite portion du sol que j'ai examinée de près , le long de la côte de la mer à S.-Diégo et au nord de cet établissement, m'a semblé sablonneuse et légère. La fertilité en est variée , mais nulle part elle ne paraît naturellement stérile.

Il y a tout lieu de croire qu'au-delà des montagnes élevées qui composent principalement les rivages de la Nouvelle - Albion , on pourrait de beaucoup améliorer le sol ; et j'en fis la remarque en me rendant du bord de la mer à la Mission de Santa - Clara. A S. - Diégo , il perd rapidement sa fertilité ; et l'on m'a dit que depuis cet établis-

sement jusqu'au cap S.-Lucas, toute la péninsule est naturellement si peu productive, que, pour faire croître des grains et des végétaux dans les lieux où l'on a jugé convenable d'établir des Missions, il a fallu y transporter de la terre végétale.

Les Espagnols n'ont pas encore su tirer profit des vastes et fertiles terrains qu'ils possèdent au nord-ouest de S.-Diégo, et les lieux où ils ont placé leurs établissements laissent beaucoup à desirer. Cependant le sol de Santa-Clara et des Missions de S.-Antonio, de la Soledad et de S.-Luis est, m'a-t-on assuré, très-fertile. Celui des deux premières est arrosé par plusieurs ruisseaux, et produit en abondance des grains, des fruits et des racines de la meilleure qualité. Le défrichement exige peu de travail; car on rencontre des espaces de terre, d'une grande étendue et presque dénués d'arbres, quoique le sol en soit aussi bon que celui des parties qui produisent des arbres de haute futaie et les forêts les plus épaisses. Cette fertilité paraît exister avec peu de variation dans les plaines et les vallées de l'intérieur du pays, et s'étend en quelques endroits jusqu'au bord de la mer. Néanmoins Santa-Barbara n'est pas dans une si heureuse position. Le terrain au nord ouest

de cet établissement est principalement composé de falaises de roche stériles ; et, vers le sud-est, se trouve un marécage bas et saumâtre. Les falaises finissant d'une manière très-brusque, à peu de distance du bord de l'eau, il y a entre leur base et la grève, une plaine d'argile et de sable, laquelle garantie des vents de mer, par les falaises mêmes, produit des chênes à feuilles de houx, qui nous fournirent le bois que nous embarquâmes ; et, dans les environs, il y avait quelques acres de terre, grossièrement enclos et médiocrement cultivés. On ne voit sur ce marécage que des arbres nains et des arbrisseaux rampants. L'intérieur du pays paraissant, en toutes directions, composé de montagnes élevées, nues, stériles et privées de sol, il est probable qu'il n'offre pas une grande quantité de productions végétales. La Mission toutefois n'en manque pas, et si elle était bien fournie d'eau, on présume que, malgré ces désavantages, on pourrait en rendre les environs, très-fertiles. Les moutons et la volaille y surpassent de beaucoup en grosseur et en saveur, ceux de tous les autres établissements que nous avions visités. La mer y donne chaque jour de l'année, d'excellents poissons que prennent les naturels du pays, qui sont très-adroits à la

pêche, et à la plupart des travaux dont ils s'occupent.

Le Présidio de S.-Diégo tire ses grains et ses menues graines du Puéblo de-los-angelos et de la Mission de Buena-Ventura. Cette Mission, quoique située au bord de la mer, est comptée au nombre des établissements les plus fertiles de cette contrée. Un incendie en avait consumé les bâtiments quelque temps avant notre arrivée : mais on en avait construit de nouveaux, que l'on avait eu soin de rendre meilleurs et de plus belle apparence. C'est un grand avantage pour les deux Missions de Buena-Ventura et de Santa-Barbara que d'avoir dans leur voisinage une grande quantité de pierres à chaux, d'excellente terre pour des briques et des tuiles, et des cailloux qui servent aux pavés. Il en est résulté pour les édifices de ces deux établissements une supériorité manifeste sur ceux que l'on a élevés avec des substances moins solides. D'un autre côté, les travaux de l'agriculture n'ont pas eu le même succès, surtout relativement aux grains et aux menues graines qui n'y rapportent pas autant qu'à Santa-Clara. Le terme moyen du produit en froment, en orge et avoine n'est que de vingt-trois pour un; et la qualité en est inférieure à celle que donnent

les mêmes grains dans les établissements plus au nord. On attribue cette infériorité au défaut de pluie bien plus qu'à la différence du sol ; car le jardin de Buena-Ventura produit en abondance, et d'une excellente qualité, des pommes, des poires, des prunes, des figues, des oranges, des raisins, des pêches, des grenades, deux espèces de banananes des noix de coco, et des cannes à sucre, des indigotiers, des légumes, des plantes et des racines. Il faut un peu de peine pour l'arrosage, auquel fournissent de petits ruisseaux, dont on conduit les eaux dans les parties qui en ont le plus besoin. Il croît en outre ici une grande quantité de figuiers d'Inde ou de nopals ; mais je n'ai pu savoir si on les cultive pour le fruit ou pour la cochenille.

La Mission n'est pas située dans un lieu très-apparent, et l'on n'y jouit pas d'une vue fort étendue. Celle de Santa-Barbara a quelques avantages à cet égard ; et le Présidio de même nom surpasse tous les autres, principalement en fait de propreté. Il se trouve sur une partie élevée de la plaine ; et un soubassement qui l'exhausse de quelques pieds au dessus du terrain, le rend plus agréable à habiter.

Le Présidio de S.-Diego m'a semblé le

moindre des établissements espagnols dont nous avons eu connaissance. Il est irrégulièrement construit sur un terrain dont la surface est très-inégale. Ses tristes environs produisent si peu d'herbages, qu'excepté au printemps, le bétail va paître à la distance de vingt ou de trente milles.

La Mission-de-S.-Juan-Capistrano abonde en végétaux, et nourrit de nombreux troupeaux de différentes sortes de bêtes à cornes; et c'est, m'a-t-on assuré, un des établissements les plus fertiles du pays.

Les Pueblos ne sont guère que des villages habités par de vieux soldats espagnols ou créoles, qui ayant achevé le temps de leur service, obtiennent la permission de retourner dans leur patrie, ou de s'établir dans ces villages. La plupart sont mariés et ont des enfants. On leur accorde des terres et des instruments de culture, avec lesquels ils commencent une nouvelle profession. Ces colons n'ont ni commandant ni magistrat; mais l'enseigne du Présidio exerce sur eux une juridiction particulière. Les Pueblos contiennent en général trente ou quarante invalides avec leurs familles. On peut les considérer comme une sorte de milice qui sert à peupler le pays, où il n'y a encore que fort peu d'Espagnols.

Ceux-ci mènent une vie très-indolente et très-retirée. Les militaires ne font absolument rien, et sont à la merci des Missions et des Pueblos pour leur subsistance. On n'expliquerait point cette inaction des soldats, tant qu'ils demeurent au Présidio, et les louables efforts qu'ils font, lorsqu'ils sont établis dans les Pueblos, si l'on n'était pas instruit que pour leur attirer le respect des naturels du pays, on a jugé convenable de leur interdire tout travail qui n'aurait pas rapport au métier des armes.

Le soin de propager le christianisme parmi les Indiens, est entièrement confié aux missionnaires, qui en ont à leurs ordres des centaines occupés des travaux de l'agriculture, du jardinage, et de la fabrication des étoffes de laine. Ce sont aussi les naturels du pays qui exercent les différents métiers de forgeron, ds charpentier et de maçon. On bâtissait une nouvelle église à Santa-Barbara, on avait reconstruit les bâtiments de Buena-Ventura, et on eût pu les regarder comme l'ouvrage d'hommes beaucoup plus habiles.

Le nombre des Indiens de la Nouvelle-Albion et de la péninsule de la Californie, qui, à la fin de 1793, avaient embrassé la religion catholique romaine, était évalué,

environ à vingt mille ; et on l'estimait le huitième ou le dixième de toute la population indigène.

Je n'ai pas appris que la Nouvelle-Albion et la Californie possédassent des mines précieuses ; mais on m'a dit qu'à quatorze lieues au nord-ouest du Présidio-de-Lorretto, situé sur la côte du golfe de la Californie, par 26° de latitude nord, les Espagnols ont depuis peu découvert deux mines d'argent que l'on croit assez productives. Ce Présidio est construit sur un plan plus étendu qu'aucun de ceux de la Nouvelle-Albion. Outre une garnison de soixante hommes avec leurs officiers, il est habité par environ soixante et dix Espagnols, par plusieurs familles d'Indiens, et par des métis.

Les missionnaires de l'ordre de S.-François agissent, dans tous les cas, sous la direction particulière de leurs supérieurs. Ils entretiennent une correspondance suivie avec leur couvent de *Mexico*, d'où paraissent sortir les instructions qui dirigent leur conduite ; et, sous la plupart des rapports, ils nous ont semblé à peu près indépendants de l'autorité militaire.

Le nombre des forces espagnoles, depuis le Port-S.-Francisco et S.-Diego, y compris

ces deux établissements, ce qui produit une ligne de plus de 420 milles nautiques, ne se monte pas à plus de trois cents hommes avec leurs officiers. De S.-Diego, vers le sud, jusqu'à Loretto, on n'en trouve pas plus de cent, la garnison de S.-Diego exceptée.

Les Missions des dominicains au sud de S.-Diego, sont au nombre de seize, dont chacune est gardée par cinq soldats seulement; et celles des franciscains, situées au nord de ce même établissement, se trouvent au nombre de treize. Quelques-unes de ces dernières n'ont que cinq soldats pour leur défense, mais les autres en ont huit, dix ou douze, selon que les Indiens des environs sont plus nombreux ou plus turbulents. On paraît les redouter plus à la Soledad et à S.-Antonio, que dans tout autre établissement.

Le Présidio-de-S.-Diego et celui de Santa-Barbara ont chacun une garnison de soixante hommes, qui fournit la garde des Missions du même nom. La garnison de Monterrey consiste généralement, à ce que je crois, en une compagnie de soixante ou de quatre-vingts hommes, et celle de S.-Francisco, en trente-six hommes seulement. Tous ces soldats sont excellents cavaliers, et propres à comprimer toute insurrection domestique; mais ils ne

pourraient faire aucune résistance dans le cas d'une invasion étrangère.

Les Espagnols, dont l'attention a été éveillée par le nombre des navires de commerce qui ont visité la côte nord-ouest d'Amérique, se sont efforcés depuis peu de montrer des dispositions de défense tant à S.-Francisco qu'à Monterrey.

Santa-Barbara est un poste important que l'on rendrait tenable en fortifiant une colline au nord-ouest de ce mouillage; mais il ne s'y trouve encore que deux canons de neuf, placés à l'entrée du Présidio, situé dans la vallée ou la plaine, au pied et à la distance d'environ un mille de cette éminence. Comme ce poste est la clef de toutes les communications entre les établissements du nord et du sud, il est à remarquer que, dans la crainte de le voir tomber au pouvoir de l'ennemi, on n'ait pas entrepris d'y suppléer par une autre route percée à travers les montagnes perpendiculaires, situées immédiatement derrière le Présidio, et qui, dans leur état actuel, sont absolument inaccessibles. S.-Diego deviendrait aussi très fort au moyen de quelques ouvrages.

Les naturels du pays ne sont point ni ne peuvent devenir tributaires, parce qu'ils n'ont

rien à présenter en tribut ; et cette contrée, quoiqu'à beaucoup d'égards favorisée par la nature, ne paraît pas destinée à avoir, sous le régime actuel, des bourgades ou des villes importantes. Si l'on a formé ces établissements comme une barrière contre l'invasion, on s'est étrangement mépris. A son dernier point sud, la côte que baignent les eaux de l'Océan-Pacifique est tout au plus à trente lieues des rivages qui se trouvent presque à l'extrémité intérieure du golfe de la Californie. Ce passage une fois franchi par une puissance déterminée à enlever la Nouvelle-Albion à la monarchie espagnole, il serait impossible à toute armée de terre de porter du secours aux établissements, ou de nuire à l'ennemi. En voici deux raisons : d'abord, les Indiens qui habitent les environs de la rivière de *Colorado*, sont guerriers et entreprenants, et de temps immémorial, les ennemis déclarés des Espagnols, cent desquels tombèrent, il y a quelques années, sous leurs coups, ces sauvages s'étant rendus maîtres, par surprise, d'un Présidio et d'une Mission. L'autre raison est qu'à l'ouest du territoire de cette peuplade, depuis les bords de la rivière que je viens de nommer, le pays est si montueux, si stérile, si sauvage, et tellement

inaccessible, que les Espagnols ne pourraient jamais pénétrer par terre sur les derrières de leurs établissements. Je me suis assuré de ces deux faits par de nombreuses recherches; et ils sont confirmés, lorsqu'on examine la route que, pour éviter ces obstacles, suivent les Espagnols, quand ils veulent passer de leurs établissements de la Nouvelle-Albion à ceux au nord-est de la rivière de Colorado : ils sont alors obligés de se porter au sud jusqu'au Présidio de Loretto, avant de traverser le golfe de la Californie, et ils remontent ensuite les rivages de l'est au nord, jusqu'à leur destination, quand même ils se rendraient à la ville de *Santa-Fé*, capitale du Nouveau-Mexique.

Cette ville fut fondée au commencement du dernier siécle, à peu près dans le temps que le comte de Monterrey était vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Elle n'a qu'une garnison de cinq cents hommes. On dit qu'elle est située dans la plus belle contrée de l'Amérique, à peu près sous le méridien de Loretto et le parallèle du Port-S.-Francisco, qui en est éloigné d'environ 160 lieues. On a jusqu'ici vainement essayé d'établir une communication par terre entre ce port et Santa-Fé. La haute chaîne de montagnes placées entre

le Nouveau-Mexique et la côte de la mer ; y a opposé d'insurmontables obstacles.

Les Espagnols n'ont donc fait qu'ouvrir la voie aux ambitieux, sujets des puissances maritimes, que leur avidité pour les profits du commerce portera peut-être à chercher à recueillir les avantages que paraît offrir le sol fertile de la Nouvelle-Albion. En formant des établissements si éloignés les uns des autres, et si faiblement défendus, le dessein primitif d'assurer la possession du pays semble avoir été complètement oublié ; et au lieu de renforcer la barrière des riches domaines de la Nouvelle-Espagne, on n'a fait que donner aux étrangers d'irrésistibles tentations.

Attaqués vivement, les Espagnols n'auraient plus qu'à se rendre. Il n'est pas improbable qu'un pareil événement ait lieu, si le commerce du nord-ouest de l'Amérique prend de nouveaux accroissements. Les fruits qu'en ont recueillis les navigateurs marchands qui l'ont commencé avec la Chine, l'Inde, le Japon et d'autres pays, et les avantages que l'on en doit espérer à l'avenir, sont tels, que quelque puissance pourra bien songer un jour à y former un grand établissement.

D'après la concurrence entre les navigateurs particuliers des autres nations, le principal

bénéfice

bénéfice de ce commerce est aujourd'hui pour la Russie, non-seulement sur la côte d'Amérique, mais à Canton et dans les environs, seuls marchés où ces aventuriers puissent maintenant porter les fourrures de cette partie du Nouveau-Monde.

LIVRE CINQUIÈME.

Nous visitons pour la troisième fois les Iles - Sandwich. — Fin de la reconnaissance de la côte nord - ouest de l'Amérique.

CHAPITRE PREMIER.

Nous quittons la côte de la *Nouvelle-Albion.* — Nous arrivons à la pointe orientale d'*Owhyhée.* — Examen de la baie de *Whyeatea.* — Nous recevons la visite de *Tamaahmaah.* — Nous nous portons à la baie de *Karakakoua.* — Départ du *Dédale* pour la *Nouvelle-Galles-méridionale.*

NOTRE marche, en quittant la côte de la *Nouvelle-Albion*, avec des vents légers et variables, fut si lente, que le 15 décembre, à midi, nous étions encore en vue de la terre, à la distance de sept lieues. Notre latitude observée fut de 30° 14', et notre longitude, de 243° 57' ½.

Dans l'après-midi, nous eûmes un vent modéré du nord-nord-ouest, à l'aide duquel nous arrivâmes, le lendemain matin, à la pointe du jour, à la vue de l'*Ile-Guadaloupe*. Cette île, composée de montagnes de roche élevées et nues, a environ treize milles de long, dans la direction à peu près du nord et du sud. Elle est accompagnée de deux îlots de roche, l'un desquels gît à l'ouest-sud-ouest, à la distance d'une demi-lieue, et l'autre au sud, à deux milles de la pointe méridionale de l'île, pointe située par 28° 54′ de latitude, et 241° 38′ de longitude. Nous eûmes un bon frais et un beau temps jusqu'à minuit, que le vent sautant au nord-est s'y fixa, et devint alizé. Nous étions alors à peu près à soixante-quinze lieues de la côte, et il est probable que les vents de nord-ouest ne dépassent pas cette limite, car celui qui les remplaça se tint constamment agréable et modéré, sans calme ni aucune autre interruption, entre le nord-est et l'est-nord-est.

Le 22, nous étions, à midi, par 23° 23′ de latitude, et 234° 37′ de longitude. Nous y eûmes un calme de trente heures; puis il s'éleva une jolie brise du nord-est, qui fut suivie, comme nous faisions route, d'un temps

nuageux et sombre, et ensuite de pluie, de bouffées de vent et de rafales. Le 25, nous vîmes un oiseau du Tropique et un goëland commun, qui paraissaient fatigués et disposés à se reposer sur notre bord.

Le mauvais temps dura jusqu'au 29, que, par 19° 1′ de latitude, et 231° 58′ de longitude, le vent, après avoir tourné au sud-est, devint léger, et fut très-variable aussi bien que le temps. Nous traversions alors l'espace assigné aux *Iles-de-los-Mayos*, et nous passâmes seulement à la distance de quelques milles au sud de la trace de notre première route; mais rien ne nous annonça le voisinage de la terre.

Le 31, le vent sembla fixé au nord; mais il tomba beaucoup de pluie. Le 3 janvier 1794, par 18° 34′ de latitude, et 213° 32′ de longitude, il nous vint une houle très-pesante du nord-ouest, et le vent soufflant du même rumb, fut faible, interrompu par des calmes, et accompagné de brume jusqu'au 6, que, par 19° 19′ de latitude, et 208° 48′ de longitude, nous eûmes quelques heures de beau temps, puis nous nous trouvâmes de nouveau dans cette sombre atmosphère dont nous avions été enveloppés durant la plus grande partie de ce pas-

sage, et le vent continua d'être très-variable entre le nord-ouest et le sud-sud-ouest. Dans l'après-dînée du jour suivant, le temps devint plus favorable ; et, le vent de nord se fixant dans le nord-est, nous portâmes toutes nos voiles dans l'espoir que nous verrions l'île d'Owhyhée, le lendemain matin, à la pointe du jour. Le vent, toutefois, mollit pendant la nuit, et le ciel étant sombre et menaçant, ce ne fut qu'à neuf heures du matin que *Mowna-Kaah* montra sa tête chargée de neige, au dessus des nuages. Ce mont nous restait à l'ouest demi-sud du compas; mais la brume épaisse dont le district d'Ahiedo était enveloppé, nous empêcha d'apercevoir les rivages. Notre latitude observée à midi, fut de 19° 52'. L'extrémité orientale d'Owhyhée nous restait au 52° sud-ouest du compas, à la distance de dix lieues.

Nous gouvernâmes sur la terre jusqu'au coucher du soleil. Nous étions alors à deux lieues du rivage, et nous employâmes toute la nuit à conserver notre position par le travers de la partie de côte où nous espérions trouver le havre ou la baie de Whyeatea. Le lendemain matin, je détachai M. Whidbey dans le grand canot, accompagné

de l'une des embarcations du *Chatam*, et d'une autre du *Dédale*.

A peine était-il parti, que quelques-uns des insulaires s'avancèrent vers nous dans leurs pirogues; mais une houle très-pesante quivenait du nord, ne leur permit pas de nous apporter beaucoup de rafraîchissements. Dès qu'ils eurent appris qui nous étions, ils nous dirent que Tamaahmaah était alors avec plusieurs des principaux chefs, sur le rivage, où il attendait notre arrivée; puis ils y retournèrent immédiatement, et ils proclamèrent notre retour avec des cris de joie.

Sur les dix heures du matin, le roi nous honora de sa visite. Il nous témoigna la même confiance que de coutume. Le plaisir qu'il avait à nous revoir se manifestait vivement, et il nous parut que celui de nous rencontrer dans cette partie de l'île qu'il aimait le plus, ajoutait infiniment à son contentement. Il espérait que nous y passerions assez de temps pour profiter de la fertilité du sol, laquelle, d'après l'aspect des rivages, nous promettait en abondance les divers rafraîchissements que produit cette contrée.

Tamaahmaah avait vu nos embarcations

se rendre vers la côte, et il était persuadé que leur retour serait suivi d'un favorable rapport. Nous l'attendîmes jusqu'à cinq heures du soir. M. Whidbey m'apprit que dans le temps où règnent les vents du sud, dans la partie la plus avancée du printemps, la baie de Whyeatea est, selon toute apparence, commode et sûre, vu sa profondeur et l'abri que procure un ressif qui s'étend en travers de la pointe sud-est, et que les sondes y sont de 25 à 26 brasses, fond net de sable, du moins autant que lui avait permis de s'en assurer son examen qui n'avait pu être fort détaillé, cette baie étant entièrement exposée aux vents du nord, qui soufflaient alors avec la plus grande force, et une grosse mer rendant tout débarquement impraticable. D'après ce rapport, je me déterminai à me rendre à la baie de Karakakoua, qui offre le port le meilleur qu'il y ait aux îles Sandwich.

Je fis connaître sur le champ mon intention à Tamaahmaah, et je le priai de nous accompagner; mais il ne me parut pas infiniment disposé ni à se rendre à mon invitation, ni même à me faire une réponse positive. Il me demanda que les vaisseaux demeurassent quelques jours dans la station où ils étaient, afin

qu'ils pussent s'y procurer des rafraîchissements en abondance, avant de s'avancer vers toute autre partie de l'île ; et il ajouta qu'il demeurerait avec nous, pour veiller à ce que tout se passât à notre satisfaction.

Je n'étais nullement disposé à me rendre aux vœux du roi, et l'arrangement qu'il proposait ne me convenait en aucune sorte.

Les vaisseaux se trouvant, le 10 au matin, tombés sous le vent, qui soufflait avec violence du nord, et la mer étant très-grosse, je fis sentir à Tamaahmaah combien il était nécessaire de les conduire dans quelque mouillage sûr pour les y réparer ; et, en même temps, je lui réitérai mes instances pour qu'il ne nous quittât point. Il me répondit qu'il avait beaucoup de disposition à adopter la mesure que je proposais ; mais alors il m'avoua qu'il ne pourrait m'accompagner, parce que le *Tabou* que l'on observe à la fête de la nouvelle année, exigeait qu'il demeurât pendant quelque temps encore dans les limites du district où les cérémonies avaient été commencées. La fin de l'interdiction n'étant pas arrivée, il ne lui était pas possible de s'absenter sans la permission spéciale des prêtres ; et, pour l'obtenir, il fallait qu'il se rendît sur le rivage et au Moraï. Connaissant

quelle est sur ces insulaires l'influence de leurs prêtres, et l'attachement de toutes les classes du peuple à leurs superstitions, je craignais que si Tamaahmaah allait à terre, on ne lui permît plus de s'embarquer. En conséquence, je le priai de faire connaître, par un message, le desir qu'il avait de demeurer avec nous. Cette proposition paraissant contrarier ses idées, je résolus de ne point le retenir malgré lui, ou du moins par tout autre moyen que la persuasion. Néanmoins l'utilité que nous devions retirer de sa présence étant un objet de trop haute importance pour que j'y renonçasse facilement, j'eus recours à une espèce d'artifice, qui fut d'attaquer sa sensibilité. J'attribuai ses refus au refroidissement de l'amitié qu'il m'avait précédemment témoignée, et qu'il prétendait me conserver encore; et j'ajoutai que je ne doutais nullement de trouver bientôt, dans les autres îles, quelque chef qui me donnerait avec empressement, et en toute occasion, le secours de sa protection et de son autorité.

Tamaahmaah avait coutume d'assister à tous nos repas, et surtout au déjeûner auquel il prenait un plaisir extrême; mais affecté du reproche que je venais de lui faire, il ne voulut rien accepter. Il se tint assis et pen-

sif, d'un air qui annonçait que sa sensibilit
était blessée au vif. Enfin, quoiqu'au risque d
s'exposer au mécontentement des prêtres, pa
une violation dont il n'y avait point d'exemple
il consentit à se rendre à nos vœux, et il s
détermina à envoyer son beau-frère, *Cry-mamahou*, notifier l'intention où il était d
nous accompagner. Lorsque je lui eus témoi-gné combien cette résolution me causait d
plaisir, il me répondit que je lui avais fai
une peine infinie en soupçonnant l'affaiblis-sement d'un sentiment que rien ne pouvai
altérer; mais qu'il se considérait comme l
dernière personne de ses états qui dût se per-mettre de violer les lois du pays qu'il gou-vernait.

Notre petit différend, terminé à l'amiable, Tamahahmaah déjeûna de bon cœur, puis il donna ses instructions à son beau-frère, ce qui les occupa pendant une heure. Cryma-mahou partit ensuite avec ordre de venir promptement communiquer la réponse des prêtres.

Convaincu de la pureté des intentions ami-cales de Tamaahmaah, je m'étais écarté pour lui et pour quelques autres chefs, de ma pre-mière résolution de ne point permettre à aucun insulaire de passer la nuit à bord. Il

s'y en trouvait alors sept, trois desquels étaient accompagnés de leurs femmes favorites ; mais *Tahow - Man - Nou*, l'épouse du roi, n'était pas du nombre. Comme elle le suivait toujours, je m'informai du motif de son absence, et j'eus le chagrin d'apprendre que le roi s'en était séparé, parce qu'on lui avait rapporté qu'il existait une trop grande intimité entre elle et *Tianna*.

Cependant quelques-uns des serviteurs de ce prince m'ayant dit que l'infidélité de la reine n'était nullement prouvée, d'ailleurs connaissant moi-même quelle affection ces deux époux avaient l'un pour l'autre, et sachant que Tahow-Man-Nou demeurait alors avec son père, à Karakakoua, ou dans les environs, je crus devoir employer tous mes efforts pour opérer une réconciliation. Après m'avoir fait ses remercîments, Tamaahmaah me dit qu'il recevrait toujours avec reconnaissance mes avis sur les affaires d'état, ou sur tout autre sujet d'intérêt public, et spécialement sur la guerre et sur la paix, mais que sa brouillerie avec sa femme n'étant relative qu'à son bonheur domestique, devait m'être absolument étrangère. Je reçus cette réponse en silence, mais en conservant l'espoir de le faire changer d'opinion.

Le vent de nord et une grosse mer nous réduisirent à nos huniers avec tous les ris pris ; et comme nous gouvernions sur la côte, dans l'après-dînée, nous reconnûmes qu'un courant très-fort nous portait sous le vent. Rien n'annonçant que le temps dût changer, il y avait peu d'apparence que nous revissions bientôt Crymamahou, ou quelqu'autre habitant du district d'Ahied. Cette situation détermina le roi à rassembler toutes les personnes de sa suite, tant hommes que femmes, pour savoir s'il pouvait aller en avant, sans avoir reçu la permission qu'il avait fait demander. Ils pensèrent tous que les prêtres acquiesceraient indubitablement aux desirs du roi. J'étais loin de vouloir l'exposer à perdre sa popularité; mais je desirais si vivement de le retenir, que je n'hésitai pas un instant à déclarer que j'étais du même avis.

Nous cherchâmes alors à tourner la pointe est de l'île ; en prolongeant le côté sud-est, et nous fîmes assez de chemin. Le 11, au matin, le temps étant assez clair, nous vîmes distinctement, en dépassant le district d'Opourra, le sommet chargé de neige, de *Mowna Roa*, et la chaîne de montagnes plus basses, qui s'étend à l'est, jusqu'à l'extrémité de l'île d'Owhyhée. A la cime de

celles-ci, et vers le milieu de la chaîne qui va en s'abaissant, s'élevaient plusieurs colonnes de fumée, que Tamaahmaah et les autres insulaires que nous avions à bord, nous dirent être produites par des feux souterrains, qui fréquemment occasionnent de violentes éruptions dont les superstitieux habitants ont une telle frayeur qu'ils ont établi un ordre religieux de personnes chargées de pratiquer des rites pour calmer les volcans par divers sacrifices des productions variées du pays, que l'on offre au démon, dont on veut apaiser la rage.

En approchant du district de *Kaou*, plusieurs habitants nous apportèrent, dans leurs pirogues, quelques vivres et des rafraîchissements du pays. Ceux qui s'approchèrent de nous les premiers furent très-surpris, et quelques-uns parurent même fort effrayés de voir leur roi à bord. Ils demandèrent avec empressement par quelle cause il s'y trouvait, et s'il avait violé le tabou volontairement ou par contrainte. On les assura que Tamaahmaah et les autres chefs n'étaient point retenus contre leur gré, et ils se montrèrent alors très-satisfaits. Ils le parurent également lorsqu'on leur eut fait comprendre que le roi desirait que les cochons et les végé-

taux qu'ils avaient apportés, nous fussent livrés sans rétribution. Nous ne pouvions, sans offenser vivement Tamaahmaah, nous opposer à l'exécution de cet ordre, auquel ses sujets se soumirent d'un air content; et dans le cours de la matinée, les vaisseaux se pourvurent abondamment de tout ce qu'il fallait pour la consommation du moment. Je n'ai pu savoir positivement si le roi indemnisait ensuite les propriétaires ; mais d'après la bonne humeur de ceux-ci, et une sorte d'entretien que j'eus avec une des personnes de la suite du prince, sur la valeur de ces rafraîchissements, j'ai lieu de croire qu'on leur en tenait compte.

Peu d'instants après-midi, nous fûmes en travers de la pointe sud de l'île. Comme on avait prétendu que sur la côte ouest de cette pointe, on trouvait un excellent mouillage bien abrité, qui avait échappé à l'attention du capitaine Cook, je détachai M. Whidbey dans le grand canot, avec ordre de s'assurer de la vérité de cette assertion qui bientôt se trouva fausse ; car quoiqu'un grand frais de l'ouest n'eût pas permis de faire un examen bien détaillé, cependant M. Whidbey avait vu distinctement que les rivages sont presque sans coupures, et exposés à un ressac, qui

brise dessus avec tant de fureur, que le débarquement est sinon impossible, du moins très-dangereux, même pour les habitants de cette île, qui manient avec beaucoup de dextérité leurs pirogues.

Le vent continua à souffler avec force, entre l'ouest et le nord-ouest jusqu'au 12 au matin, qu'il devint variable ; et nous avançâmes quoique lentement vers la baie de Karakakoua. Tamaahmaah desirant vivement que nous arrivassions en sureté à notre destination, se rendit au rivage pour faire placer des feux, au moyen desquels nous pussions dans la nuit, trouver notre précédent mouillage, où nous laissâmes tomber l'ancre à dix heures du soir, près du brig américain, le *Lady Washington*, commandé par M. John Kendrick.

Pendant que nous pénétrions dans la baie, un grand nombre d'habitants s'étaient rassemblés sur la grève ; et ils poussaient des cris lorsque nous approchions de leurs villages. Malgré l'heure avancée, plusieurs de nos anciens amis, et particulièrement les dames, s'empressèrent de venir nous garantir la sincérité des sentiments qui se manifestaient avec éclat en notre faveur. Nous eûmes aussi le plaisir de reconnaître que Young et Davis

se dirigaient toujours d'après ces judicieux principes qu'ils avaient adoptés. Leur bonne conduite, en contribuant à leur bonheur, leur avait acquis l'estime et l'amitié du roi, et avait disposé favorablement pour eux, sinon la totalité, du moins la plus grande partie des insulaires.

Le lendemain matin, *la Découverte* fut fixée à peu près dans sa précédente position; et le *Chatam* et le *Dédale* furent disposés de la manière la plus convenable, pour exécuter leurs services respectifs.

M. Kendrick était dans la baie depuis environ six semaines. Nous apprîmes avec plaisir que, durant tout cet espace de temps, les habitants lui avaient libéralement fourni toutes les productions de leur île, et s'étaient conduits d'une manière très-civile envers lui.

Tamaahmaah sachant qu'il fallait que nous missions à terre une partie de la cargaison de nos vaisseaux, désigna les lieux propres à la recevoir. Instruit aussi que nous avions à peine un nombre d'hommes suffisant pour achever promptement cette opération, il nous répondit de la sureté de tout ce que nous débarquerions, ce qui nous dispensa d'établir une garde. Il donna ordre aussi à ses gens de remplir d'eau toutes nos barriques; et

comme

comme il savait qu'en cherchant à nous procurer les rafraîchissements du pays par la voie des échanges avec les différents chefs et les habitants, nous serions exposés à beaucoup de difficultés et à voir s'élever des disputes, ils nous proposa de l'instruire, jour par jour, ou aussi souvent que nous le desirerions, de tout ce dont nous aurions besoin, et il s'engagea à fournir régulièrement aux trois navires toutes les provisions qu'on lui demanderait. Je m'empressai de concourir à des mesures si sages et si amicales; et le 15, à la pointe du jour, quarante pirogues nous apportèrent quarante beaux cochons et trente moins gros, avec une quantité proportionnée de végétaux, qui, par les ordres du roi, furent partagés entre nos trois vaisseaux.

Il nous fut impossible, à cette occasion, de ne pas comparer le traitement et l'accueil, que nous recevions de ces enfants de la simple nature, avec la réception cérémonieuse que nous éprouvâmes et les offres conditionnelles que l'on nous fit à S.-Francisco et à Monterrey, de la part du gouverneur civilisé et poli de la Nouvelle-Albion et de la Californie.

Après que les trois grandes pirogues eurent été déchargées des provisions qu'elles nous avaient apportées, nous y embarquâmes,

et elles conduisirent au rivage les bestiaux vivants que, cette fois, j'étais parvenu à amener de la Nouvelle-Albion. Ils consistaient en un jeune taureau qui avait presque atteint toute sa force, en deux belles vaches, en deux veaux mâles très-beaux, en cinq beliers et en cinq brebis. Tous étaient en très-bon état. Une partie de ces animaux furent donnés au roi; et comme ceux que j'avais amenés l'année précédente, avaient parfaitement réussi, la brebis ayant mis bas, et l'une des vaches, donné une génisse, je ne doutai nullement que, par cette seconde importation, nous n'eussions à la fin réussi dans le projet d'en établir la race dans cette île.

J'appris de Tamaahmaah qu'il avait donné les ordres les plus stricts pour régler la conduite de son peuple envers nous. Il me dit en même temps qu'il avait, parmi les chefs d'Owhyhée, plusieurs ennemis qui n'oublieraient rien pour empêcher l'effet de ses bonnes intentions, et qu'il était de la plus haute importance de se tenir en garde contre les desseins de ces malveillants. Je le remerciai de son zèle, et lui déclarai que j'avais aussi donné les mêmes ordres que lors de notre dernière visite.

Toutes ces précautions prises des deux

côtés, nous nous occupâmes immédiatement des diverses opérations qui demandaient nos soins. Celle de retirer les provisions et les munitions du *Dédale*, fut une des premières; et, au moyen de la conduite docile et régulière des habitants de toutes les classes, la chose fut exécutée avec autant de facilité et de sureté qu'on en eût pu trouver en aucun port de l'Europe.

Il n'y avait alors qu'un petit nombre des principaux chefs dans notre voisinage. Notre ancien ami, Kahowmotou, fut des premiers à venir nous voir, et il nous fit présent de vingt cochons très-gros, et d'une quantité proportionnée de végétaux. Il était extrêmement triste; car *Whokaa*, son fils bien-aimé, avait été blessé en s'exerçant à lancer la javeline avec un homme du peuple. Après une longue contestation sur la supériorité d'adresse, la dispute s'était échauffée, et le jeune homme avait eu la gorge percée par le trait barbelé de son adversaire. On n'avait retiré ce trait qu'avec beaucoup de peine et qu'en élargissant la blessure, qui résistait à tous les efforts de l'art des insulaires. Whokaa touchait au terme de sa vie. On avait saisi son antagoniste, à qui, le lendemain, on avait arraché les yeux; et, après lui avoir laissé passer deux

jours dans ce déplorable état, on l'avait étranglé.

M. Menziez et quelques autres officiers desirant faire une promenade dans l'intérieur du pays, le roi, conformément à ce qui avait été réglé entre nous, les fit accompagner, le 16, par plusieurs de ses serviteurs et par un chef du village de *Kakoua*.

Le 21, l'arrimage de la cale de la *Découverte* fut assez avancé pour nous permettre de nous occuper d'autres objets. Les observations astronomiques réclamaient mes premiers soins, et j'envoyai promptement à terre, les tentes, l'observatoire et nos instruments, que je pouvais faire alors protéger par une garde. Je fus très-surpris, à cette occasion, de trouver quelque opposition de la part du roi, à l'érection de notre observatoire, dans son ancien local, près du Moraï. Il prétendit qu'il ne pouvait approuver que nous occupassions une partie de l'enceinte *tabouée*, sans la permission d'une femme âgée, qui, à ce que nous apprîmes, était fille du vénérable Kaou, et avait été mariée au traître *Koah* (1). N'ayant jusqu'alors aucunement appris que les femmes exerçassent la moindre auto-

(1) Voyez le récit du capitaine King, sur la mort du capitaine Cook.

rité sur les lieux consacrés ou sur les cérémonies religieuses, cette circonstance me surprit d'autant plus, que le roi paraissait craindre de recevoir un refus de la vieille dame, ce qui arriva réellement. Tamaahmaah, voyant combien cela me contrariait, me pria de choisir un autre emplacement sur le rivage de la baie ; mais lorsque je lui eus fait entendre qu'il n'y en avait point qui pût nous convenir autant que celui-là, il assembla quelques-uns des principaux prêtres du Moraï ; et, après avoir eu une longue conférence avec eux, il me dit que nous pouvions, comme auparavant, occuper le terrain consacré, et nous nous en mîmes en possession, le lendemain matin.

Je confiai la garde du campement à M. Widbey, qui eut sous ses ordres six soldats de marine. Tamaahmaah avait désigné pour protéger notre détachement, et lui rendre tous les services qu'exigerait sa position, un de ses beaux-frères, Trywhouki, chef de quelque considération, et plusieurs insulaires de l'ordre des prêtres. Comme, à notre précédente visite, nous n'admîmes dans notre enceinte que ceux qui étaient de cet ordre ou des principaux chefs et quelques hommes de leurs parents; car, sous aucun prétexte, nulle

femme ne peut franchir les limites sacrées du Moraï.

Kahowmotou avait fait transporter son fils, de l'un des principaux lieux de sa résidence, situé à peu près à six milles au nord de la baie, et qui était celui où était arrivé l'accident, au village de Kowroua, pour le mettre à portée des secours que nous pourrions lui donner ; mais ce fut inutilement, car dans l'après-dînée, l'infortuné jeune homme rendit le dernier soupir.

Le tabou périodique, qui devait commencer le soir, fut en cette occasion, suspendu, pour prouver que les insulaires étaient irrités de ce que leur divinité avait laissé mourir ce jeune chef, dont la perte fut déplorée vivement par toute la famille, et surtout par le père. Ayant demandé à Kahowmotou quand se feraient les funérailles, et si l'on ne s'opposerait pas à ce que j'y assistasse, il me répondit que l'inhumation aurait lieu le lendemain matin (23), et qu'il viendrait me prendre à bord, à l'heure convenable, pour que je l'accompagnasse à cette triste cérémonie. Je me disposais à le recevoir, lorsque j'appris, non sans surprise, que *Kavahiro*, chef du village où avait expiré Whokaa, avait fait enterrer le corps pendant la nuit, et à l'insçu des parents, dans une des

fosses sépulcrales de la montagne escarpée, qui forme le côté nord de la baie. Cette circonstance était une nouvelle preuve de la répugnance de ces insulaires à nous laisser connaître leurs rites, et de la détermination où ils étaient de nous empêcher d'assister à leurs cérémonies religieuses.

M. Menziez et ceux qui l'avaient accompagné, furent de retour le 25. Leur promenade avait été très-agréable, quoique très-fatigante, à cause des mauvais chemins qu'ils avaient trouvés dans l'intérieur du pays, où, en quelques endroits, la terre s'enfonçait sous leurs pieds. L'objet de leur excursion était d'atteindre le sommet de *Mowna-Roa*, mais ils ne purent y parvenir en suivant la direction qu'ils avaient prise. Cependant ils arrivèrent au haut d'une autre montagne qui, quoique moins élevée que *Mowna-Rowna*, ou *Mowna-Kaah*, est très-apparente, et est nommée *Worroray* (Voy. planche XIII) par les insulaires. Le sommet de cette montagne qui a sa base à l'extrémité orientale de l'île, offre un cratère de volcan, qui indiqua bientôt de quelle matière était formé le sol sur lequel il était si difficile de marcher.

Toutes les personnes que Tamaahmaah

avait amenées du district d'Ahidou, passaient, ainsi que quelques autres insulaires, qui étaient venus nous voir, la plus grande partie de leur temps à bord de nos vaisseaux, où ils se trouvaient aussi à l'aise que dans leurs habitations, et jouissaient en outre de l'avantage de pouvoir acheter toutes les productions du sol ou de l'industrie de leurs compatriotes, qu'on nous apportait et qui leur convenaient, en donnant en échange des présents qu'ils recevaient de nous. J'avais jugé que cette condescendance serait propre à les contenir ; mais tel est l'irrésistible penchant que ces peuples ont pour le vol, que cinq couteaux de ma table disparurent. Tous nos hôtes prétendirent n'avoir aucune connaissance du délit; mais comme il était évident qu'il avait été commis par quelqu'un d'entre eux, je leur enjoignis à tous, excepté au roi, de quitter le vaisseau, et je donnai des ordres positifs pour qu'ils n'y rentrassent pas. Je crus devoir, en outre, exiger de Tamaahmaah qu'il nous fît rendre les couteaux; et, comme j'insistai sur cette réclamation, il y en eut trois de rapportés avant midi.

Le tabou, qui avait été différé, à cause de la mort de Whokaa, fut observé le soir, quoique rancune tenant contre la divinité

qui avait laissé mourir ce jeune chef; car, au lieu de durer le temps accoutumé, c'est-à-dire, depuis le commencement de la nuit de ce jour jusqu'à la fin de celle du lendemain, l'interdiction cessa, le 26, au lever du soleil.

Le roi étant alors revenu à bord, je lui demandai très-sérieusement si l'on avait retrouvé les deux couteaux. Je lui fis sentir combien la conduite que l'on avait tenue envers nous, compromettait les personnes de sa suite, et quel pourrait être, sur la classe inférieure de son peuple, l'effet d'un tel exemple. Tamaahmaah me parut extrêmement chagrin et très-mortifié; et son déplaisir était d'autant plus grand, que l'on avait accusé, à juste titre, un de ses principaux favoris.

Sur l'heure de midi, il retourna, d'un air sombre, au rivage. Voyant qu'il ne revenait pas, à l'approche de la nuit, je l'envoyai chercher; et il se rendit promptement à mon invitation. Il me remit le quatrième couteau, en me déclarant que c'était le seul qu'il eût pu trouver, et que s'il y en avait encore un de perdu, il fallait qu'il l'eût été par quelque autre moyen. La vérité était, comme nous l'apprîmes ensuite, que le vo-

leur avait donné ce petit meuble à un personnage considérable, contre lequel Tamaahmaah ne voulait pas faire usage de son autorité.

Ces couteaux n'avaient pas, comme on pourrait naturellement le croire, été dérobés par rapport à leur valeur comme instruments de fer, mais à cause de leurs manches d'ivoire. On se proposait de transformer ces manches en ornements de cou, que l'on considère comme d'un prix infini. On emploie avec beaucoup de peine les os de quelque poisson à cet usage; mais la couleur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, le tissu de l'ivoire, surpassant infiniment toute autre matière, la tentation était trop forte pour y résister.

Depuis la mort de son fils, Kahowmotou n'avait, en aucune sorte, observé les tabous d'Owhyhée. Mais une interdiction de ce genre devant avoir lieu, le 28, dans l'île de Mowy, il se soumit à celle-ci. Le 29, Tamaahmaah en fit autant. Toutefois, comme il n'y avait point de prières, ce jour-là, le peuple nous parut jouir d'une assez grande liberté.

Nous reçûmes, le 30, la visite de *Terry-mi-ty*, de *Crymamahou*, de *Tianna*, et de quelques autres chefs des districts les plus éloignés. Leur arrivée était l'effet de la convocation du conseil-général d'Owhyhée,

pour la *cession de l'île à la couronne d'Angleterre*, d'après le vœu unanime des habitants. Néanmoins cette importante affaire, pour laquelle on avait demandé la présence de tous les chefs, semblait n'être qu'un objet secondaire pour eux. La joie que parut leur causer notre retour, nous persuada que le plaisir de nous voir était le but principal de leur voyage. Tianna lui-même fit paraître beaucoup de bonne humeur; mais, comme ni son frère Nomatahah ni lui, n'étaient bien venus parmi nous, à cause de leur esprit turbulent et de leurs dispositions à l'ingratitude et à la perfidie, tout l'empressement du premier ne lui valut que la réputation d'être consommé dans l'art de la duplicité. Cependant nous eûmes pour lui toutes les attentions auxquelles il devait prétendre comme l'un des six chefs provinciaux, et dont, en toute occasion, il paraissait infiniment flatté.

Ces chefs m'apprirent qu'une grande quantité de bois de charpente que j'avais demandé, était en route. On avait coupé ce bois, sous la direction d'un anglais, nommé *Boïd*, auparavant second du sloup le *Wasinghton*, mais qui avait quitté ce navire et était entré au service de Tamaahmaah. Il se donnait pour constructeur et avait entrepris de faire

pour le roi, un bâtiment à la manière européenne ; mais ni lui, ni ses camarades Young et Davis n'ayant jamais appris régulièrement leur métier, ils craignaient de rencontrer beaucoup de difficultés, que cependant ils espéraient surmonter. Cette circonstance me fournit une occasion de rendre à Tamaahmaah le plus grand service qu'il pût attendre de moi, je permis à nos charpentiers de travailler à son petit navire. Le 1.er février, ils posèrent la quille et commencèrent à préparer la charpente et la coque du premier vaisseau de guerre de sa majesté le roi d'Owhyhée. On devait le nommer le *Britannia*, et il était destiné à la défense et au service de la personne royale de Tamaahmaah, qui, dans toute sa vie, n'éprouva jamais, je crois, une plus vive satisfaction.

Le soir de ce même jour, commença un tabou très-rigoureux, appelé le *tabou* d'*Hahcou*, et qui est relatif à la pêche de deux sortes de poissons, à l'une desquelles les insulaires donnent ce nom. Il n'est pas permis de les pêcher toutes deux en même temps, car durant le mois où l'on peut prendre l'une, il est interdit de prendre l'autre. Les habitants d'Owhyhée observent très-exactement cet anniversaire, qui, indépendamment

des jours, des mois et des années, est, pour eux, un moyen de plus de diviser le temps, ou, à parler plus exactement, les saisons.

L'interdiction devait être de huit jours; mais comme le roi jouit de la prérogative d'en abréger la durée pour les différents districts, il ordonna, en notre faveur, que, dans celui d'*Akoua*, elle cesserait pour les hommes, le 4 au matin, et pour les femmes, le lendemain.

Nous avions terminé, le 6, la plus grande partie de nos opérations les plus importantes. Cependant j'étais déterminé à passer encore quelque temps dans un lieu où nous étions si bien, vu surtout que le plan que je devais suivre pour reconnaître la côte nord-ouest de l'Amérique, n'exigeait pas que nous allassions sur le champ au nord. Ce délai procura à MM. Menziez et Baker le loisir de faire, accompagnés de quelques autres officiers une excursion dans le pays, pour monter au sommet de *Mowna-Roa*, les insulaires nous ayant appris qu'en partant de la pointe sud de l'île, on éprouvait moins de difficultés qu'en suivant toute autre direction. Toute la troupe, à qui Tamaahmaah fournissait une grande double pirogue et un nombre suffisant d'insulaires, commandés par

un chef vigilant et ferme, partit dans la confiance qu'elle recevrait tous les secours qui pourraient rendre l'expédition utile et agréable.

Le *Dédale* se trouvant prêt à se rendre au port Jackson, le lieutenant Hanson reçut de moi, le 8, et des ordres à cet effet, et une copie de notre reconnaissance de la côte de la Nouvelle-Albion, au sud de Monterrey. Je lui remis en même temps celle de mes dépêches pour le gouvernement, que je crus devoir adresser à l'officier qui commandait dans ce port. On déposa aussi à bord du même navire quelques plants de l'arbre à pain, afin que si, dans sa route à la Nouvelle-Galle du sud, M. Hanson touchait à l'*île de Norfolk*, il pût y introduire cette précieuse production du règne végétal.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Suite de nos opérations dans la baie de *Karakakoua*. — Cession de l'*Ile-d'Owhyhée* à la couronne de la *Grande-Bretagne*.

Tout le temps qu'avait duré le rééquipement de nos vaisseaux dans ce port hospitalier, j'étais presque toujours resté à bord; mais, n'ayant plus que peu de choses à y surveiller, je me rendis le 9, à notre petit camp, ce qui fit beaucoup de plaisir au roi. Tâchant d'acquérir assez de connaissances des procédés de nos ouvriers, pour pouvoir les imiter dans la suite, Tamaahmaah avait apporté la plus grande attention à leurs travaux pour la construction de la *Britannia*; et en conséquence, nous ne l'avions eu que rarement à bord.

L'île entière devait être, le 12, soumise à un *tabou* très-rigoureux, et pour l'observation duquel les chefs devaient se retirer dans leurs habitations. Au cas où les présages seraient favorables, il leur serait per-

mis de manger de la chair des porcs que l'on consacrerait dans cette occasion, et il devait y avoir nn grand *poury*, c'est-à-dire, de longues prières; mais si les présages étaient contraires, on devait suspendre sur le champ toutes les cérémonies.

J'avais témoigné souvent à Tamaahmaah le desir d'assister à une cérémonie de ce genre; et en cette occasion, il m'annonça qu'il avait obtenu le consentement des prêtres, à condition toutefois que durant cette interdiction, je me soumettrais à tout ce que leur religion commande. J'en fis aussitôt la promesse, et je reçus la visite que me firent, avec une sorte d'appareil, plusieurs des principaux prêtres, l'un desquels était appelé *Eakoua-no-Tamaahmaah*, c'est-à-dire le dieu de Tamaahmaah. Cet insulaire nous avait fréquemment honorés de sa compagnie. En cette occasion, on le surprit à voler un couteau, délit pour lequel il fut renvoyé sur le champ; et je défendis de le laisser rentrer dans l'enceinte de notre camp.

Les restrictions dont je viens de parler, consistaient en quatre articles : n'avoir aucune communication avec les femmes, ne rien manger qui n'eût été préalablement consacré, demeurer toujours à terre et ne pas se

se laisser mouiller par de l'eau de la mer, et enfin ne pas toucher à ce qui serait présenté par quelqu'un qui n'aurait pas assisté aux cérémonies du Moraï.

Il fallait que tous ceux de nos gens qui étaient établis à terre, observassent aussi ces articles; et, vers le coucher du soleil, le roi nous fit inviter à nous rendre au Moraï, où il officiait en qualité de pontife et assisté de quelques-uns des principaux prêtres. Il chantait un hymne au soleil couchant; et c'était là le commencement de la cérémonie. Mais, comme je me propose de traiter ce sujet plus au long, dans une autre occasion, je me bornerai, pour le présent, à observer briévement que cette prière paraissait avoir une forme déterminée et quelque régularité, et que l'on n'omit pas de prier pour sa majesté britannique et pour notre heureux retour dans notre patrie. On pouvait remarquer, dans toutes les cérémonies, une sorte d'ordre, qu'accompagnaient beaucoup de pratiques superstitieuses et de formalités mystérieuses, dont la principale eut lieu à la pointe du jour. Alors on exigea le plus profond silence de toute créature qui pouvait se faire entendre dans l'enceinte sacrée. Le roi récita, à voix basse, et avec beaucoup de so-

lennité, une prière, vers le milieu de laquelle, il prit un petit cochon lié par les jambes, et il le tua d'un seul coup, en le jetant contre terre. Il faut que le sacrifice s'opère sans la moindre interruption, sans que la victime pousse un seul cri, et sans que le silence soit interrompu par le bruit le plus faible. Cette partie de l'office est supposée annoncer que l'on est bien avec les dieux, et l'on passe ensuite à d'autres cérémonies. Une grande quantité de cochons, de bananes et de noix de coco furent alors consacrés pour les principaux chefs et les prêtres. Les productions les plus communes, telles que les poissons, les tortues, les volailles, les chiens et diverses racines succulentes qui composent la nourriture des insulaires durant l'intervalle de l'un de leurs tabous les plus rigoureux à l'autre, furent alors servis; et c'était pour la première fois, depuis notre arrivée, qu'ils se régalaient de ces mets délicieux. Le jour intermédiaire (le 18) et la seconde nuit se passèrent en prières, et nous ne trouvâmes pas de difficulté à nous soumettre aux règles prescrites. Le 14, au lever du soleil, nous fûmes affranchis de toute observance religieuse.

La plupart de nos amis revinrent le len-

demain au camp, et nous mangeâmes ensemble du porc consacré. Les insulaires préféraient généralement notre cuisine pour la manière d'apprêter le poisson, la viande et les volailles; mais, quant aux racines et aux fruits à pain, la leur est certainement supérieure.

Kahowmotou était un de nos convives les plus assidus. Mais la reine, sa fille, disgraciée de son mari, ne venait que rarement dans la partie de la baie où nous étions. Je n'ignorais pas le desir ardent qu'elle avait de se reconcilier avec Tamaahmaah, et toute la conduite du roi annonçait en lui la même disposition. Il m'avoua son tendre attachement pour Tahowmannou, sa femme, et laissa paraître une sorte de conviction de l'innocence de cette princesse. Il reconnut de bonne-foi qu'il n'avait pas eu une conduite assez régulière pour être autorisé à se séparer de sa femme, et que si cela ne justifiait pas l'infidélité de celle-ci, du moins ce pouvait être son excuse. Quant à la liberté qu'il s'était donnée sur ce point, c'était, disait-il, une sorte de privilége de son rang et de son autorité.

Les parents de la reine me pressaient vivement de travailler à un raccommodement

qui était desiré par les deux parties; et, comme j'y étais très-disposé moi-même, je résolus de saisir la première occasion qui se présenterait d'opérer une réconciliation. Quoiqu'à notre précédente relâche, Tahowmannou nous eût donné d'elle l'idée la plus avantageuse, cependant, soit à raison de ses malheurs, soit que ses charmes personnels eussent acquis encore plus de perfection, ou peut-être par l'effet de ces deux causes réunies, nous étions tellement disposés en sa faveur, et moi-même plus qu'aucun autre, que nous formions tous le vœu de la voir rétablie dans sa dignité. Ce desir acquérait une nouvelle force par l'intérêt que nous prenions au bonheur et à la tranquillité de notre noble et généreux ami, de Tamaahmaah, qui, en reprenant sa femme, devait non-seulement trouver le bonheur domestique, mais quelques avantages pour sa situation politique.

Je savais, à n'en pas douter, que deux ou trois chefs des plus considérables de l'île, avaient des projets contraires aux intérêts et à l'autorité du roi; et il était à craindre que, si les sollicitations pressantes du père de la reine, de Tahowmotou, qui avait le plus de puissance et de crédit après le monarque,

étaient repoussées, la réunion de ce chef au parti des mécontents ne le fortifiât beaucoup, au grand préjudice, sinon totalement à la ruine du pouvoir de Tamaahmaah, vu surtout que les ennemis de celui-ci semblaient former une constante opposition, qui n'était nullement à mépriser, et qui paraissait être une partie essentielle de la politique de ces insulaires.

D'après des motifs si puissants, toutes les fois que je trouvais le roi disposé à m'entendre sur ce sujet, je ne manquais pas de lui faire sentir combien il était nécessaire qu'il adoptât une mesure si essentielle à son bonheur individuel, et si importante à son intérêt et à son autorité, comme chef suprême de l'île. Il en convenait franchement; mais son orgueil opposait des obstacles difficiles à vaincre. Il ne voulait pas agir immédiatement lui-même; et quoiqu'il sentît toute l'importance de faire conduire la négociation par quelqu'un des principaux chefs, qui aurait sa confiance, il était dur pour lui de solliciter des bons offices qu'il avait rejetés avec mépris, lorsqu'on les lui avait offerts. J'étais presque dans la même disposition vis-à-vis de lui; mais, assuré qu'il desirait sincèrement une réconciliation, je lui épargnai la morti-

fication de me demander de lui rendre ce service, et je lui en fis l'offre de nouveau. Il l'accepta sur le champ, et me déclara qu'aucune proposition ne pouvait lui être plus agréable, parce que son raccommodement étant l'effet de mes soins, il ne mécontenterait aucun de ses compatriotes par une préférence accordée à l'un d'entre eux.

Cependant toutes les difficultés n'étaient pas encore levées : la crainte qu'on n'attendît de lui quelque concession, le retenait fortement. Il ne voulait absolument ni paraître avoir ménagé en secret cette affaire, ni que l'on sût que c'était à sa demande que l'on avait entrepris une négociation, qui, pour réussir à son gré, devait sembler un effet du hasard.

Il fut donc résolu que j'inviterais la reine ainsi que plusieurs de ses parents et de ses amis à se rendre à bord de la Découverte, pour y recevoir quelques présents que je voulais leur offrir, comme des gages de mon estime et de mon amitié, et que je tâcherais de découvrir dans la conversation si l'on desirait toujours un raccommodement. Nous convînmes aussi que ce point éclairci, Tamaahmaah arriverait à l'improviste, comme s'il avait quelque chose d'extraordinaire à me

communiquer, que je paraîtrais charmé de cet heureux hasard, et que joignant sa main à celle de son épouse, je les reconcilierais sans aucune explication. Cependant il restait encore une assez grande difficulté, celle de faire connaître au roi le résultat de notre entretien, ce qui ne pouvait se faire que par un message verbal. Après y avoir bien rêvé, Tamaahmaah prit deux morceaux de papier sur chacun desquels il traça quelques lignes; puis il me les remit. L'un de ces papiers devait signifier que le résultat de mes recherches était conforme à ses vœux, et l'autre, qu'il y était contraire. Le roi me proposa de plus, dans le cas où je ferais usage du premier, de ne point le lui envoyer en secret, mais ouvertement, et comme un présent que je faisais à sa majesté owhyhéenne, ce qui aurait l'air d'une plaisanterie. La gaieté naturelle des insulaires les porterait à rire du tour qu'ils supposeraient joué au roi, la compagnie serait, en quelque sorte, préparée à sa visite, et l'on ne pourrait soupçonner de l'accord entre lui et moi.

Ce plan fut exécuté le 17. Tandis que la reine et sa compagnie, ignorant le complot, recevaient les présents que je leur avais destinés, leur gaieté et leur bonne humeur s'ac-

crurent encore par la proposition que je fis d'envoyer au roi un simple morceau de papier, soigneusement enveloppé dans un morceau d'étoffe du pays, et accompagné d'un message par lequel je lui annoncerais qu'occupé à distribuer des présents à nos amis d'Owhyhée, je ne voulais pas oublier sa majesté.

Tamaahmaah n'eut pas plus tôt reçu ce message, qu'il se hâta de se rendre à bord. Avant de paraître, il s'écria avec sa vivacité accoutumée, qu'il venait me remercier du présent que je lui avais fait. Il fut entendu de tous ceux qui étaient dans la grande chambre; et ils rirent beaucoup de la plaisanterie, excepté toutefois la pauvre reine, qui paroissait fort troublée de l'idée de se retrouver en la présence de son époux. A l'instant où celui-ci l'aperçut, il feignit une grande surprise, se tut, et fit semblant de vouloir sortir; mais, placé de manière à lui couper la retraite, je pris sa main que je joignis à celle de la reine, et la réconciliation fut faite. La sincérité en fut démontrée par les larmes qui coulèrent involontairement de leurs yeux quand ils s'embrassèrent, et par la joie que ressentirent ceux qui furent témoins de cet heureux événement. Une légère

collation et quelques verres de vin terminèrent la scène.

Après que la reine m'eut témoigné toute sa reconnaissance, je fus fort surpris de l'entendre me dire, au moment où nous nous disposions tous à nous rendre à terre, qu'elle avait encore une grande faveur à me demander, c'était de tirer de Tamaahmaah une promesse solennelle que, de retour à son habitation, il ne la battît point. La cordialité avec laquelle s'était opérée la reconciliation, et la vive satisfaction que les deux époux avaient témoignée, me firent d'abord considérer la demande de la reine comme une simple plaisanterie : mais je me trompais ; car bien que Tamaahmaah m'eût assuré que jamais rien de pareil n'arriverait, Tahowmannou ne fut tranquille que lorsque je l'eus accompagnée à son habitation, où j'eus le plaisir de la voir rétablie dans tous ses honneurs et dans ses droits, à la grande satisfaction des amis du roi, mais, en même temps, à la grande mortification de ceux qui, par leurs faux rapports, avaient causé cette malheureuse séparation.

Les chagrins domestiques de Tamaahmaah étant ainsi dissipés, il recouvra la tranquillité d'esprit nécessaire pour s'occuper d'intérêts

politiques ; et la cession de l'île d'Owhyhée à sa majesté britannique, devint l'objet de ses plus sérieuses considérations. Il en avait été souvent question dans ma précédente relâche ; mais alors quelques-uns des principaux chefs s'y opposaient. Ils prétendaient qu'ils ne devaient pas se donner eux-mêmes et se soumettre à une puissance étrangère, sans être parfaitement convaincus que celle-ci les défendrait contre les projets ambitieux de leurs ennemis, soit voisins, soit éloignés. Pendant notre absence, l'affaire avait été mûrement discutée par tous les chefs, et ils furent unanimement d'avis que pour obtenir la protection qu'ils sollicitaient, il fallait que Tamaahmaah fît entre mes mains la cession de l'île au roi d'Angleterre, et qu'il reconnût son peuple et lui comme sujets de la Grande-Bretagne, en demandant que cette puissance les défendît contre toute espèce d'ennemis extérieurs.

Ils étaient fortement portés à cette démarche, par le traitement qu'ils avaient éprouvé des étrangers récemment arrivés parmi eux, et desquels, je crois, ils n'avaient que trop lieu de se plaindre. En beaucoup d'occasions, on ne leur avait rien donné en échange des vivres qu'ils avaient abondamment fournis :

d'autres fois, on les avait trompés, en leur livrant des choses sans valeur et de mauvaise qualité. Cette dernière espèce de fraude avait eu lieu principalement pour les articles dont ces insulaires desirent le plus de se fournir, les armes et les munitions, qui composent principalement les cargaisons des aventuriers venant du nord-ouest de l'Amérique. On leur avait donné des mousquets et des pistolets qui crevaient au premier coup, quoique chargés avec précaution; et, pour augmenter la quantité de la poudre qu'on leur avait vendue, on l'avait mêlée plus d'à moitié avec du charbon de terre pilé ou d'autres mauvais ingrédients. Il était arrivé plusieurs accidents par l'effet des armes à feu, et nous eûmes connaissance d'un fait de cette espèce, peu de jours après notre arrivée. Un jeune chef ayant acheté un mousquet, et l'essayant avec une charge ordinaire de poudre, l'arme creva, et non-seulement il perdit quelques phalanges de la main gauche, mais il eut le bras droit jusqu'au dessus du coude, si dangereusement blessé, que sans un prompt secours de nos chirurgiens, il eût peut-être perdu la vie.

Convaincu de l'importance des îles Sandwich, dans le cas où la Grande-Bretagne étendrait son commerce sur l'Océan-Pacifique,

je ne perdais aucune occasion d'encourager les dispositions amicales des insulaires envers nous, et je m'efforçais de leur faire comprendre qu'en se soumettant à l'autorité et à la protection d'une puissance supérieure en forces, ils seraient bien moins exposés aux fraudes que l'on s'était permises en traitant avec eux.

La constante pratique de toutes les nations civilisées a été de s'attribuer la souveraineté et des droits sur le territoire des contrées qu'elles ont nouvellement découvertes, seulement pour les avoir vues, ou pour y avoir abordé les premières. Néanmoins, dans l'affaire de Noutka, on avoit eu d'autres idées sur ce point : on avait fortement insisté sur la cession que Maquinna est dit avoir faite à M. Martinez du village et de l'anse des Amis. Quoique d'après l'usage ancien dont je viens de parler, il ne pût s'élever aucun doute, relativement à la priorité des droits de l'Angleterre sur les îles Sandwich, cependant je jugeai que la cession volontaire du territoire par le roi et le peuple de ces îles, à la Grande-Bretagne, était un moyen de prévenir toute contestation à ce sujet avec d'autres puissances.

D'après ces considérations, je crus qu'il était de mon devoir d'accepter, pour la cou-

ronne de la Grande-Bretagne, la cession proposée, et je stipulai qu'elle serait faite de la manière la plus solennelle et la moins équivoque.

A cet effet, tous les principaux chefs de l'île, qui, depuis quelque temps, étaient dans notre voisinage, furent convoqués. Ils étaient enchantés de la manière dont nous les avions traités. Ils semblaient parfaitement connaître la nature de notre expédition, et la différence qu'il y avait entre notre petite escadre et les vaisseaux de commerce qu'ils avaient vu si souvent aborder sur leurs côtes. Ils comprirent très-bien que ceux-ci ne portaient que des gens animés par l'appât d'un gain particulier, tandis que ceux que j'avais sous mes ordres, agissaient sous l'autorité d'un monarque, dont l'objet principal était, en nous envoyant, d'apaiser leurs querelles, de leur procurer les objets qui pouvaient accroître leur bonheur, et leur donner plus d'importance aux yeux de ceux qui les visiteraient dans la suite.

Ces idées les portèrent à croire en même temps que je pourrais laisser le *Chatam* à Owhyhée pour les protéger à l'avenir; mais ayant appris qu'une telle mesure était impossible quant à présent, ils parurent disposés à

attendre avec patience l'époque où l'on pourrait les satisfaire sur ce point.

Ils avaient eu déja des relations de commerce avec quatre nations du monde civilisé, et ils savaient que plusieurs autres semblables en connaissances et en pouvoir, existaient dans ces régions éloignées, d'où ceux qui les avaient visités les premiers étaient venus. Cette information fit naître en eux la crainte d'être forcés peut-être, sous peu de temps, à se soumettre à l'autorité de quelqu'une de ces grandes puissances; et, dans cette idée, ils n'hésitaient pas à donner la préférence aux Anglais qui les avaient visités les premiers et avec le plus d'assiduité.

La cession en forme de l'île avait été différée à cause de l'absence de deux des principaux chefs. Celui du district d'Ahidou, *Commanow*, n'avait pu s'éloigner des parties orientales et septentrionales du pays, quoiqu'il eût pu déléguer son autorité, en son absence, à quelque chef d'une moindre importance. Mais après quelques messages entre Tamaahmaah et lui, il parut qu'il n'y avait pas moyen qu'il quittât son district.

L'autre chef absent était celui de Koarra, Tamaahmotou, le même qui avait capturé la goëlette la *Belle-Américaine*, et avec lequel

je ne me souciais nullement d'entretenir beaucoup de relations. Depuis ce perfide attentat, il n'avait osé s'approcher d'aucun des vaisseaux qui avaient visité cette côte ; et comme ses intérêts en avaient infiniment souffert, il en ressentait beaucoup de chagrin. Lors de notre dernière relâche, il avait déja confié ses peines à Tamaahmaah, et il le priait d'employer ses bons offices pour obtenir une entrevue avec moi, et la permission, pour les habitans de son district, de venir aux vaisseaux, afin d'avoir part aux avantages supérieurs qu'ils trouvaient dans notre commerce ; mais pour témoigner l'horreur que m'inspirait la perfidie de son caractère, et pour le punir de sa cruauté envers M. Metcalf et son équipage, j'avais jusqu'alors repoussé avec indignation toute sollicitation en sa faveur. Cependant après de sérieuses considérations, et surtout après avoir réfléchi à la position de ceux de nos compatriotes qui avaient fixé leur résidence dans le pays, je crus devoir ne point montrer un ressentiment implacable. Je me décidai donc à recevoir Kakowmotou, qui néanmoins était regardé parmi nous comme ayant porté le premier coup au capitaine Cook, et je permis aussi à *Paria* de venir aux vaisseaux. Paria,

dont il est question dans le voyage de ce grand navigateur, était alors déchu de son rang et de sa première condition, et il résidait dans une des possessions de Kakowmotou, à l'est de l'île, dans un état misérable.

En accordant à Kakowmotou une permission qu'il sollicitait avec instance, j'y mis pour condition qu'il s'engagerait de la manière la plus solennelle, ainsi que sa suite qui était toujours nombreuse, à se conduire de manière à ne point troubler la bonne harmonie qui subsistait entre les insulaires et nous, et à respecter les lois de la décence et de l'hospitalité. Il répondit qu'il garantissait sur sa tête la bonne conduite de ses gens et la sienne. Le district sur lequel s'étendait son autorité était le plus voisin de nous, au nord; mais craignant que nous ne tirassions vengeance des crimes qu'il avait commis, il s'était retiré dans les parties orientales du district d'*Amakoua*, comme les plus éloignées. Depuis que je lui avais accordé la permission de venir nous voir, il ne s'était avancé que lentement vers la baie de Karakakoua; et, de temps à autre, il envoyait des messagers pour savoir si j'étais toujours dans les mêmes dispositions. L'assurance que je lui en faisais donner, ne suffisait pas cependant pour dissi-

per

per ses soupçons. Il s'arrêtait à chaque Moraï situé sur sa route ; il y faisait des sacrifices, et consultait les prêtres pour savoir ce que lui annonçaient les présages. Ils furent d'abord très-fâcheux ; mais à mesure qu'il avança, ils devinrent plus favorables. Enfin, le 19 au matin, il parut en grande pompe, et suivi d'une nombreuse flotte de larges pirogues contenant au moins un millier d'individus tous ramant. Ces embarcations s'approchèrent en bon ordre de la baie, dont elles tournèrent la pointe nord d'entrée.

Tamaahmaah qui était alors avec moi, me fit entendre que Kahowmotou marchait toujours avec ce grand appareil, et que c'était l'homme le plus orgueilleux qu'il y eut dans l'île.

La flotte étant entrée dans la baie, se dirigea lentement vers les vaisseaux ; mais j'envoyai dire à Kakowmotou que je desirais qu'il prît sa résidence, avec sa suite, à Kowroua, où il se rendit à l'instant ; et bientôt après il vint, accompagné de Tamaahmaah et de plusieurs autres chefs, visiter notre petit camp. Je n'y étais pas alors ; mais, à mon retour, je le trouvai assis dans la Marquise, avec plusieurs de nos amis les plus intimes, et de quelques insulaires qui m'étaient inconnus,

et montraient une bonne humeur et un calme que ne pouvait même affecter la physionomie fourbe et sauvage de Kahowmotou.

Après les civilités d'usage, il saisit la première occasion de se justifier de l'attentat pour lequel nous avions si justement refusé d'avoir communication avec lui. Il se plaignit d'avoir été maltraité par l'équipage de quelques navires qui avaient visité la baie de Toeaigh, et particulièrement d'avoir été battu par M. Metcalf, commandant de l'*Eleonora,* dans le temps où le fils de celui-ci qui depuis avait eu le commandement de la *Belle-Américaine*, était à bord du premier de ces deux bâtiments. Il prétendit que c'était l'outrage qu'il avait reçu en cette circonstance, qui l'avait porté à la vengeance qu'il avait exercée sur le jeune Metcalf et ses gens, mais qu'il n'avait point eu d'intention hostile envers aucun autre, et que sa conduite, ainsi que celle des insulaires qui lui étaient soumis, prouverait la vérité de ses protestations.

Ce sujet ayant été pleinement discuté, je serrai la main de Kahowmotou en signe de réconciliation, et je lui fis présent de quelques choses utiles, au grand contentement et à l'approbation de tous ceux qui ét aent présents.

Comme cette entrevue de réconciliation était à sa fin, on annonça le dîner. Notre porc consacré étant épuisé, Tamaahmaah avoit eu soin de fournir un repas qui consista en chiens, en poissons, en volailles et en végétaux, en assez grande quantité pour suffire à l'appétit dévorant de nos nombreux convives. La journée fut consacrée au plaisir et à la joie; et le roi, ainsi que Terrymity, Tahowmotou, Tianna, et tous nos anciens amis, burent leur vin et leur grog avec beaucoup d'alégresse, et n'épargnèrent pas Tamaahmotou, notre nouvel hôte, sur sa gaucherie et sa mauvaise grace à table.

Après le dîner, la bouteille circula librement, et Takowmotou mit de l'importance à boire avec moins de réserve qu'aucun autre. Je crus qu'il convenait de lui rappeler que, comme il n'était pas dans l'habitude de boire des liqueurs spiritueuses, il devait se tenir sur ses gardes : mais il était déja trop échauffé pour faire attention à cet avis. Bientôt l'effet des liqueurs s'étant fait sentir, il fut obligé de se retirer. Il n'était pas possible de voir une physionomie qui exprimât plus vivement la colère, l'indignation et la barbarie, que celle qu'il offrait en cet état. Ses yeux étaient fixés sur moi, pendant qu'on le portait hors

de la tente, et sa langue sortant de sa bouche, il articulait confusément le mot *attoou-anni*, par lequel il disait que je l'avais empoisonné. Quelques-uns des spectateurs, même parmi nos amis, semblaient craindre pour sa vie : le roi se moqua de leurs craintes, et leur expliqua la cause de l'indisposition de Kakowmotou, qui fut presqu'à l'instant dissipée avec un peu d'eau chaude ; et ce chef rentra bientôt, à la grande satisfaction de ses compatriotes, qui paraissaient charmés des plaisirs qu'ils goûtaient dans notre société.

Au-devant de la Marquise, étaient assis à terre deux ou trois insulaires, confidents intimes et compagnons assidus de Tamaahmotou. Au moment où leur maître fut emporté de table, leur conduite changea subitement. Ils causaient auparavant avec beaucoup de vivacité, et alors ils gardèrent un silence qui annonçait leurs soupçons. Leurs yeux étincelaient, et tous leurs traits peignaient la défiance et le ressentiment. L'un d'eux, que je ne croyais pas armé, avait une dague faite de la partie large d'une broche de fer, qu'il agitait vivement, paraissant tout prêt à en faire usage, pour satisfaire les sentiments de vengeance qui remplissaient son cœur. Pendant quelques instants d'entretien qu'il eut avec Tamaahmaah, cet

homme lui soutint qu'on avait donné à Tamaahmotou une bouteille différente de celle du reste de la compagnie ; mais le roi et quelques autres personnes ayant bu devant lui de la même bouteille, il s'apaisa; et le retour de son maître qui était désennivré, dissipa tous ses soupçons. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion, combien il est nécessaire d'avoir la plus grande circonspection dans les rapports que l'on a avec des hommes qui n'ont aucune connaissance de nos usages. Si Tamaahmotou était mort de l'effet des liqueurs auxquelles il n'était pas accoutumé, et dont il avait bu avec excès, les insulaires n'eussent pas douté que nous ne l'eussions empoisonné; et, nous croyant coupables d'une si horrible trahison, ils eussent été bien excusables de courir à la vengeance.

La convocation des principaux chefs de l'île avait amené en même temps une multitude considérable de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui s'établirent dans notre voisinage. Il en devint si peuplé, qu'à peine y eut-il une place où l'on pût élever une habitation temporaire qui ne fût occupée, principalement aux environs des deux principaux villages de *Kakoua* et de *Kowroua*. Le no re

des insulaires se montait à plusieurs mille. Tous se montraient fort gais et très-disposés à nous obliger ; et les habitants de la contrée la plus civilisée n'eussent pu avoir une conduite plus décente et plus réglée. Les jours se passaient très-agréablement pour ceux d'entre eux qui les avaient dévoués à d'innocents plaisirs, et très-utilement pour ceux qui faisaient des échanges avec nous. Les soirées étaient généralement terminées par des danses et des chants, et les nuits s'écoulaient aussi tranquillement que dans les villes les plus policées de l'Europe, quoiqu'on ne se retirât souvent que fort tard. Les uns employaient leur temps à converser ; les autres jouaient à différents jeux de hasard, et je ne remarquai pas un seul exemple d'emportement ou de mauvaise humeur parmi les perdants.

De peur que quelque circonstance imprévue ne troublât l'heureuse tranquillité dont nous jouissions, je m'éloignais peu de notre petit camp. Cette précaution ne m'empêchait pas cependant d'assister, le soir, à quelques fêtes nocturnes dans notre voisinage ; et je pris beaucoup de plaisir à celle que je vais décrire.

C'était une sorte de pièce jouée par une seule femme. L'actrice était jeune, d'une figure

et d'un maintien très-agréables, et se nommoit *Pouckou*. Ses vêtements, malgré la chaleur, consistaient en une grande quantité d'étoffe mince, tournée autour de sa ceinture, et qui lui descendait jusqu'aux genoux. Cette étoffe était plissée de manière à faire paraître le dessin avec avantage, et elle était disposée avec beaucoup de goût. Des guirlandes deplumes noires, jaunes, rouges, ornaient sa tête et son cou; mais à l'exception de ces ornements, elle ne portait rien sur la partie supérieure du corps. Ses chevilles et la moitié de ses jambes étaient enveloppées de plusieurs plis d'étoffe, qui s'élargissaient vers le haut, de telle sorte qu'ils débordaient au moins de quatre pouces tout autour de la jambe. Un réseau très-serré, des mailles desquelles pendaient de petites dents de chien, enveloppait cette sorte de bottines, qui ressemblait à un entonnoir. Pouckou avait des bracelets de grosses dents de cochon parfaitement polies, et liées l'une à l'autre de manière à former un anneau. Le côté concave des dents était tourné en dehors, et on en avait rendu les extrémités parfaitement égales, ce qui produisait un assez bon effet.

La scène se passait en plein air Dès que l'actrice parut sur le théâtre, et avant qu'elle

eût prononcé un seul mot, elle reçut de grands applaudissements des nombreux spectateurs, qui se conduisirent avec beaucoup d'ordre et de décence. Elle était accompagnée de deux hommes qui se tenaient assis à terre, et paraissaient être des musiciens. Leurs instruments étaient pareils, et faits d'une grande calebasse évidée, ouverte par le haut, absolument plate par le bas, et aussi mince qu'il était possible, sans qu'elle courût le danger de se rompre. Ils frappaient de ces instruments sur la terre, qui était couverte d'un peu d'herbe sèche, et dans l'intervalle d'un coup à l'autre, les musiciens touchaient des doigts et de la main les côtés de ces instruments dont ils s'accompagnaient en chantant. Leurs chants, les divers mouvements de leurs corps et de leurs mains, et l'expression animée de leur physionomie démontraient évidemment l'intérêt qu'ils avaient non-seulement à bien exécuter leur partie, mais au succès de l'actrice qu'ils accompagnaient. Celle-ci s'avançait vers eux ou s'en éloignait de plusieurs pas, en différentes directions, selon que l'exigeait son rôle, et les gestes et les mouvements qu'elle faisait en grand nombre. Elle récita d'abord lentement et avec quelque solennité, un discours ou un poème; puis elle

s'échauffa par degrés, et probablement à mesure que le sujet devenait plus intéressant. Enfin, en véritable actrice, et s'abandonnant à son imagination, elle déclama d'un ton de voix très-élevé, et se livra aux plus violentes émotions. Elle obtint alors de grands applaudissements; et quoique le peu de connaissance que nous avions de la langue nous empêchât d'entendre le sujet de la pièce, cependant la représentation nous causa beaucoup de plaisir. Le chant et les accompagnements n'étaient ni désagréables ni discordants; et les gestes et le maintien de Pouckou annonçaient de la grace et du goût. L'agrément que nous eûmes à ce spectacle s'accrut infiniment par l'accueil que nous reçûmes tant des acteurs que des spectateurs; et les premiers parurent infiniment plus flattés de nos applaudissements que des présents que je leur fis avec libéralité.

Les divertissements s'étaient bornés jusqu'alors à des représentations de cette sorte; mais cette après-dînée était destinée à un spectacle d'un genre plus relevé, dans lequel les dames et des hommes de la cour de Tamaahmaah devaient jouer les principaux rôles. On s'était donné beaucoup de peines, et l'on avait fait un grand nombre de répétitions,

pour rendre digne du public la représentation de ce soir, que je promis de faire suivre d'un feu d'artifice.

Vers les quatre heures, on nous avertit qu'il était temps de nous rendre auprès des dames. Leur théâtre, ou plutôt le lieu du spectacle était à la distance d'environ un mille, au sud de notre camp, dans un petit espace carré, entouré de maisons, et ombragé par des arbres. C'était un emplacement aussi heureusement choisi pour les acteurs, que pour la commodité des spectateurs. Ceux-ci étaient au nombre de quatre mille au moins, de tous les rangs et de toutes les classes.

Nous avions remarqué quelque différence dans les vêtements, parmi les insulaires qui avaient assisté au spectacle précédent; et, à celui-ci, il y avait encore une plus grande diversité, chacun s'étant paré le mieux qu'il avait pu. Ceux qui avaient fait des échanges avantageux avec nous, ne manquèrent pas de se revêtir des ornements qu'ils s'étaient procurés, et ceux qui n'avaient point de parures d'Europe, avaient exercé leur génie à les remplacer par celles de leur pays, disposées de la manière la plus à la mode et la plus avantageuse. Des fraises de plumes, des galons de fil formant des guirlandes, ornaient

la tête et le cou des dames. Du drap rouge, de l'étoffe peinte achetée de nous ou de leur propre fabrique, formait la partie inférieure de leur vêtement, qui tombait depuis la ceinture jusqu'au genou. Les hommes aussi avaient mis leurs maros (1) les plus beaux, et l'ensemble des spectateurs offrait un très-agréable spectacle.

A notre arrivée, quelques-uns de nos amis nous plaisantèrent de ce que nous nous étions présentés trop tôt ; mais comme nous fûmes admis dans le lieu (2) où se tenaient les acteurs et les actrices, nous passâmes très-agréablement notre temps. L'habit de ces dernières était à peu près comme celui de Pouckou, mais formé de plus belles étoffes, et disposé avec plus d'élégance et de goût. De la ceinture à mi-jambes, il était si plissé, que l'on eût dit un jupon sur un panier. Il semblait que cette partie de l'ajustement fût la plus difficile à arranger ; car Tamaahmaah qui passait pour s'y connaître, était fréquemment consulté par les femmes, et l'on faisait de petits changements d'après ses avis. Au

(1) Leurs ceintures.

(2) Le texte porte dans le *Green Room*, qui signifie littéralement une serre. *Note du traducteur.*

lieu de parures d'étoffe, et de réseaux orn
avec des dents de chien, chacune des dam
avoit des guirlandes vertes, faites avec u
espèce de plante rampante, à différents e
droits liées comme une corde, et qui le
entouraient l'une et l'autre jambe, depuis
cheville, à peu près jusqu'au bord du jup
Elles n'avaient ni bracelets, ni aucun au
ornements aux poignets; mais elles portaie
sur les épaules et sur le cou d'autres gu
landes très-artistement faites avec les larg
feuilles du *Tee*, plante qui a une racine tr
douce, de la grosseur de l'igname (1). Ce
partie du vêtement fut mise la dernière.
troupe étant prête, le roi et la reine qui avaie
assisté à toute la toilette, furent obligés de
retirer, bien malgré la princesse, qui aur
été charmée de jouer un rôle dans la pièc
car elle passait pour une excellente actric
mais le couple royal ne pouvait assister
spectacle, parce qu'il lui est défendu par
loi de se livrer à des amusements de ce gen
si ce n'est lors de la fête de la nouvelle anné
Celui même que l'on donnait ce jour, ét
une violation des règles établies dans l'î
que l'on s'était permise en notre faveur.

(1) Voyez le 3.e voyage du capitaine Cook.

Leurs majestés s'étant retirées, les dames de distinction et les principaux chefs parurent. Les dames furent reçues par la multitude, avec des marques de distinction et de respect, que je n'avais pas encore remarquées parmi les habitants des îles de la mer du Sud. L'auditoire était disposé en rangs, sur une profondeur de quinze à vingt pieds, et si serrés, que chaque personne touchait ses voisins. Mais les dames ne se furent pas plus tôt montrées derrière les spectateurs, que, de quelque côté qu'elles se présentassent, on leur ouvrit à l'instant, ainsi qu'à leur suite, un passage facile pour se rendre aux places qui leur étaient destinées, où elles s'assirent sur la terre qui était couverte de nattes, et furent à merveille pour voir et pour entendre les acteurs. La plupart de ces femmes avaient une taille épaisse, ce qui, joint à leur démarche noble, à l'air de dignité qui se faisait remarquer dans leur maintien, et au nombre de pages qui les suivaient avec des éventails, pour agiter et rafraîchir l'air, ou avec des chasse-mouches, pour écarter les insectes, annonçait leur importance, comme femmes, filles, sœurs, ou autres proches parentes des principaux chefs, qui ne reçurent pas eux-mêmes de si grands témoignages

de respect ; car ils furent forcés de s'ouvrir un passage comme ils purent.

Le temps que les actrices avaient mis à se parer, avait épuisé la patience des spectateurs qui, de tous côtés, s'écrièrent deux ou trois fois : *hourah , hourah* , *poalicaly* , c'est-à-dire, qu'il ferait nuit avant que le spectacle commençât. Néanmoins l'auditoire était de bonne humeur , et , comme en d'autres contrées, fort disposé à s'amuser. En conséquence on le calma facilement. Notre ami *Trywhouky*, qui était le maître des cérémonies et le directeur de la fête, s'avança et prononça un discours qui excita un rire universel ; puis il fit commencer la musique, et l'on n'entendit plus aucun murmure.

La bande des musiciens consistait en cinq hommes, tous debout, tenant chacun de la main gauche une pièce de bois bien poli, en forme de lance , et , de la main droite, un autre morceau de même matière, et aussi bien travaillé, avec lequel ils frappaient sur la lance, pour s'accompagner en chantant. Les airs variaient pour la mesure et le mouvement, mais surtout pour celui-ci. Les voix et les sons produits par ces grossiers instruments, qui différaient suivant la place où l'on frappait, étaient bien d'accord. Lorsque cette

musique eut duré quelque temps, les dames de la cour ou les actrices parurent, et furent reçues avec les plus grands applaudissements. Les musiciens se retirèrent, et elles se placèrent devant eux.

La pièce était divisée en quatre actes. L'actrice qui jouait le rôle principal avait été autrefois l'objet de l'affection et des embrassements de Tamaahmaah ; mais elle avait alors pour époux un chef d'un ordre inférieur, qui remplissait dans la maison du roi les fonctions de maître de la garde-robe. Cette dame portait une guirlande verte sur le sommet de la tête. Près d'elle était placée la fille captive de Tityre. La femme de Crymamahou, laquelle était une sœur cadette de la reine, se trouvant la femme du plus haut rang, occupait le milieu. A leurs côtés, il y en avait deux autres d'un rang inférieur, ce qui faisait en tout sept actrices. Toutes se rangèrent sur une seule ligne, en face de l'espace occupé par les dames de qualité et les chefs, qui étaient absolument séparés du peuple, non par aucune barrière, mais comme par l'effet d'un accord unanime de la classe inférieure, dont aucun individu ne dépassa cette ligne, ni ne causa le moindre désordre.

Comme la représentation que j'ai décrite ci-dessus, le spectacle était un composé de déclamation et de chants, dont des gestes et des mouvements expressifs expliquaient le sujet. La pièce était en l'honneur d'une princesse captive, appelée *Crycowcoulleneaow ;* et, toutes les fois que l'on prononçait son nom, tous ceux qui étaient présents, hommes et femmes, et qui portaient quelques ornements au dessus de la ceinture, étaient obligés de les ôter, quoique la dame captive fût à la distance d'au moins soixante milles du lieu de la fête. Les actrices, lorsqu'elles étaient en scène, étaient dispensées de cet hommage; mais quand elles étaient assises, et entre les actes, elles exécutaient cette mystérieuse cérémonie.

La variété des attitudes qu'elles prirent, et la rapidité de leurs mouvements, ne ressemblaient à rien de ce que j'ai vu dans les autres parties du monde, et d'après quoi je puisse donner une idée de l'étrange effet qu'elles produisirent, principalement dans les trois premiers actes, où il me parut qu'il y avait un accord parfait entre la déclamation des actrices et leurs gestes. Une ou deux d'entre elles étant moins bonnes que les autres, nous procurèrent le moyen de juger par

par comparaison; et je dois avouer que celles qui excellaient le plus, avaient une grace dont les mots ne peuvent donner une idée.

Je trouvai dans les chants, dans les mouvements et les gestes des premières parties de la pièce, plus de variété qu'en pareille occasion je n'en avais encore observé parmi les peuplades de la grande nation de la mer du Sud. Toute cette représentation, dont il m'est impossible de donner une description fidelle, fut jouée avec une étonnante vivacité. Dans quelques moments, l'agitation des actrices était telle, qu'elle paraissait infiniment au dessus de leurs forces. Si le troisième acte avait terminé ce spectacle, nous nous serions retirés avec une plus favorable idée du but moral de la pièce, que celle que nous en donna la dernière partie, entièrement composée des scènes les plus indécentes. Je ne doute pas que les paroles du chant ne correspondissent à l'obscénité de l'action, qui fut poussée à un degré d'extravagance, capable de dégoûter les hommes les plus licencieux.

Ce *Hourah*, qui dura une heure, finit au coucher du soleil, la loi défendant de continuer les représentations après la fin du jour. Les spectateurs se dispersèrent, à l'instant, sans désordre et de fort bonne humeur; mais

le divertissement que j'avais promis demandant que la nuit fût tout-à-fait sombre, la multitude eut la permission de se rassembler de nouveau dans notre voisinage.

Notre feu d'artifice commença vers les sept heures du soir ; et comme nous avions encore une grande quantité de pièces bien conservées et variées, j'en fis tirer beaucoup. Ce spectacle produisit sur la multitude une surprise et une admiration qui, de tous côtés, fit pousser des acclamations que l'on peut aisément imaginer de gens à qui les effets extraordinaires du feu sont absolument inconnus. Tamaahmaah fit partir les deux premières fusées volantes ; mais un ou deux chefs seulement eurent le courage de suivre son exemple ; et nous remarquâmes parmi ceux qui étaient le plus près de nous, que la crainte l'emportait sur le plaisir. On finit par des feux du Bengale, qui éclairant tous les environs, à une grande distance, et ramenant, pour ainsi dire, le jour, nous parurent causer plus de plaisir que tout le reste. Lorsqu'on eut annoncé aux insulaires que cette lumière leur était donnée pour les reconduire plus surement à leurs habitations, chacun se retira paisiblement ; et une demi-heure après, le silence fut si complet,

qu'on n'aurait pas imaginé qu'il y eût un seul étranger dans notre voisinage.

A mesure que la foule s'était accrue, on avait augmenté la garde de nuit du roi; et, ce soir, elle fut au moins du double. Le nombre des gardes se montait à peu près à quarante, tous armés de pallalous et de dagues de fer, et postés en différents lieux autour de l'habitation royale.

Nous étions au douzième jour de l'absence de M. Menziez et de sa troupe; et comme c'était beaucoup plus de temps que j'avais cru qu'il n'en fallait pour son excursion, je commençais à craindre que quelque accident ou quelque indisposition ne le retînt dans l'intérieur du pays. J'étais convaincu qu'il n'y avait aucun danger à redouter de la part des insulaires. D'ailleurs, j'avais reçu des nouvelles de l'arrivée de ce petit détachement à la pointe sud de l'île, quelques jours après son départ.

Le terme de notre relâche s'approchant, pour mettre à la voile aussitôt que nos gens seraient de retour, je donnai ordre que, dès le lendemain matin (20), on rembarquât tous les effets que nous avions à terre. Plusieurs des chefs étant venu déjeûner avec nous, exprimèrent leur contentement et leur

admiration du spectacle que nous leur avions donné la veille. Ils virent tous avec regret les préparatifs de notre départ ; mais ils savaient bien que j'en avais déja retardé le moment, et qu'il fallait enfin nous séparer, vraisemblablement pour ne nous revoir jamais. Tel était le sujet de notre conversation, quand on vint m'annoncer qu'une giberne, laissée négligemment par une sentinelle, avait été volée à bord du *Chàtam.* A cette nouvelle, Tamaahmaah ne montra aucun empressement à nous faire retrouver le vol, alléguant que c'était la faute de la sentinelle qui n'avait pas pris plus de soin de ses effets. A cet égard, il avait raison ; et, pour ne pas troubler l'accord qui subsistait entre nous, j'aurais passé sur cette transgression, si je n'avais pas constamment déclaré, en répondant à toutes les sollicitations que l'on m'adressait pour obtenir des armes à feu et des munitions, que ces objets étaient *taboués* pour le service de sa majesté le roi Georges.

Cependant la tristesse qu'occasionna ce malheureux incident, produisit le bon effet d'engager le roi à envoyer Kahowmotou à la recherche de la giberne, qui nous fut rapportée au bout d'une demi-heure. On l'avait trouvée dans la maison de Kavahirou, chef

du district de Kaou, et le principal personnage du village de Kowroua. L'auteur du vol était une femme dont on ne put se saisir, soit qu'elle se fût échappée, soit qu'elle profitât du privilége spécial dont jouit ce village, et qui consiste en un droit d'asile pour les coupables qui se réfugient dans son enceinte.

J'appris, dans l'après-dînée, que nos voyageurs avaient atteint le sommet de *Mowna-Roa*; mais l'insulaire qui nous apporta cette nouvelle, nous fit entendre en même temps qu'ils n'arriveraient pas de quelques jours, parce qu'ils comptaient revenir par terre, et que les chemins étaient mauvais.

Ayant repris ma résidence à bord, j'y reçus, le 21, une visite que me firent, en grande cérémonie, tous les principaux personnages des environs, à l'exception de Kavahirou qui, ayant recélé la giberne volée, me paraissait avoir participé au vol, et que, par cette raison, je ne voulus point recevoir. Ce ne fut pas une petite mortification pour son orgueil, ni une faible perte pour ses intérêts; car je ne laissai personne retourner au rivage sans lui faire un présent. Quoique Tamaahmotou et les insulaires de sa suite eussent peu de droits à ma reconnaissance, cependant ils ne

furent pas oubliés. Une fille de Tamaahmaah, âgée d'environ neuf ans, était venue avec cette troupe. Nous ne l'avions pas encore vue, et elle avait été confiée à Tamaahmotou pour son éducation. Elle ressemblait extrêmement à son père, et elle était loin d'être belle ; mais elle avait une physionomie très-spirituelle et très-animée.

Tous les chefs étant rassemblés, je demandai au roi quand on confirmerait la cession volontaire de l'île. Il s'établit alors entre Tamaahmaah et quelques-uns de ses conseillers qui étaient présents, une conversation très-courte, dont le résultat fut qu'un *tabou-poury* devant commencer le 23 au soir, et durer jusqu'au 25 au matin, il fallait saisir cette occasion de consulter de nouveau les prêtres, afin que chacun demeurât convaincu de la convenance de la mesure que l'on se proposait d'adopter. Tamaahmaah me pria en même temps de l'accompagner au Moraï pendant l'interdiction.

C'était une proposition que je goûtais peu ; mais on me fit comprendre qu'il était impossible de se passer de la décision des prêtres ; et comme il n'était guère probable que nos gens fussent de retour de *Mowna-Roa* avant la fin de la cérémonie, je promis d'y assister.

Je ne pouvais pas craindre que la cession n'eût pas lieu, quoique plusieurs formalités y manquassent encore. Elle fut fixée au 25 ; et j'annonçai qu'immédiatement après, je ferais voile, avec la brise de terre, pour Tyahtatouah et Toeaigh. Toute la compagnie eut la bonté de m'assurer qu'elle demeurerait à bord, jusqu'à ce que nous quittassions Owhyhée.

J'étais fort affligé de n'avoir pu, malgré tous mes efforts, réussir à établir la paix entre les différentes îles Sandwich. A mon retour à Owhyhée, j'avais demandé si l'on y avait reçu la lettre que j'avais écrite de Mowy, et l'on m'avait répondu que non : mais on m'avait fait entendre qu'un petit parti de cette dernière île avait paru sur la côte ouest d'Owhyhée, dans le dessein, croyait-on, de se saisir de quelques-uns des habitants, pour les emmener et les sacrifier. On prétendait même que cet infernal projet avait été mis à exécution. Cependant après des recherches ultérieures, je reconnus que le fait n'était nullement prouvé ; mais il était certain que les gens de Mowy avaient été contraints de faire une prompte retraite.

Tamaahmaah ne voulut jamais convenir qu'il eût été dûment informé de leur arri-

vée, et il eut toujours soin d'éviter la conversation sur ce sujet. Néanmoins, après plusieurs tentatives, je parvins à lui expliquer le résultat de ma négociation avec les chefs de Mowy, et il parut convenir alors avec moi que ceux qui avaient débarqué à l'ouest d'Owhyhée, ne pouvaient être que ceux que l'on avait chargés de ma lettre, et autorisés à négocier une paix générale. Je fus alors parfaitement convaincu qu'aucune ouverture de l'espèce de celles qui avaient eu lieu jusque-là, ne pourrait être couronnée du succès qu'au moyen de courses que je ferais moi-même d'une île à l'autre ; mais ni ma position, ni le temps ne me permettaient de m'engager dans une pareille entreprise dans la saison où nous étions. J'espérais terminer, dans le cours de l'été, tout ce qui avait rapport à l'Océan Pacifique du nord ; et, dans cette persuasion, je n'avais pas demandé que le *Dédale* revînt avec un supplément de provisions. Il fallait même compter sur la Providence, sur nos soins et notre frugalité, pour accomplir les reconnaissances que nous avions encore à faire, avec le peu de provisions qui nous restaient.

Toutes les dispositions relatives à notre départ étant achevées, le roi et sa compagnie re-

tournèrent à terre. Nos messieurs arrivèrent alors de *Mowna-Roa*. Ils étaient descendus de la montagne en ligne directe, et jusqu'au rivage où ils s'étaient embarqués. S'ils n'avaient pas pris ce chemin, leur retour eût encore été rétardé de quelques jours. En revoyant nos voyageurs, j'eus regret d'avoir consenti à différer mon départ; mais je ne pouvais me dédire, surtout d'après la loi que je m'étais imposée d'observer scrupuleusement les promesses que je faisais à ces insulaires. Ce délai donna à quelques officiers, que leur service avait empêchés de quitter la côte, le temps de faire une promenade dans les environs.

La construction du vaisseau de Tamaahmaah était alors si avancée, que je jugeai qu'il serait aisé à ses gens de l'achever sous la direction de Boid. Toute la carcasse était terminée, et il ne fallait plus qu'achever quelques parties du bordage, et disposer l'intérieur selon le goût et la fantaisie du monarque. Ne doutant pas que tout cela ne se fît aisément sans l'aide de nos charpentiers, je donnai ordre à ceux-ci de rentrer à bord (le 22). J'avais fourni de plus au roi tout le fer dont il avait besoin, l'étoupe et le goudron pour calfater, des mâts, un assor-

timent de voiles comme pour une goëlette, avec de la toile, des aiguilles et du fil pour les raccommoder dans la suite. Quant aux cordages, ces insulaires en ont suffisamment de leur propre fabrique.

Le 23, au soir, selon ma promesse, j'accompagnai Tamaahmaah au Moraï, et je me soumis à toutes les formes, à toutes les règles, à toutes les interdictions du tabou. Les cérémonies en furent semblables à celles que j'avais déja vues ; mais elles furent plus courtes; il n'y eut pas tant de formalités, et le nombre de personnes qui s'y trouvèrent ne fut pas si considérable.

Cette fois, je ne fus pas simple spectateur; je fus acteur, à quelques égards. Le matin, lorsque l'on récitait les prières, et pendant les principales cérémonies, je fus appelé pour donner mon avis sur différentes questions, et notamment sur celles-ci : Convient-il de demeurer en paix, ou de faire la guerre aux îles voisines? Par la cession volontaire de l'île, les habitants devront-ils être considérés comme sujets de la Grande-Bretagne? En ce cas, comment devront-ils se conduire envers tous les étrangers, tant ceux des nations civilisées qui viendront les visiter, que les habitants des îles voisines? Mes réponses furent con-

formes à ma position, et tendirent à maintenir le bonheur et la tranquillité des insulaires.

On me permit, à mon tour, de faire mes observations. Craignant de manquer l'objet dont je m'étais si longtemps occupé, l'établissement et la propagation des brebis, des gros bestiaux, et de quelques animaux utiles d'Europe, qu'après une infinité de peines et de soins, j'avais enfin amenés en bon état dans ces îles, je demandai qu'ils fussent *taboués* pour dix ans, avec la faculté, pour le roi seul, de s'approprier pour sa table un certain nombre de mâles de chaque espèce, au cas où ils seraient de trop; et j'ajoutai que je desirais qu'il ne fût pas défendu aux femmes d'en manger. Ma proposition fut unanimement approuvée, et l'on me promit qu'elle serait fidellement observée, avec cette restriction cependant, que, relativement à la viande fournie par ces différents animaux, les femmes seraient soumises aux mêmes lois que pour les volailles et les chiens, c'est-à-dire, qu'elles ne mangeraient pas du même individu dont les hommes auraient mangé, ou dont ils seraient sur le point de manger. On s'entretint beaucoup sur ces différents sujets, pendant tout le temps où l'on ne fut

pas occupé des cérémonies religieuses, qui furent toutes terminées le lendemain, 24, au lever du soleil. Alors, je retournai à bord, où je trouvai tout préparé pour notre départ.

Dans la matinée, le roi et la reine, Terrimyti, frère de Tamaahmaah, Crymamahou, beau-frère de ce prince, et chef du district d'Amakoua; Kahowmotou, père de la reine, et chef du district de Koua, Kavahirou, chef du district de Kaow, Tianna, chef du district de Pouna, Tamaahmotou, chef du district de Koarra, Trywhouky, le beau-frère du roi, et le protecteur et le pourvoyeur zélé de notre camp, se rassemblèrent tous à bord de la Découverte, pour y consommer, entre mes mains, la cession formelle de l'île-d'Owhyhée à sa majesté britannique, et à ses héritiers et successeurs, M. Puget et tous mes officiers étant présents.

Tamaahmaah entama l'affaire par un discours où l'on ne remarqua pas moins de modération que de fermeté. Il développa les motifs qui l'engageaient à mettre l'île sous la protection de la Grande-Bretagne; et il détailla les nombreux avantages que lui-même, les chefs et le peuple en retireraient. Il fit l'énumération des différentes nations,

qui, depuis la découverte des Iles-Sandwich, par le capitaine Cook, y avaient relâché : il fit sentir que chacune d'elles était trop forte, pour qu'ils pussent lui opposer de la résistance, et il observa que comme les étrangers commençaient à visiter plus fréquemment leurs côtes, et que leur nombre allait toujours croissant, il était d'avis que les habitants, pour n'être pas exposés à de plus mauvais traitements que ceux qu'ils en avaient reçus, devaient se mettre sous la protection de quelqu'une de ces grandes puissances avec les sujets desquelles ils avaient eu des rapports. Il ajouta que l'île n'était liée par aucun engagement; et il déclara qu'il accordait la préférence à la Grande-Bretagne; puis il invita chacun des cinq chefs à donner son avis.

Kahowmotou qui s'était longtemps flatté de l'espoir de devenir un jour souverain de Mowy, dit, dans un discours animé et vigoureux, que les habitants d'Owhyhée venant à se lier avec une puissance telle que l'Angleterre, ne devaient plus souffrir les outrages qu'ils avaient essuyés du peuple de la première de ces îles, et que lorsqu'ils auraient obtenu des Anglais une force suffisante, il falloit l'employer avant tout à la conquête

de l'île ennemie, dont le gouvernement serait ensuite confié à quelque chef respectable, que son inclination et son intérêt porteraient à entretenir la bonne amitié avec Owhyhée.

Kavahirou, chef d'un caractère différent, déclara qu'il ne doutait point que la mesure proposée n'assurât pour jamais la tranquillité de ses compatriotes, et ne produisît une pacification générale entre eux, et leurs parents et amis des autres îles.

Tianna proposa d'autoriser quelques guerriers à faire la garde des côtes, et ajouta qu'un vaisseau ou deux seraient nécessaires pour les défendre. Il observa très-judicieusement qu'il existait une si grande ressemblance entre les individus des quatre nations qui avaient déja fréquenté leurs rivages, mais surtout entre les Anglais et les Américains, qu'au cas où la cession serait acceptée, et qu'on leur envoyât un vaisseau pour leur protection, ils ne sauraient comment reconnaître ceux qui viendraient en effet d'Angleterre, à moins que quelques-uns des officiers qui se trouvaient à bord de la *Découverte* et du *Chatam*, ou quelques autres qu'ils connussent comme appartenant au roi George, ne revinssent à Owhyhée avec le secours qu'on lui destinerait.

Tels furent les traits principaux des discours prononcés en cette occasion, et dans lesquels il fut aussi question de la religion, du gouvernement, et de l'économie domestique d'Owhyhée. Il fut clairement convenu que l'Angleterre ne s'en mêlerait pas, et que Tamaahmaah, les chefs et les prêtres continueraient chacun d'exercer la même autorité qu'auparavant.

Après ces discussions préliminaires, que l'on comprit parfaitement des deux côtés, le roi réitéra sa proposition, qui fut unanimement adoptée, et tous les chefs exprimèrent leur consentement, en déclarant qu'ils n'étaient plus *Tanata-no-Owhyhée*; c'est-à-dire, le peuple d'Owhyhée, mais *Tanata-no Britannee*, mais le peuple de la Bretagne. Cette décision ayant été transmise sur le champ aux nombreuses pirogues qui nous environnaient, les mêmes expressions furent répétées avec de grandes acclamations de joie par la foule qui les remplissait.

M. Puget, accompagné de quelques officiers, se rendit immédiatement au rivage. Il y arbora le pavillon anglais, et prit possession de l'île, au nom de sa majesté britannique, conformément aux desirs de Tamaahmaah et de ses sujets. Cette cérémonie ache-

vée, il y eut une salve de l'artillerie des vaisseaux ; et l'inscription suivante, gravée sur une planche de cuivre, fut placée dans le lieu le plus apparent de la résidence royale :

« Le 25 février 1794, *Tamaahmaah*, roi « d'*Owhyhée*, et les principaux chefs de « l'île, dans un conseil tenu à bord de la « corvette de sa majesté britannique, la « *Découverte*, mouillée dans la baie de *Ka*-« *rakakoua*, et en présence de George « Vancouver, commandant de ladite cor-« vette ; du lieutenant Puget, commandant « du brig armé le *Chatam*, vaisseau de sa « majesté, et des autres officiers de la *Dé*-« *couverte*, après en avoir mûrement dé-« libéré, ont, d'un accord unanime, cédé la-« dite île d'*Owhyhée* à sa *majesté britan*-« *nique*, et se sont eux-mêmes reconnus su-« jets de la *Grande Bretagne*. »

Je fis ensuite une distribution de présents en choses utiles, ou en objets de parure, aux principaux chefs, à leurs femmes favorites, et aux personnes de leur suite.

Ainsi se termina la cession de l'île d'Owhyhée à la couronne de la Grande-Bretagne. C'est au temps seul à déterminer si cette addition à son empire peut être pour elle de quelque

quelque importance, et si elle sera de quelque avantage aux habitants d'Owhyhée.

La latitude de Karakakoua, d'après le résultat moyen des deux années 1793 et 1794, est de 19° 28′ 2″. Sa longitude vraie est de 204°.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Nous quittons la baie de *Karakakoua*. — Reconnaissances des baies de *Tyahtatoua* et de *Toeaigh*. — Examen des côtes nord de *Mowy*, de *Woahou* et d'*Attoway*. — Nous quittons les *Iles Sandwich*.

RIEN ne nous retenait plus dans la baie de Karakakoua, lieu mémorable par la mort du capitaine Cook, mais qui fut pour nous un asile où nous trouvâmes une bienveillance, une hospitalité égale à ce que l'on peut en éprouver chez les peuples les plus policés de la terre.

Tous nos amis avaient fait leurs préparatifs pour nous accompagner, les uns à bord de nos vaisseaux, et les autres dans leurs pirogues. Nous mîmes à la voile, le 26, vers les trois heures du matin. Suivi du *Chatam*, je dirigeai la route vers la baie de Tyahtatoua, avec une petite brise de terre, en rangeant de près la côte. La matinée était des plus agréables ; et tous les objets dont nous étions environnés excitaient notre admiration. Le pays que nous prolongeâmes forme une pente

douce vers le bord de la mer. Il nous parut parfaitement cultivé, et il était semé de quantité de villages très-étendus. Le nombre de pirogues, les unes à la voile, les autres à la rame, qui sillonnaient une mer tranquille, rafraîchie par un vent léger, ajoutait infiniment à l'intérêt de la scène, par le spectacle de population et de richesse que cette partie de l'île offrait à nos yeux. Sur les huit heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Tyahtatoua, par quinze brasses fond de sable et de roche.

Selon la relation du voyage de M. Douglas, par M. Meares, cette baie pourrait passer pour aussi bonne et même pour meilleure que celle de Karakakoua; mais nous n'en avons pas jugé ainsi. N'étant formée que par un petit enfoncement dans la ligne générale de la côte, elle mérite à peine le nom de baie. La station que nous avions prise était aussi près de terre que la prudence pouvait le permettre. Une forte houle de l'ouest se jetait dans la baie; et l'aspect des rochers qui composent la majeure partie des rivages, annonçait que ce n'était point l'effet d'une circonstance particulière, et que ce lieu est peu propre à recevoir des vaisseaux. Cependant il a, quant au débarquement, un avantage sur la baie de

Karakakoua. Cet avantage résulte de la saillie de deux pointes, entre lesquelles est une petite anse dont l'entrée est défendue par quelques rochers qui, brisant la violence du ressac, rendent très-commode la communication avec le rivage. On débarque sur une grève de sable, devant un bosquet de cocotiers, d'arbres à pain et d'autres arbres, au milieu duquel est situé le village. Vers la pointe sud de cette anse, il y a une source qui sort abondamment de la terre, entre quelques rochers que l'eau de la mer recouvre assez généralement; mais lorsque celle-ci est basse, ce qui arrive quelquefois, la même source fournit un courant d'eau douce excellente.

La distance entre cette baie et celle de Karakakoua n'est que de dix milles. La base sud du mont Worroray en forme les rivages. Cette montagne et celles de Mownakaah et de Mowna-Roa, sont les trois grandes masses de terre élevée, dont l'île est principalement composée, et dont le mont Worroray est la moins considérable.

Accompagné de Tamaahmaah, de quelques officiers et de plusieurs chefs, je visitai l'habitation du roi en cet endroit. Elle consistait en trois ou quatre maisons les mieux construites que nous eussions vues dans le

pays ; mais comme elles n'avaient pas été occupées depuis quelque temps, elles se trouvaient en mauvais état. Cette habitation du roi, ainsi que celle de Karakakoua, était voisine d'un grand Moraï, près de la côte ; ce Moraï était le mieux tenu que nous eussions rencontré. Il était orné de plusieurs statues ou idoles taillées dans de gros troncs d'arbres, et imitant grossièrement la forme humaine, mais aussi gigantesques, aussi ridicules que l'on peut se l'imaginer.

Après avoir satisfait notre curiosité, nous retournâmes dîner à bord. J'avais fait, à dessein, préparer du bœuf et du mouton, pour donner aux chefs une idée de la valeur, comme nourriture, des animaux de cette espèce dont je les avais enrichis. Nos convives étaient nombreux, et ils convinrent tous que ces viandes étaient excellentes. Le bœuf, quoique salé, obtint d'eux la préférence. Ils jugèrent la plupart que le mouton approchait beaucoup, pour le goût, de la chair de leurs chiens, dont ils font grand cas ; et les suffrages ayant été recueillis, la chair du mouton l'emporta sur celle du chien, de la voix de Tamaahmaah.

J'étais fort empressé de quitter cette baie, qui est située par 19° 37′ ½ de latitude, et

203° 54′ ½ de longitude, de peur que le fond de roche n'endommageât nos cables; mais de petites brises de mer et des calmes nous retinrent jusqu'à minuit, qu'avec une jolie brise de terre, nous prolongeâmes lentement la côte au nord.

Dans la matinée du 27, nous gouvernâmes vers l'ancrage de Toeaigh; mais un courant très-fort qui portait au sud-ouest, nous empêcha d'avancer rapidement. Néanmoins le temps était très-beau, et les objets qui nous environnaient étaient agréables, quoique les rivages adjacents le fussent peu, vu qu'ils sont principalement composés de matières volcaniques, qu'ils ne produisent que quelques bouquets détachés de cocotiers, et qu'ils paraissent peu cultivés et faiblement peuplés. Ce dernier défaut était amplement compensé par le grand nombre d'insulaires qui nous accompagnaient dans leurs pirogues, et dont la bonne conduite et l'enjouement ne se démentirent point.

Dans la soirée de ce jour, commençait un tabou qui devait durer jusqu'au 1.er mars au matin. En conséquence, le roi et tous nos amis se rendirent à terre, pour satisfaire à leurs devoirs de religion. Des rafales et des vents variables, interrompus par des calmes me

donnant lieu de croire que probablement nous ne pourrions arriver dans la baie de Toeaigh avant la nuit, Tamaahmaah me promit de faire placer des feux de manière à nous guider surement.

Cependant ce ne fut que le lendemain (28), à peu près à quatre heures du matin, que nous fûmes sur les sondes ; et nous jetâmes l'ancre par trente brasses, fond de sable. Lorsqu'il fit jour, nous nous portâmes au meilleur mouillage de la baie, dont la pointe nous restait au 36° nord-ouest du compas ; et nous avions au 68° nord-est, le Moraï qui est très-remarquable. Il peut servir d'indice pour arriver au mouillage, et il est situé sur une éminence stérile, au sud du village. La rade est très-médiocre, à mon avis. Elle est entièrement exposée aux vents du nord-ouest et à une houle de l'ouest, laquelle brise avec une grande violence sur les ressifs qui entourent les rivages au-devant desquels ils s'étendent à la distance d'environ un mille. Entre ces ressifs et la terre, il se trouve un canal étroit qui offre un débarquement facile pour des petits canots et des pirogues, mais qui est trop loin du mouillage, pour que les vaisseaux puissent les protéger pendant cette opération.

Le pays s'élève brusquement depuis le bord de la mer ; et, autant que nous avons pu en juger, l'aspect n'en est pas très-agréable. Il forme une sorte de glacis ou de plan incliné au devant des montagnes derrière lesquelles, à ce qu'on nous a dit, commencent immédiatement les plaines de Whymea, qui sont réputées les plus riches et les plus productives. Ces plaines occupent un espace de plusieurs milles, et tournent au pied des trois hautes montagnes, bien avant dans le pays. Il y a dans cette vallée d'excellents pâturages, où les animaux que j'avais importés furent conduits pour y errer sans contrainte, y croître et multiplier, loin de la vue des étrangers, et, par-là même, être moins exposés à devenir, pour les habitants, l'objet d'une tentation qui leur ferait violer l'engagement solennel qu'ils ont pris de les conserver.

Ce jour étant consacré aux devoirs religieux, le roi et tous les chefs provinciaux ne parurent point. La même cause nous priva de la société des autres insulaires, et particulièrement de celle des femmes, auxquelles, sous aucun prétexte, on ne permet point d'aller sur l'eau dans ces occasions.

Le lendemain matin (1.er mars), le roi et tous nos amis revinrent aux vaisseaux.

Dans le cours de cette journée, Tamaahmaah nous donna une nouvelle preuve de sa libéralité, en nous faisant présent d'environ cent cochons très-gros, et d'autant de végétaux que nous pûmes en embarquer. Il offrit même de nous en donner davantage, si nous en avions besoin.

Je me proposais de mettre à la voile le soir, à l'aide de la brise de terre; mais Tamaahmaah m'ayant fait observer que les cérémonies religieuses et le soin de nous procurer des vivres, l'avaient, depuis le 27, privé de notre société, me sollicita, de la manière la plus pressante, de demeurer encore un jour avec lui, et je m'y déterminai, pour lui prouver qu'en reconnaissance des égards et de l'amitié qu'ils nous avaient montrés, je ne voulais rien lui refuser de ce qui pouvait lui être agréable, sans contrarier mes devoirs.

La journée du lendemain se passa donc à recevoir les adieux de nos nombreux amis, qui tous nous témoignèrent la vive satisfaction qu'ils avaient éprouvée de notre séjour parmi eux, et le profond regret que leur causait notre départ. Ils se dérobèrent insensiblement à la vue de gens qui leur avaient apporté des richesses réelles, et procuré

beaucoup d'agrément. Avant le coucher du soleil tous nous avaient quittés. Leurs vives sollicitations pour nous engager à revenir, et la sincérité des vœux qu'ils formèrent pour notre bonheur, nous touchèrent vivement.

Comme nous ne devions partir qu'avec la brise de terre, Tamaahmaah et la reine ne voulant nous quitter qu'au dernier moment, demeurèrent avec nous jusqu'à minuit; et ils partirent le cœur trop serré, pour pouvoir nous exprimer la peine que leur causait cette séparation. Young et Davis, leurs honnêtes et judicieux conseillers, retournèrent avec eux au rivage. Le bon sens, la modération de ces deux Anglais, avaient augmenté pour eux l'estime et la considération, non-seulement du roi et de tous ses amis, mais encore de tous ceux qui étaient opposés au gouvernement, et qui, en conséquence, avaient été d'abord leurs ennemis.

Comme il était fort douteux que nous revinssions jamais dans ces îles, j'offris à ces deux hommes estimables de les remener en Angleterre. Après de mûres réflexions, ils préférèrent de demeurer à Owhyhée. Ils m'observèrent qu'étant sans fortune dans leur patrie, dont ils parlaient néanmoins de manière à faire honneur à leurs sentiments, ils

seraient contraints de se livrer à de pénibles travaux, pour subvenir aux premiers besoins de la vie, qui, depuis quelques années, ne leur avaient causé aucune inquiétude. Chacun d'eux possédait une assez grande propriété en terre, et ils vivaient heureux et dans l'abondance. L'objet qu'ils paraissaient avoir principalement en vue, était de corriger, par des voies douces, les vices des insulaires, et de les porter à la vertu; et tout faisait présager que leurs efforts seraient couronnés de quelques succès. Ils reçurent de nous toutes les marques de considération qui pouvaient les relever dans l'esprit des habitants; et pour concourir à leur bien-être, autant qu'il était en nous, nous leur laissâmes un assortiment composé d'objets précieux, relativement au lieu de leur résidence.

Terehoua qui, jusqu'alors avait constamment demeuré avec nous, et s'était parfaitement conduit, se fixa de même à Owhyhée, sous la protection du roi et de Kahowmotou, son ancien maître. Sa position était aussi très-agréable; et je lui fis présent de plusieurs choses utiles ou propres à la parure. Il était sincèrement attaché à Young et à Davis, auxquels il pouvait rendre de grands services, et de qui il en pouvait également recevoir.

Ses espérances pour l'avenir étaient très-flatteuses ; il les devait au séjour qu'il avait fait sur la Découverte, et il en était très-reconnaissant.

Ainsi se terminèrent nos opérations à Owhyhée, d'où nous partîmes le 3 mars, à trois heures du matin, bien contents de la réception que les insulaires nous avaient faite, et des rafraîchissements qu'ils nous avaient fournis en abondance. Je ne douterais pas, qu'au moyen d'une conduite honnête, les navigateurs qui toucheront aux îles Sandwich, ne reçussent les mêmes secours que nous, si nous n'y avions pas laissé une troupe de bandits, lesquels, à la suite de dispute avec leurs commandants, ont déserté des différents navires de commerce qui, en 1793, ont abordé sur les côtes de ces îles sous pavillon américain ou portugais. Il y avait parmi eux un Portugais, un Chinois et un Génois, mais tous les autres étaient Anglais, ainsi que la plus grande partie des gens de l'équipage du brig Washington, quoiqu'ils se donnassent pour des Américains. Ces derniers, au nombre de six ou sept, tous matelots, s'étaient attachés à différents chefs de quelque importance, qui, les voyant bien instruits dans l'art de faire usage des armes à feu, les consi-

déraient comme une précieuse acquisition. Comme aucun d'eux ne pouvait produire de témoignage de sa conduite, ni arranger d'une manière plausible, une histoire de sa vie et de celle de ses camarades, il est bien à craindre qu'en excitant la jalousie et l'ambition des chefs orgueilleux près desquels ils résident, ils ne causent des commotions intestines. Cependant leurs machinations contre le gouvernement établi ne peuvent réussir, s'ils ne parviennent pas à tromper la vigilance de Young et de Davis, qui connaissent bien le danger, et dont la fidélité pour Tamaahmaah paraît à l'épreuve des offres les plus séduisantes.

Mes craintes, à cet égard, ne sont que trop bien fondées; car, peu de temps après mon arrivée, je reçus, par Young, une lettre de M. Brown, commandant du *Butterworth*, qui se plaignait d'une troupe de vagabonds de même espèce, établie à *Woahou* et à *Atouy*, lesquels avaient pris les armes dans cette dernière île, pour soutenir Enemoh, révolté contre Tityre et Taïo, les souverains du pays, Ces misérables avaient aussi poussé l'oubli de leurs devoirs envers leur patrie, celui des lois de l'humanité, de la justice et de l'honneur, jusqu'à former, de concert avec

les habitants d'Atouy, le projet de s'emparer du brig américain le *Hancock*. Ils devaient effectuer ce dessein en perçant en dessous le navire, ce qui ferait croire à l'équipage que c'était une dangereuse voie d'eau. Alors ils eussent conseillé de l'échouer pour en sauver ce que l'on eût pu ; et ils pensaient que, dans cette situation, il serait complétement en leur pouvoir et à la disposition des naturels. Mais, quoique le vaisseau fût sur le point de couler bas par l'effet d'une trouée opérée par une main inconnue, leur projet diabolique fut découvert, avant qu'il eût été mis entièrement à exécution ; et le *Hancock* fut sauvé par l'activité de l'équipage.

M. Brown ajoutait que, par les mauvais conseils de ces brigands, et par l'exemple plus funeste encore qu'ils leur avaient donné, les habitants de la plupart des îles sous le vent, étaient parvenus à un tel degré d'insolence, qu'il était extrêmement dangereux pour de petits vaisseaux d'avoir communication avec eux, ou même de jeter l'ancre trop près de leurs côtes. Il espérait que mes pouvoirs me permettraient d'enlever ces hôtes dangereux.

Je remontrai dans les termes les plus forts à Tamaahmaah, quels seraient les funestes

résultats pour Owhyhée, du séjour des sept matelots qui s'y étaient établis; mais aucun argument ne put engager ni les autres chefs ni lui, à me les livrer. Leur connaissance dans l'art de se servir des armes à feu, rendait leurs services trop importants. D'ailleurs, on nous dit qu'ils avaient des propriétés dans l'île, et qu'ils s'étaient soumis aux lois civiles et religieuses du pays. On n'avait pas non plus porté contre eux les plaintes que M. Brown formait contre ceux d'Atouy et de Woahou.

Kavahirou avait aussi près de lui un individu, nommé Howell, qui était venu à Owhyhée, en qualité d'écrivain du *Washington*. Cet homme, qui ne manquait pas d'esprit, avait été élevé à l'université, et même était entré dans l'état ecclésiastique en Angleterre; mais il avait résolu de se séquestrer de toute société européenne. Ainsi donc, il se trouvait onze blancs dans l'île d'Owhyhée; et je crains bien qu'à l'exception de Young, de Davis, de Boïd et de Howell, nos amis n'ayent pas lieu de se féliciter des avantages qu'ils auront retirés de la présence de ces hommes civilisés.

Je remis à Young et à Davis les certificats auxquels leur bonne conduite leur donnait de si justes droits. C'était en outre un moyen de leur assurer les égards et la confiance des

autres navigateurs qu'ils pourraient prévenir des embûches qui leur seraient tendues par des malveillants de cette contrée, soit barbares, soit civilisés.

La brise de terre étant très-faible, nous ne fîmes que peu de progrès. Vers midi, la brise de mer nous atteignit, et nous allâmes au plus près du vent, dans le dessein de passer au nord de la pointe est de Mowy. Cette manœuvre dura jusqu'après midi du lendemain, que nous arrivâmes, vent arrière, le long de la côte nord de cette île.

En faisant route, nous en atteignîmes le côté sud-est, près de l'endroit où, l'année précédente, avait commencé notre reconnaissance. En tournant la partie occidentale de l'île, qui ne se termine pas en pointe avancée, mais forme un grand promontoire arrondi, nous cherchâmes avec beaucoup de soin le havre indiqué par les naturels au capitaine KING, et nous ne trouvâmes que deux petites anses ouvertes, situées de chaque côté de l'extrémité orientale de l'île. Comme elles peuvent suffire aux pirogues des insulaires, il est probable qu'ils les auront données comme convenables à des vaisseaux. En travers de cette extrémité orientale qui, d'après nos observations, est située par 20°. 44′ ½ de latitude,

latitude, et 203° 58′ de longitude, et qui, relativement à la pointe nord-ouest d'Owhyhée, nous restait au 7° nord-ouest du compas, à la distance d'environ neuf lieues, gît un îlot entre lequel et le rivage, il y a quelques rochers. Au nord de cet îlot, se trouve un mondrain d'une hauteur remarquable, qui s'élève presque à pic au bord de la mer, mais qui va en pente du côté de la terre. Il était couvert d'une agréable verdure, et l'on y avait construit quelques maisons; mais il n'offrait ni arbres, ni arbrisseaux. Le terrain adjacent, qui était modérément élevé, présentait un fertile aspect, et paraissait fort habité jusqu'au pied des montagnes qui forment la partie est de l'île. En doublant ce promontoire arrondi, nous en trouvâmes le rivage un peu dentelé, et principalement composé de falaises à pic et hachées.

La nuit venue, nous prîmes le large, afin de pouvoir conserver notre position. Le lendemain matin, nous dépassâmes la baie enfoncée qui borne le côté nord de l'isthme, lequel lie les deux chaînes de hautes montagnes qui composent l'île de Mowy. Un ressac très-fort brisait sur les rivages sablonneux et bas de la baie, où nous arrivè-

rent quelques naturels assez mal pourvus pour faire des échanges.

Ils nous dirent que *Tityre* était à Woahou, et *Taïo* à Morotoy; mais que Namahannah, qui, dans l'absence du premier, était chargé du gouvernement, se trouvant par malheur avec trois ou quatre autres chefs et quelques hommes du peuple, dans une maison où était renfermée la plus grande partie de la poudre que possédait Tityre, le feu y avait pris, et que l'édifice avait sauté. Namahannah, deux chefs et quelques personnes avaient été tués, et tous les autres dangereusement blessés. L'accident avait eu lieu, seulement quelques jours avant notre arrivée, et plusieurs individus étaient morts de leurs blessures.

Une jolie brise du nord-est nous porta vers midi à la pointe nord-ouest de Mowy. Notre latitude observée à cette heure, fut de 21° 7′, et notre longitude de 203° 23′. En travers de cette pointe qui nous restait à la distance de quatre milles, il y a un îlot et quelques rochers peu éloignés du rivage qui est composé de falaises escarpées. Ayant ainsi achevé notre reconnaissance de *Mowy*, nous nous portâmes sur *Morotoy*, et nous mîmes en panne, en travers de la pointe nord-ouest

de cette île, dans l'espoir de voir Tityre, pour qui, aussi bien que pour Taïo, j'avais réservé quelques brebis, afin d'en établir la race dans leurs îles. On nous avait dit que le dernier résidait dans les environs; et quelques-uns des naturels, qui vinrent nous voir, nous le répétèrent; mais ils ajoutèrent que ce jour étant *tabou poury*, il était impossible que ce chef nous fît visite.

Nous demeurâmes à peu près stationnaires pendant trois heures, dans l'espoir d'obtenir quelques végétaux; mais on ne put nous en procurer. A cinq heures, nous fîmes voile, et nous nous dirigeâmes sur le côté nord-est de Woahou, qui, le lendemain (le 6 mars), à la pointe du jour, nous restait de l'ouest au 27° sud-ouest du compas. Nous continuâmes notre reconnaissance, à partir du point où nous avions terminé la précédente, c'est-à-dire de ce que nous avions déja examiné de la partie sud de ce côté de l'île; et un peu après midi, nous en dépassâmes la pointe nord, située, d'après nos observations, par 21° 42′ ½ de latitude, et 202° 1′ de longitude, ce qui fait, quant à la latitude, trois milles plus au sud, et quant à la longitude, quatorze milles plus à l'ouest, que la position que le capitaine King lui assigne.

Ce relèvement correspondait parfaitement avec nos précédentes observations, relativement à la situation de la pointe sud-est de Woahou, et donnait à ce côté de l'île quatre milles de plus en longueur que ne lui en donne le capitaine King. A tout autre égard, nos observations confirment les siennes, excepté sur l'article de la culture et de la fertilité du pays qui ne nous parut ni aussi florissant ni aussi peuplé qu'il l'a représenté ; mais cette différence provient, selon toute apparence, de l'état de guerre qui a constamment eu lieu depuis le troisième voyage du capitaine Cook.

Notre reconnaissance de ces côtes étant terminée, nous nous éloignâmes de Woahou, et je fis diriger la route sur *Atouy*, qui, le lendemain, 7, à midi, nous restait du 75° sud-ouest au 25° sud-est du compas. Dans cette position, nous observâmes 22° 15′ de latitude, et 200° 36′ de longitude. Nous y fûmes rejoints par le brig américain le *Washington*, qui avait, en même temps que nous, appareillé de la baie de Karakákoua, mais qui ayant fait route au sud des îles, s'était porté à *Whytite*, dans l'île de Woahou, où il était demeuré cinq jours. Entre autres articles que M. Kendrick s'y était procurés,

il avait embarqué quatre-vingts livres de très-belle cire que la mer avait jetée sur le rivage de cette île, et que les naturels avaient recueillie depuis peu. Il m'apprit en même temps qu'il en avait acheté quelques morceaux des habitants des autres îles, et il me confirma, en grande partie, les détails renfermés dans la lettre de M. Brown, relativement à la mauvaise conduite des matelots qui s'étaient établis parmi les insulaires. Dans le nombre, il y en avait quelques-uns que M. Kendrick avait déposés lui-même à Atouy; mais il paraissait déterminé à ne pas les y laisser plus longtemps.

Durant l'après-dînée, le vent fut variable et léger, et nous ne fîmes que peu de chemin. Dans le cours de la journée, nous obtînmes quelques cochons, des ignames et des végétaux. Au coucher du soleil, un îlot voisin de la côte, et à six milles et demi de distance de la pointe nord-est de l'île, nous restait au 33° sud-ouest du compas, à environ deux milles. La côte de l'île, alternativement formée de falaises et de grèves, se montrait du 50° sud-est au 71° sud-ouest.

Nous passâmes la nuit à conserver notre position; et le lendemain au matin, nous portâmes de nouveau sur la terre. A huit

heures, nous étions en travers d'une petite baie, dont la pointe est gît à la distance de quatre milles de l'îlot à l'ouest, dont je viens de parler. Cette baie a environ une demi-lieue de largeur, et à peu près autant de profondeur ; mais étant exposée à la violence des vents de nord-ouest et de la houle de l'Océan, elle ne convient point à des vaisseaux. Nous continuâmes notre route, par une jolie brise du nord-est, à la distance d'environ deux milles du rivage, et nous dépassâmes quelques rochers et des brisans qui s'étendent un peu en avant de la pointe ouest de la baie. A partir de cette pointe, la côte d'Atouy prend un aspect sauvage et pittoresque. Elle offre tout-à-coup des falaises élevées, coupées à pic en pointes de diverses formes, paraissant dénuées de terre et de verdure, mais presque uniformément terminées par un sommet plat, sur lequel, aussi bien que dans les intervalles de l'une à l'autre roche, de petites taches d'une verdure extrêmement vive, produisent un singulier effet. La côte conserve cette forme jusqu'à la pointe nord-ouest de l'île. Lorsque nous approchâmes de cette pointe, le vent alisé régulier étant intercepté par ces rivages élevés, nous fûmes souvent retardés par des brises variables et

légères, et par des calmes. Notre latitude observée à midi, fut de 22° 12′, et notre longitude de 200° 10′ $\frac{1}{2}$. La pointe nord-ouest d'Atouy, qui était la côte la plus voisine de nous, nous restait au 37° sud-est, à la distance de trois milles. L'aspect du pays change à cette pointe. Le terrain descend brusquement en pente, du haut des montagnes, et se termine par un rivage sablonneux et bas, varié par quelques éminences, et sur lequel sont éparses quelques habitations, mais qui n'en présente pas moins toutes les apparences de la stérilité.

Dans l'après-dînée nous eûmes une jolie brise du nord, qui nous fit gagner, au coucher du soleil, la pointe ouest de l'île, située, selon nos observations, par 22° 4′ de latitude, et 200° 1′ de longitude, et en travers de laquelle se trouve un ressif de rochers qui se prolonge presque à la distance d'un mille du rivage.

Ayant alors complétement achevé notre reconnaissance d'Atouy, nous rencontrâmes le vent alisé régulier, avec lequel nous gouvernâmes au vent, vers la baie de *Whymea*, située sur la côte de cette île. Le lendemain matin (le 9), à neuf heures, nous y mouillâmes par 25 brasses, fond mou. Nous y re-

trouvâmes le *Washington*. M. Kendrick ayant fait le tour de l'extrémité est de l'île, était arrivé deux jours avant nous.

Notre arrivée fut bientôt connue, et nous reçûmes la visite d'un grand nombre de nos anciens amis, parmi lesquels étaient les deux femmes que j'avais amenées de Noutka, et que j'avais établies ici. Durant notre absence, elles avaient été traitées avec beaucoup de bonté par les habitants ; mais elles craignaient que lorsque nous quitterions ces mers pour toujours, on ne changeât de conduite à leur égard. Je ne manquai pas de saisir l'occasion d'obtenir des principaux chefs des promesses solennelles qui durent rassurer ces deux jeunes personnes.

Enemoh, qui avait changé son nom en celui de *Wakea*, était encore en vie; et quoique sa santé fût un peu meilleure que lorsque nous l'avions quitté, il était toujours d'une maigreur extrême.

Depuis notre départ, il avait, comme nous l'avons dit ci-dessus, tenté de se rendre indépendant de Tityre et de Taio, et avait été secondé par les gens de l'équipage de M. Kendrick, et par tous les autres déserteurs, soit européens, soit américains, en qui il avait placé la plus grande confiance. Tityre, ins-

truit de ces mouvements, envoya un chef et des guerriers, pour connaître la cause d'un changement si soudain, et savoir si les mécontents étaient soutenus par les chefs et le peuple de l'île, parmi lesquels le régent n'avait pas beaucoup de popularité. Les intentions de ces malheureux envoyés ayant été supposées contraires aux projets d'indépendance, on alla à leur rencontre, à l'instant où ils approchèrent du rivage; et, sans leur faire aucune question sur la nature de leur mission, un petit parti d'adhérents d'Enemoh, conduits par les déserteurs armés de leurs mousquets, en firent un grand carnage et les poursuivirent si vivement, qu'il y en eut bien peu qui échappèrent.

Le *Butterworth* étant arrivé à Woahou, peu de temps après ce malheureux événement, Tityre pria M. Brown de le conduire à Atouy, dans le dessein de faire un accommodement avec le chef rebelle. M. Brown y consentit; et, après une entrevue qui eut lieu à bord de son vaisseau, tout fut arrangé à la satisfaction des deux parties. Depuis cette époque, l'île a joui de la tranquillité, quoique sous le commandement d'Enemoh, en qualité de régent.

Nous reçûmes de bonne heure la visite de ce dernier et de *Tamouerry*, qui étaient accompa-

gnés de quelques chefs et d'un grand nombre de femmes. Celles-ci étaient, pour la plupart, des femmes de distinction, attachées à la cour. Le régent et le prince me firent présent de quelques cochons assez médiocres, quoique les meilleurs de l'île, à ce qu'ils prétendirent. Le nombre des animaux de cette espèce était extrêmement diminué depuis quelque temps, à raison des demandes des navires de commerce; et à juger par ce que les insulaires en apportaient à notre marché, cette assertion était vraie. Nous comptions nous procurer principalement des productions végétales, et il paraissait qu'à cet égard nous serions plus heureux, quoique les ignames, qui font la meilleure sorte de provisions pour la mer, fussent aussi très-rares.

Le 11, après dîner, j'allai rendre mes respects au régent, dans son habitation sur le rivage, d'après l'invitation qu'il m'avait faite, de me trouver à une fête du soir, qui, au dire des naturels, devait être très-différente de celles auxquelles j'avais précédemment assisté.

Ayant été trompé dans l'espérance de voir ou Tityre ou Taio, je laissai à Enemoh le belier et les brebis que j'avais destinés à ces chefs, et je lui fis comprendre qu'à mesure

que ces animaux se multiplieraient, ils devaient être répartis entre les autres îles. J'exigeai aussi du régent et de chacun des chefs qui étaient présents, qu'ils suivissent les règlements que j'avais, à ce sujet, fait établir, à Owhyhée, et ils me le promirent solennellement.

A notre arrivée au lieu du spectacle, nous trouvâmes les acteurs rassemblés. Ils formaient une troupe nombreuse, principalement de femmes, qui étaient vêtues d'étoffes de couleurs très-variées, disposées de manière à produire un très-bel effet. Le divertissement était divisé en trois actes, et devait être exécuté par trois groupes différents, chacun desquels consistait à peu près en deux cents femmes, qui se rangèrent en cinq ou six files. Ces femmes n'étaient ni debout ni sur leurs genoux, mais pour ainsi dire assises sur leurs hanches. Un homme seul était placé quelques pas en avant, vis-à-vis du centre du premier rang. Il paraissait être le héros de la pièce, et semblait donner le ton et diriger l'action. Les femmes exécutèrent une variété de mouvements et de gestes qu'on croirait à peine possibles pour le corps humain dans une pareille posture. Tout ce groupe d'acteurs était si bien à l'unisson, et pour la voix et

pour l'action, que même dans le ploiement d'un doigt, on ne pouvait saisir aucune différence. Les voix étaient mélodieuses, et les innombrables gestes étaient tels que je ne puis les décrire. Nous y remarquâmes une aisance, une élegance, une correction qu'il est difficile d'imaginer. Ce fini de l'exécution fut surtout remarquable, lorsque tout-à-coup à un chœur très-bruyant, à une vive agitation dans le maintien et les gestes des acteurs, succédèrent le plus profond silence et le repos le plus parfait. Au lieu de rester dans leur précédente attitude, tous à la fois se laissèrent tomber comme s'ils étaient sans vie, et dans leur chute ils s'ensevelirent sous leurs vêtements, ce qui offrit en quelque sorte l'image d'une mer qui se calme tout-à-coup, après avoir été tourmentée par une violente tempête. La diversité des habits produisit un très-bon effet en cette occasion. Toutes les autres parties du spectacle furent exécutées avec la même précision, le même ensemble; mais il m'est encore moins facile de les décrire. Il y eut beaucoup de variété, non-seulement dans l'action de chaque groupe, mais entre les différents groupes. Nous ne remarquâmes aucun trait d'obscénite dans ce *Houra.* L'exécution en fut d'une grande vivacité; et

ce fut sans exception, le plus agréable divertissement de ce genre, dont j'ai joui dans le cours de mon voyage.

Les spectateurs étaient en aussi grand nombre qu'à Owhyhée, et s'étaient parés de leurs vêtements les plus beaux. Tous se retirèrent très-paisiblement, après le spectacle, qui se termina à peu près au coucher du soleil.

Les applaudissements que nous accordâmes aux talents de leurs actrices flattèrent infiniment tous nos amis. Ce divertissement était donné à l'occasion de la grossesse d'une des femmes du régent, et l'on devait le répéter fréquemment jusqu'à ce qu'elle accouchât, événement que l'on attendait dans trois mois.

En reconnaissance du plaisir que nous avait procuré cette fête, dès que la nuit fut venue, nous amusâmes les insulaires par un feu d'artifice qui leur causa beaucoup de surprise et d'admiration.

Le temps étant plus fixe le jour suivant, nous complétâmes notre provision d'eau; et nous étant procuré quelques cochons et une assez bonne quantité de végétaux, j'annonçai au régent, au prince et aux chefs notre prochain départ. Après avoir reçu les présents dont je crus devoir payer les services que chacun d'eux nous avait rendus, ils se retirèrent

(excepté deux qui se proposaient de nous accompagner à Onehow) en nous témoignant l'attachement le plus grand et en nous pressant de revenir promptement.

Nous quittâmes *Atouy* dans la matinée du 13, et je fis diriger la route sur *Onehow* avec l'espérance d'y embarquer une provision d'ignames.

Dans toutes nos visites à Atouy, nous avons observé que la rade de Whymea n'a de bon ancrage que sur une étendue peu considérable; car, quoique les cables de la *Découverte* n'eussent pas souffert d'un mauvais fond, cependant le *Chatam*, au mois de mars 1792, étant à l'ancre sur 30 brasses seulement, à une distance raisonnable au nord-ouest de la *Découverte* sur un fond de vase, avait eu les siens fort endommagés par les roches du fond.

On a dit avec assurance, et sans doute on a cru de même, que les naturels peuvent plonger à 40 brasses, et couper à cette profondeur un cable de douze à quatorze pouces. Dans cette supposition, quelques vaisseaux ayant eu leurs cables coupés, on a fait feu sur de prétendus coupables. Ces insulaires sont en effet de fort habiles nageurs; quelques-uns d'entre eux plongent aussi très-bien,

mais cependant sans pouvoir descendre à une profondeur telle que celle dont je viens de parler, ou demeurer assez longtemps sous l'eau pour y couper un cable. J'ai vu à Karakakoua, un des meilleurs plongeurs du pays au jugement de Tamaahmaah, essayer de retirer de l'eau, à la profondeur de douze brasses, un fer à calfat qui y était tombé. Pour lui donner plus de courage, je lui avais promis une bonne récompense s'il réussissait; mais après deux tentatives inutiles, il fut si épuisé qu'il refusa d'en faire une troisième. Cependant il nous promit de recommencer le lendemain; mais quoique je lui eusse offert la même récompense que la veille, nous ne pûmes l'engager à tenir sa parole, et notre fer demeura dans l'eau.

A deux heures après midi, nous jetâmes l'ancre en travers de la côte ouest d'Onehow, par dix-huit brasses, fond de sable doux. La pointe nord-ouest de l'île nous restait au 25° nord-est du compas, à une demi-lieue de distance. Le soir, M. Puget que j'avais envoyé sur le *Chatam* examiner le côté nord-ouest de l'île, me rejoignit et me dit que ce navire portait fort mal la voile.

Nous avions alors achevé notre reconnaissance des îles *Sandwich;* et frustrés de l'es-

poir que nous avions eu d'embarquer des ignames à Onehow, nous quittâmes cette île, le 14 au soir. Le mouillage que nous avions pris, est à tous égards, bien au dessous de celui que nous avions occupé l'année précédente. Nous y laissâmes le *Washington* et un autre navire Américain, appelé la *Nancy*. Ce dernier parti de *New-Yorck*, depuis vingt-deux mois, avait passé la plus grande partie de ce temps sur la côte des îles *Falkland* et sur celle de la *Terre des Etats*, où l'équipage avait été occupé à rassembler des peaux de veaux marins et à prendre de l'huile de ces mêmes animaux. Mécontent de son expédition au sud, le commandant de ce navire avait relâché aux îles Sandwich pour s'y procurer des rafraîchissements, et de là se rendre à la *Côte nord-ouest d'Amérique*, dans le dessein d'y ramasser des fourrures.

En faisant voile d'Onehow, j'assignai pour premier rendez-vous au Chatam, au cas où nous viendrions à nous séparer, le *Cap-Douglas*, dans la *Rivière de Cook*. Je me proposais d'y recommencer notre reconnaissance de la côte nord-ouest d'Amérique, et de la suivre à l'est jusqu'au *Cap-Décision* que l'on regarde comme le terme des découvertes des anciens Espagnols.

Je

Je ne m'écartais pas beaucoup de ma route, en vérifiant la position d'une petite île découverte en 1788, par le commandant du navire le *Prince-de-Galles*, qui l'a nommée Bird Island, (*Ile-des-Oiseaux*) parce qu'elle est le refuge d'une multitude d'oiseaux. Je voulais examiner aussi la partie de l'océan qui en est voisine, où le capitaine Cook, dans son passage *d'Onalashka* aux îles *Sandwich*, en 1788, avait vu un nigaud et d'autres indices du voisinage d'une terre. Pour remplir ces deux objets, je dirigeai d'abord la route au nord-ouest-quart-nord.

Le 15, à la pointe du jour, nous marchâmes toutes voiles dehors, et nous gouvernâmes plus à l'ouest, environnés d'un nombre infini d'oiseaux océaniques, d'espèces très-variées, de petits albatross noirs et blancs, de pailles-en-queue, de frégates, de boubies, de noddies, et de différentes sortes de pétrels.

Notre latitude observée à midi fut de 23° 14', et notre longitude de 198° 42', la première de 14' plus au nord que ne l'indiquait l'estime, et à peu près à la même distance au nord de la latitude assignée à *l'Ile-des-Oiseaux*, que sur les deux heures, nous découvrîmes à l'ouest-sud-ouest du compas, à environ sept lieues de distance. Nous l'attei-

gnîmes à six heures du soir, et nous prolongeâmes la côte sud de cette île solitaire et très-remarquable, ou plutôt de ce rocher isolé, qui s'élève au milieu de l'immense océan. Elle se dirige du 74° sud-ouest au 74° nord-est, et la plus grande étendue n'en est pas de plus d'un mille. L'aspect sauvage des extrémités nord-est et ouest de cette île, contre lesquelles la mer brise avec une extrême violence, est effrayant. La côte en est perpendiculaire et composée de hautes falaises hachées, inaccessibles à d'autres créatures qu'aux oiseaux. La côte sud n'est pas si escarpée et près de l'extrémité ouest, il y a une petite grève de sable, où, par un beau temps et par une mer tranquille, on pourrait probablement débarquer. Quelque verdure se montrait en cet endroit, quoique le sol n'y présentât ni arbres ni arbrisseaux : partout ailleurs on ne voyait que le roc nu. *L'Ile-des-Oiseaux* dont toute la circonférence n'est pas de plus d'une lieue, est située par 23° 6′ de latitude, et 198° 8′ de longitude. Lorsqu'en 1788, ce rocher fut découvert pour la première fois, il y avait à bord du *Prince-de-Galles*, quelques naturels d'Atouy, qui témoignèrent une grande surprise qu'il y eut si près des îles *Sandwich* (au 51° nord-ouest *d'Onehow*, à la distance de

trente-neuf lieues seulement) une autre île, dont eux-mêmes ni leur compatriotes n'avaient jamais entendu parler.

De retour chez eux, dans l'automne de la même année, leur récit excita dans l'esprit actif de *Taio*, un grand desir de voir cette île, d'y établir une colonie et de l'annexer à ses domaines ; mais ayant appris par les officiers du *Prince-de-Galles* quelle en était l'étendue et la stérilité, il abandonna son projet. Les habitants d'Onehow la connaissent maintenant sous le nom de *Modou-Mannou*, ce qui signifie aussi l'Ile-des-Oiseaux. Par la grande distance à laquelle elle est de tout autre terre, et par le voisinage où elle se trouve des îles *Sandwich*, je crois que l'on peut la ranger parmi les îles qui composent le groupe de ce nom.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Nous quittons les Iles *Sandwich*. — La *Découverte* est séparée du *Chatam*. — Indications du voisinage d'une terre. — Nous touchons à l'*Ile-de-Tscherikow*. — Nous dépassons les *Iles-de-la-Trinité*. — Nous prolongeons la côte. — Nous entrons et nous avançons dans la *Rivière de Cook*.

En quittant les Iles *Sandwich*, je dirigeai la route au nord, avec une fraîche brise du nord-est-quart-est. Le Chatam se trouva bientôt de l'arrière, à quelque distance, et quoique, pour lui donner la facilité de nous atteindre, nous eussions diminué la voile, nous ne le revîmes plus. Je fus fort embarrassé de deviner la cause de cette séparation; et je me décidai à faire route vers la côte de l'Amérique, avec l'espoir que nous le retrouverions au lieu indiqué pour notre rendez-vous.

Le vent alisé d'entre le nord-est, l'est-nord-est et l'est, fut maniable, quoiqu'accompagné de quelques grains et quelquefois de pluie. Il se soutint jusqu'au 21 vers minuit,

que, par 35° de latitude et 196° $\frac{1}{2}$ de longitude, il tourna par l'est au sud ; et, le jour suivant, il parut fixe à l'ouest, accompagné d'un temps sombre et menaçant, et d'une grosse mer du nord et du nord-ouest, comme nous l'avions presque toujours eue depuis notre départ des Iles *Sandwich*.

Nous n'étions escortés que d'un petit nombre d'albatross noirs et blancs, de pétrels et d'autres oiseaux. Le temps fut toujours menaçant jusqu'au 24. Quelques rayons de soleil nous mirent en état, le 25, de déterminer notre latitude par 39° 3', et notre longitude, par 198° 46'. Le climat était bien changé. Dans la dernière semaine, le thermomètre était tombé de 76 à 50°; malheureusement notre baromètre était brisé, et je n'avais aucun moyen de reconnaître les autres propriétés de l'air. Le vent du sud nous donnait une mer unie; et, nous trouvant à l'entrée de la nuit à peu de distance du parallèle où le capitaine Cook avait observé quelques indices du voisinage d'une terre, nous courûmes des bordées à petites voiles jusqu'au 26 au matin, qu'à l'aide d'un vent d'ouest très-fort, nous passâmes à environ quinze lieues au nord-ouest de la route que la *Résolution* avait faite en 1778. Toute la journée, le ciel fut clair, ce qui nous per-

mit de voir au loin en toutes directions, et rien ne borna notre horizon. De très-bonnes observations nous donnèrent, à midi, 40° 45' de latitude; et notre longitude, de 200° 17' fut déduite des hauteurs du soleil et des chronomètres, avant et après cette heure. Quelques oiseaux océaniques nous visitèrent dans cette position. Nous aperçûmes, dans la journée, deux pièces de bois qui flottaient: l'une paraissait avoir été longtemps dans l'eau, car elle enfonçait beaucoup, et était presque entièrement couverte de bernacles; l'autre surnageait davantage, et ne portait qu'un petit nombre de ces coquillages. Ce furent là les seuls indices du voisinage d'une terre que nous ayons trouvés entres les Iles Sandwich et la côte d'Amérique. J'ai cependant appris de M. Puget que, passant dans ces parages, entre le 37° et le 39° de latitude, et à peu près à quatre degrés à l'ouest de notre route, il avait vu, outre les petrels et d'autres oiseaux océaniques, des petrels - puffins et un oiseau du genre des plongeurs, et que, pendant quelques heures, la surface de la mer fut, par la latitude de 39°, extraordinairement unie. MM. Portlock et Dixon, en deux traversées, à peu près à la même latitude, et sous 206° de lon-

gitude, virent des veaux-marins et des petrels-puffins, ce qui leur fit présumer qu'il y avait, à peu de distance, une terre que l'on n'avait pas encore découverte; mais le temps étant alors fort brumeux, ainsi que pendant le passage du Chatam, ce fait n'a pu être vérifié. Comme ces indices ne sont nullement communs dans l'océan Pacifique, il est permis de conjecturer qu'il se trouve dans les environs quelque terre, peut-être de peu d'étendue, qui est entièrement inconnue aux Européens.

Nous avançant rapidement vers le nord, nous atteignîmes, le 30, 50° 10′ de latitude, et 205° 9′ de longitude. Nous avions une grosse houle du sud-ouest. Les intervalles de temps clair furent très-courts, et, en général, le ciel fut couvert et il tomba des ondées suivies de neiges. Le thermomètre descendit à 35°. Dans le cours de la journée, nous aperçûmes quelques plantes marines et des oiseaux plongeurs; et des albatross et des coupeurs d'eau se montrèrent autour du vaisseau. Le climat commençait à prendre un degré de rigueur qui était nouveau pour nous. Le lendemain matin (31), le mercure fut au point de congélation; et, pour la

première fois, durant le voyage, il gela dans les bailles, sur le pont.

Après quelques heures de calme, le vent se fixa dans le nord-est, accompagné de neige et de gelées. Le 2 avril, par 55° 43′ de latitude, et 204° 3′ de longitude, il passa au nord-ouest, et fut très-fort Une pluie neigeuse et la gelée couvrirent nos agrès de glace, et le thermomètre était à 26°. Dans la matinée du 3, un nigaud passa près du vaisseau, dirigeant son vol à l'est; et à peu près à trois heures de l'après-midi, on découvrit une haute terre, presque entièrement couverte de neige, qui nous restait au nord-quart-d'est du compas. A sept heures du soir, nous distinguâmes aisément que c'était une île, s'étendant du 2° nord-ouest au 32° nord-ouest du compas, à la distance de treize milles, avec quelques rochers épars en travers de la côte qui en forme l'extrémité ouest. La profondeur de l'eau était de 75 brasses, fond de coquilles et de sable.

Nous courûmes des bordées toute la nuit. Le lendemain au matin (le 4), le vent étant au nord-ouest et assez modéré, le mercure à 27°, et le temps extrêmement froid, nous portâmes sur la terre; mais ayant été poussés

au sud-ouest pendant la nuit par un courant très-fort, nous étions si éloignés qu'il fut près de midi, avant que nous eussions doublé la pointe sud de l'île. Nous fûmes assez heureux pour faire d'excellentes observations qui, à midi, déterminèrent notre position par 55° 48′ de latitude, et 205° 16′ de longitude. La pointe nord-est de l'île nous restait au 55° nord-ouest du compas. Une basse pointe de roches, que nous avions au 66°, à la distance d'environ deux milles, et qui était la côte la plus proche de nous, formait l'extrémité orientale de cette même île, dont la pointe sud nous restait au 30 sud-ouest, à peu près à deux lieues de distance. Dans la position où nous vîmes les côtés sud-ouest, sud et est de l'île, elle se montra sous une figure un peu irrégulière, et à quatre côtés. Il nous parut que la circonférence en est d'environ dix lieues. Sur la partie ouest qui est basse et plate, et qui a l'apparence d'une île, se trouve un rocher carré, plat, et d'une hauteur remarquable, lequel gît dans la direction du 66° sud-ouest, à deux milles de distance; et entre celui-ci et l'île, il y a une chaîne de rochers plus petits. Le centre de l'île nous a paru situé par 55° 49′ de latitude, et 205° 4′ de longitude.

La saison contribuait infiniment à augmenter l'aspect sauvage et inhospitalier de cette terre, à quoi l'on peut ajouter qu'elle paraissait entièrement dénuée d'arbres et d'arbrisseaux, ou du moins, s'il y en avait, ils étaient ensevelis sous la neige qui couvrait, à une grande hauteur, les parties sud, composées de hautes falaises à pic. Du côté de l'ouest, où le sol est beaucoup plus bas, cet affreux aspect n'était pas si général. Près des côtes de l'île, nous vîmes quelques petites baleines, les seules que nous eussions aperçues dans notre route au nord. D'après la situation de cette île, relativement au continent, je fus porté à croire que c'était celle que le capitaine Beering avait nommée *Foggy-Island* (*Ile Brumeuse*); mais le capitaine Cook ayant désigné de même une autre île, située à peu de distance à l'ouest de celle-ci, je lui ai donné le nom d'ILE-DE-TSCHERIKOW, en l'honneur du compagnon du premier de ces navigateurs.

En dirigeant la route à l'ouest de l'entrée de la *Rivière de Cook*, telle que le capitaine Cook l'a déterminée, je voulais me porter sur les parties de la côte, dont il n'avait pu prendre connaissance, entre le *Cap-Foggy* (*le Cap-Brumeux*), et le *Cap-de-la-Tri-*

nité ; mais le mauvais temps ayant contrarié ce projet, je fis, à l'aide d'un vent de nord-nord-ouest, et toutes voiles dehors, gouverner au nord-est. A six heures du soir, après avoir fait 40 milles depuis midi, au 65° nord-est, nous vîmes l'*Ile-de-la Trinité*, qui nous restait du 5° nord-est au 15° nord-ouest du compas, et une autre île, de l'ouest demi-rumb nord, à l'ouest quart-sud. Je jugeai que cette dernière est celle que la carte du capitaine Cook place au sud-ouest de l'Ile-de-la Trinité. Cette terre, quoique le journal du même navigateur n'en parle pas, fut aperçue par un de ses vaisseaux, qui en prolongea le côté sud, ce qui prouve que la *Résolution* et la *Découverte* passèrent, assez près au nord de l'Ile-de-Tscherikow, que la brume cachait alors.

Au point du jour, le 5, nous gouvernâmes sur l'Ile-de-la-Trinité. Lorsque nous en fûmes à quelque distance, nous vîmes trois ou quatre montagnes considérables, vers le centre de l'île, et derrière celles qui bordent la côte. Toutes nous parurent d'abord couvertes de neige ; mais en nous approchant des rivages, nous trouvâmes qu'elle n'était point en général sur les parties basses, et qu'il y en avait bien moins que sur l'Ile-de-Tscherikow. Le froid qui, depuis le 31 mars, avait été très-

rigoureux, commença à se relâcher, et le thermomètre monta à 35°. A midi, notre latitude observée fut de 56° 40′, et notre longitude de 207° 7′ ½.

L'Ile-de-la-Trinité nous parut divisée en deux îles, sans compter plusieurs autres plus petites, situées au nord entre les deux premières et le Cap-de-la-Trinité. D'après ces observations, la pointe la plus orientale est à 56° 33′ ½ de latitude, et 206° 47′ de longitude.

La terre appelée *Tête-à-deux-Pointes*, forme une petite île qui se termine au nord-est, par une pointe de roche basse et plate, située à 56° 54′ ½ de latitude, et à 207° 5′ de longitude. Le capitaine Cook, en donnant la longitude des Iles-de-la-Trinité, lesquelles occupent une étendue d'environ six lieues, dans la direction de l'est et de l'ouest, n'en désigne aucune en particulier, en disant qu'elles gissent par 56° 36′ de latitude, et 205° de longitude. La longitude de la pointe est de l'Ile-de-la-Trinité, selon les observations que je fis à bord de la *Découverte*, dans son troisième voyage, fut de 205° 53′. Ni l'une ni l'autre ne correspond à la longitude que j'ai trouvée cette dernière fois; mais celle-ci fut déduite d'excellentes observations, faites avant et après-midi, et corrigés par d'autres qui leur furent postérieures.

Au sud-ouest de l'île, la côte est basse et sans coupures; mais immédiatement au nord, les rivages descendent brusquement dans la mer, paraissent très-coupés, et forment une rade d'environ trois lieues d'étendue. Les différents bras qui semblent y aboutir, ont l'air de serpenter vers la base d'une chaîne de montagnes élevées et couvertes de neige.

A l'entrée de cette rade, nous eûmes, dans l'après-midi, la visite de deux des habitants, un jeune homme et une jeune fille, qui vinrent dans une petite pirogue de peaux. A leur manière de saluer, en s'inclinant lorsqu'ils approchèrent du vaisseau, et à la confiance avec laquelle ils montèrent à bord, nous jugeâmes qu'ils avaient eu des rapports avec des Européens, nous ne doutâmes pas qu'ils n'eussent reçu des Russes cette espèce d'instruction; et, si nous comprîmes bien ce qu'ils nous dirent, il y avait alors six personnes de cette nation sur le rivage de la rade. Le jeune homme accepta à dîner sans se faire prier, but de l'eau-de-vie, et reçut les présents que nous lui fîmes, en paraissant néanmoins préférer le tabac et les mouchoirs de soie à toute autre chose. Pendant qu'il fut à bord, où il passa environ une heure, j'essayai d'apprendre de lui le nom que les na-

turels donnent à cette partie de la côte ; mais il me fut impossible d'en tirer une réponse satisfaisante. Il compta distinctement les nombres dans le langage d'*Onalashka*, et dans celui de *Prince-Williams' sound*, quoiqu'il n'y ait aucune affinité entre l'un et l'autre. Tout en lui me fit croire que c'était un Kamtschatdale, plutôt qu'un naturel de l'Amérique ou des îles adjacentes. Après le départ de ce jeune homme et de sa compagne, nous fûmes visités par un Indien qui vint seul dans une pirogue, mais qui ne fut pas si familier que les deux autres. Il pagaya, à quelque distance autour du vaisseau, puis regagna le rivage.

Le 8 au matin, nous nous trouvâmes à environ une lieue de la côte, qui nous parut très-coupée. Nous avions, au 30° sud-ouest du compas, le *Cap-Barnabas*, et au 16° nord-ouest une pointe basse et avancée, qui était la partie la plus orientale de ce que nous considérions comme la grande terre. Nous observâmes quelques changements dans la température de l'air, le mercure se tenant alors à 40° $\frac{1}{2}$, ce qui provenait sans doute de ce qu'il y avait peu de neige dans les environs.

Nos observations, à midi, nous donnèrent 56° 58′ de latitude; et notre longitude corrigée

par des observations subséquentes, fut de 208° 19′. Nous avions une île au 23° nord-ouest du compas, et au 81° nord-ouest, le *cap Barnabas*, qui nous a paru situé par 57° 10′ de latitude, et 207° 45′ de longitude.

Le 10, l'île dont je viens de parler nous a semblé, à la distance d'une lieue de sa pointe nord-est, avoir à peu près deux lieues de circuit, et nous jugeâmes que le centre en est placé par 57° 24′ de latitude, et 208° 20′ de longitude. Ni la carte, ni le journal du capitaine Cook n'en font mention; cependant elle fut vue, dans ce même voyage, du bord de la *Découverte*.

Le 11, à midi, le *Cap-Grenville*, la partie la plus méridionale de la côte en vue, nous restait au 28° sud-ouest du compas. Dans cette position, notre latitude observée fut de 58° 14′, et notre longitude de 209° 25′ $\frac{1}{2}$. Il paraît que le Cap Grenville est situé par 57° 34′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 208° 26′ de longitude. Les mêmes observations placèrent l'extrémité sud de l'île *S.-Hermogène* à 58° 10′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et à 208° 56′ de longitude. Ces positions en longitude diffèrent extrêmement de celles qu'établit le capitaine Cook.

Le 12, selon une médiocre observation, notre latitude vers midi fut de 59°, et notre

longitude de 209° 20′. A une heure et demie, nous gouvernâmes sur le *Cap-Ste.-Elisabeth ;* et après l'avoir doublé, nous entrâmes, vers les cinq heures et demie, dans la *Rivière de Cook.* La côte est composée d'une haute terre, au-devant de laquelle gissent trois petites îles et quelques rochers. Le Cap même forme la plus considérable et la plus occidentale de ces îles.

Le thermomètre variait alors entre 40° et 45° ; et la neige, excepté dans les profondes crevasses des rochers, était en grande partie fondue sur les flancs des collines qui, étant bien boisées, offraient un plus agréable aspect que le pays au sud. Le printemps faisait de rapides progrès. Pour la première fois de cette saison, nous aperçûmes quelques vols d'oies sauvages, et nous remarquâmes qu'ils se dirigeaient tous au sud, au contraire de ce que nous devions attendre de la douceur du temps, qui toutefois, le 13, au matin, subit un changement sensible ; car le vent qui, la veille, venait de l'ouest, tourna au nord-est, et fut accompagné d'un froid aigu et d'une neige abondante. Nous jetâmes l'ancre à l'entrée de la nuit ; et le 14, au matin, le *Cap-Douglas* se montra au 9° sud-est du compas. A partir d'une petite pointe basse que nous avions au 31° sud-ouest, les rivages se replient et s'enfoncent telle-

ment

ment dans l'ouest, que nous ne pouvions distinguer que les sommets d'une suite de hautes montagnes détachées, entièrement couvertes de neige, qui semblaient occuper en grande partie l'espace entre cette basse pointe et le Cap-Douglas, et donnaient à cette partie du pays l'air d'être extrêmement divisée par les eaux. De-là au nord, à l'exception d'une petite baie, les rivages paraissaient sans coupures. Le terrain, descendant d'abord assez brusquement, laisse au bord de la mer une lisière étroite et basse, couverte d'un bois, qui remonte assez haut sur les flancs des montagnes hachées et très-élevées, lesquelles au dessus de la ligne où cessait la végétation, étaient enveloppées de neige qui doit ne fondre jamais.

Le côté de l'est était totalement obscurci par la brume ou par un brouillard épais; cependant quelques intervalles de temps clair nous permirent de distinguer la côte au sud-ouest, que je jugeais alors derrière nous. Elle se montrait fort coupée. Une chaîne de montagnes bornait notre horizon, dans cette direction, et j'avais lieu de croire qu'elles étaient liées par une terre trop basse pour que nous pussions la voir.

Je présumais que le Chatam ne devait pas

être loin en arrière, si même il ne nous avait devancés ; et comme j'avais positivement recommandé de commencer la reconnaissance au *Cap-Douglas*, je ne doutais pas qu'après notre réunion, il n'y eût plus rien à examiner dans ces parages.

A l'aide de la marée, nous remontâmes au nord jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le jusant s'étant fait sentir alors, nous jetâmes l'ancre, à peu près à une lieue de la côte ouest, par vingt brasses, fond de sable mou. Notre latitude déterminée par de doubles hauteurs, était de 60° 1′½. La gelée continuait, le vent était modéré, quoique variable et accompagné de neige qui tomboit en abondance, et d'une houle fâcheuse du sud-est. Ces circonstances nous retinrent au mouillage jusqu'au lendemain (15 avril) dans l'après-dînée. Ayant profité d'un reste de flot pour avancer encore de quelques milles, le jusant nous contraignit de nouveau à laisser tomber l'ancre par 25 brasses fond mou. La côte ouest est bornée par de hautes montagnes hachées, du pied desquelles s'étend jusqu'au bord de l'eau, une lisière de terre basse, ou modérément élevée, et couverte de bois. Nous y remarquâmes deux petites ouvertures que je ne jugeai pas assez importantes pour retarder

notre marche, d'autant plus que l'état de l'atmosphère semblait annoncer un changement favorable dans le temps. La neige avait cessé; et, à l'exception de quelques nuages noirs entre le nord-nord-est et le nord-ouest, le ciel et l'horizon étaient très-clairs. La nuit cependant le froid fut plus vif que nous l'eussions éprouvé, le mercure du thermomètre étant tombé à 23°. Le lendemain matin, l'air était si froid, que les rayons du soleil ne produisirent aucun effet sur le thermomètre. Nous levâmes l'ancre sur les dix heures, et nous continuâmes à remonter. Le mercure, à midi, était à 26°; notre latitude observée fut de 60° 11′, et notre longitude de 208° 23′ $\frac{1}{2}$. Je dirigeai la route entre le rivage de l'ouest et l'île basse dont parle le capitaine Cook.

Un peu après-midi nous reçûmes la visite de trois naturels du pays, qui vinrent chacun dans un petit canot, et qui, sans la moindre hésitation attachèrent leur embarcation au vaisseau, montèrent à bord comme des hommes familiarisés avec les manières européennes, et s'inclinèrent respectueusement lorsqu'ils furent sur le pont. Ils nous demandèrent par signes du tabac en poudre et à fumer, qu'ils parurent recevoir avec beaucoup de reconnaissance, et en nous témoignant leur

chagrin de n'avoir rien à nous offrir en retour. Ils dînèrent avec nous, burent le vin et les liqueurs que nous leur présentâmes, mais avec beaucoup de modération de celles-ci, dont ils paraissaient redouter les effets. Le temps était calme à leur arrivée; mais, vers le soir, il s'éleva une petite brise du sud, et on les avertit du danger que couraient leurs pirogues qu'ils n'avaient attachées que légèrement; et alors ils nous demandèrent par signes, si nous nous proposions de remonter la rivière. Notre réponse ayant été affirmative, ils nous prièrent de leur permettre de nous accompagner et de prendre leurs pirogues à bord, ce à quoi je consentis volontiers.

Précédés d'un canot qui jetait la sonde et trouvait de 13 à 17 brasses, nous fîmes route jusqu'à six heures du soir. Le jusant l'emportant alors en force sur le vent, nous laissâmes tomber l'ancre par 15 brasses fond de sable. Une montagne d'une élévation remarquable, sur la rive de l'ouest, nous restait au 85° sud-ouest. Nous avions au 14° nord-est l'extrémité nord de l'île basse, sur la même ligne qu'une autre montagne très-éloignée. Nous étions à une lieue de distance de la pointe sud de cette île. Les montagnes, autant que nous avons pu les distinguer, forment une

barrière continue, le long du côté ouest de la rivière. Notre latitude à cet ancrage fut de 60° 23′ ½, et notre longitude de 208° 33′.

J'employai la matinée du 17 à faire une excursion dans l'île. Nous débarquâmes assez facilement sur la pointe sud de ce qui, à la mer haute, forme une baie de petit fond; mais qui, à la mer basse, n'est qu'une batture de sable et de vase, sur laquelle il y a une quantité innombrable de gros fragments de roche, qui ne tiennent pas au fond, et qui ont été évidemment apportés par la violence de la marée, ou par quelque autre agent non moins puissant. La forme ronde que la plupart avaient acquise, et le poli qu'en offrait la surface, annonçaient qu'ils avaient été longtemps roulés. L'île était en grande partie couverte de pins et d'autres arbres; mais la neige dont la couche était très-épaisse, borna notre promenade à la grève, où étaient et quelques petites pièces de bois et plusieurs glaçons très-larges, qui paraissaient y avoir été déposés par des marées plus hautes que celles que nous avions eues. Nous en conclûmes que le temps du plus grand froid était déja passé, et que la rigueur de celui que nous éprouvions était une reprise de l'hiver. Nous remarquâmes sur la neige les traces de quel-

ques petits animaux, et nous trouvâmes sur la grève, quelques morceaux d'un fossile ressemblant à ce que nous appelons *cannel coal*, (l'ampelite ou le crayon noir). A la mer étale, le vaisseau fit quelques progrès, à l'aide d'une brise légère du nord-est, et marchant au plus près du vent, il se porta à environ quatre milles du dernier mouillage, dans la direction du nord-nord-est. Alors je rentrai à bord.

Il était une heure après-midi. La sonde ne rapportait plus que 8 brasses; et dans l'espoir de trouver un canal plus profond, je fis de nouveau gouverner sur l'île. Bientôt il n'y eut plus que 6 brasses; et immédiatement après la *Découverte* toucha, n'ayant que 15 pieds d'eau. Elle fut quelque temps immobile, puis se dégagea, en tournant, et se remit à flot, au moyen d'une secousse, ce qui nous fit conjecturer qu'elle avait été portée sur une pierre ronde, semblable à celles que nous avions trouvées sur la grève de l'île. En nous rapprochant de cette même île, la sonde rapporta bientôt 15 brasses, et nous jetâmes l'ancre pour attendre le jusant, afin de retourner par la route que nous avions prise, vu le peu d'avantage qu'il y eût eu à suivre un chemin si désagréable et si embarrassé. Le bas-fond sur lequel avait touché le vaisseau

est de quelque étendue et se prolonge vers le nord. Il est à six ou sept milles de la terre principale, et à peu près à une lieue à l'ouest de l'île, où il y a une autre batture, qui s'étend à quelque distance dans la rivière.

J'avais complétement rempli mon objet, en m'assurant que la côte ouest derrière l'île est sans coupures, et je me déterminai à m'avancer immédiatement jusqu'au point où se sont terminées les recherches du capitaine Cook. Sur les sept heures du soir, le temps étant à peu près calme, nous levâmes l'ancre et nous nous abandonnâmes au jusant, mesure que dans des parages si peu connus, la prudence ordonne d'éviter, mais dans une expédition telle que la nôtre, on est forcé de donner quelque chose au hasard, si l'on ne veut s'exposer à perdre beaucoup de temps. La vérité de la première de ces observations, nous fut bientôt démontrée. Après avoir fait une lieue dans le 38° sud-ouest, depuis le mouillage que nous venions de quitter, nous nous trouvâmes tout-à-coup sur un très-petit fond, craignant de toucher à tout moment, ce qui eût eu les suites, sinon les plus dangereuses, du moins les plus désagréables. Tandis que nous étions dans cette fâcheuse position, et à l'instant où nous

n'avions plus que trois brasses d'eau, il s'éleva heureusement une brise légère qui nous permit de manœuver le vaisseau et de gouverner à l'est, où nous eûmes bientôt jusqu'à 7 brasses, et ensuite par degrés, jusqu'à 30. Ayant marché au sud-ouest jusqu'à minuit, et, alors 40 brasses de ligne ne rapportant point de fond, je jugeai que nous étions loin au sud du bas-fond que la carte du capitaine Cook représente comme se prolongeant au-delà de la pointe sud de l'île.

Je voulais profiter du flot, quoique je jugeasse le bas-fond loin dans le nord. Cependant pour ne courir aucun risque, nous gouvernâmes graduellement au sud et au sud-sud-est, afin de l'éviter. Cette précaution nous servit peu ; car bientôt nous n'eûmes plus que neuf brasses, qui tout-à-coup tombèrent à quatre, et le vaisseau toucha avec quelque violence, ce qu'occasionna une houle très-pesante, venant de l'océan, qui depuis quelques jours accompagnait le flot. Vers une heure, ayant une bonne brise du nord-est, nous mîmes le cap à l'ouest et au sud-ouest, mais sans effet, la marée ayant plus d'influence sur le corps que sur les voiles du vaisseau. Nous demeurâmes stationnaires, environ une heure et demie, le navire tou-

chant fréquemment, et quelquefois avec assez de force pour nous faire craindre que les mâts ne vinssent à bas, ou qu'il ne nous arrivât quelque autre accident plus funeste. Tous nos efforts pour nous porter à l'ouest du banc, étant inutiles, il ne nous restait d'autre parti à prendre que de le traverser, ce qui semblait très-dangereux; car les brisans donnaient lieu de croire que la partie de l'est était celle où nous trouverions le moins d'eau, motif qui m'avait fait si long-temps chercher à gagner l'ouest. Cette tentative nous réussit au-delà de toutes nos espérances: après avoir mis le cap à l'est, le vaisseau ne toucha plus qu'une fois, en traversant le bas-fond; mais ce coup fut le plus violent que nous eussions ressenti. Bientôt il y eut 10 et 15 brasses d'eau, et nous eûmes la satisfaction de voir que le bâtiment n'était en aucune sorte endommagé.

Nous nous trouvâmes dans une eau profonde, précisément à la pointe du jour, et nous vîmes que nous avions traversé le bas-fond, à environ une lieue au sud-ouest de la pointe sud de l'île, et à peu près au milieu, car il semblait s'étendre une lieue plus loin dans cette direction. Il paraît que cette batture est très-inégale, et il est probable qu'elle a

retenu quelques fragments de roche ; semblables à ceux dont j'ai parlé ci-dessus. Si cela est ainsi, le banc est infiniment plus dangereux qu'un simple épi de sable, et nous ne devons notre conservation qu'à la Providence.

Nous continuâmes à profiter du flot, et nous portâmes au plus près du vent, jusque sur les sept heures du soir, que le jusant nous contraignit de mouiller en travers de la côte est de l'île, par 14 brasses, fond pierreux, et à peu près à une lieue du rivage le long duquel le bas-fond continue à s'étendre environ l'espace de deux milles.

Je ne rendrais pas justice aux Indiens que nous avions à bord, si je négligeais de faire connaître leur bonne conduite et leur inquiétude pour notre sureté, tant que nous fûmes en danger, et la joie qu'ils témoignèrent lorsqu'ils apprirent qne nous ne courions plus aucun risque.

Le temps alors, quoiqu'extrêmement froid, (le mercure se tenait à 25°) était très-beau et nous laissait voir distinctement tout le pays des environs, composé, à quelque distance de la rivière, de montagnes d'une hauteur prodigieuse, enveloppées de neiges et de glaces éternelles, et qui offrent des formes pittoresques, en même temps qu'une con-

trée affreuse, inhospitalière et froide. Au centre de l'immense et magnifique tableau que présentent ces montagnes, on remarque celle qui forme le volcan, et près du sommet de laquelle, on distingue deux cratères séparés, d'où sortaient deux grosses colonnes d'une fumée blanchâtre, que quelques personnes à bord jugèrent des vapeurs provenant de sources d'eaux chaudes.

Le flot revint plutôt que nous ne l'attendions, c'est-à-dire, vers les dix heures du matin. Nous en profitâmes, et à l'aide d'une brise variable et légère, nous gouvernâmes au nord. Sur les sept heures du soir, nous atteignîmes le point où la rivière commence à se rétrécir. Le jusant nous contraignit de nouveau à y mouiller par 17 brasses. Là les rivages sont bas, ou du moins modérément élevés, et forment trois pointes remarquables, qui offrent des falaises à pic. Je les désignai sous les noms d'Ouest-Foreland (1), de Nord-Foreland et d'Est-Foreland. Les deux premières sont sur la rive de l'ouest, et la dernière sur celle de l'est. L'Ouest-Foreland et l'Est-Foreland forment la pointe sud-ouest et

(1) *Foreland* signifie pointe, cap, ou promontoire. (*Note du traducteur*).

la pointe nord-ouest de l'espèce de détroit où nous étions.

Nous reçûmes la visite de deux naturels du pays, qui arrivèrent dans une petite pirogue de peaux. Informés de l'accueil que nous avions fait à leurs compatriotes, ils nous prièrent de leur accorder la même faveur. L'un d'eux, dont le nom était *Sal-Tart* paraissait avoir une sorte de supériorité sur ses compagnons, et m'offrit quelques peaux de martres, pour lesquelles je lui donnai un peu de fer, de la verroterie, quelques autres bagatelles et une petite quantité de tabac à fumer et en poudre, qu'il reçut comme des objets d'une grande valeur. Ces individus paraissaient avoir des rapports avec les Russes, et même ils savaient quelques mots de la langue de cette nation. Mais nous connaissions si peu le russe, et nous ignorions si complétement l'idiome de ces indigènes, que nous ne pûmes en obtenir aucun renseignement.

La vîtesse du jusant était de cinq milles par heure; et le 19, à une heure et demie du matin, le flot revint avec une égale rapidité, qui augmenta encore sur les trois heures, de manière que le cable de notre seconde ancre rompit, et que la bouée s'enfonçant par la force du courant, l'ancre et le cable

furent perdus. Le jour commençant à poindre, nous remontâmes la rivière, à l'aide du flot et d'une brise variable et légère du nord, accompagnée d'un froid très-rude, le mercure étant à 18 degrés. Nous nous tînmes près de la côte de l'ouest pour éviter le basfond sur lequel la Résolution avait touché, et en conséquence nous profitâmes si peu du flot, qu'à sept heures du soir, au retour du jusant nous n'avions pas fait plus de deux lieues. Nous jetâmes l'ancre par 13 brasses, notre latitude observée était de 60° 51'.

Nos amis les Indiens qui, ainsi que nous l'avions imaginé, revenaient d'une excursion dans le bas de la rivière, lorsque nous les rencontrâmes, nous donnèrent à entendre que leurs habitations étaient dans les environs sur la rive de l'ouest, et qu'ils desiraient se retirer. Ils partirent après nous avoir témoigné toute leur reconnaissance des bons traitements qu'ils avaient éprouvés. Si de la conduite constamment honnête qu'ils tinrent pendant tout le temps qu'ils passèrent à bord, on peut tirer quelque induction sur le caractère de la peuplade à laquelle ils appartenaient, on peut dire qu'elle n'est agitée ni par l'ambition, ni par la jalousie ni par l'avarice.

A la marée basse, on voyait, du haut des

mâts et dans le nord-est, le banc que nous voulions éviter. Vers les deux heures, au retour du flot, nous dirigeâmes notre route entre ce banc et la rive de l'ouest. Le vent, du nord-nord-ouest était accompagné d'un froid si vif, que l'écume des vagues se gelait et tombait sur le pont, en givre, ou en petite neige, et que l'eau rapportée par la ligne de sonde, quoique continuellement en mouvement, se gelait aussi autour de la corde. Le soir, après avoir rencontré le jusant, nous jetâmes l'ancre par 15 brasses, à peu près à deux lieues au nord-est du *Nord-Foreland*, et à environ une lieue de la rive de l'ouest. Durant la nuit, une quantité de glaces flottantes passèrent près du vaisseau. Le 20, au matin, nous eûmes une petite brise du nord-ouest, et le froid devint extrêmement vif; le mercure se tenant à $7^{\circ}\frac{1}{2}$. A la faveur de la marée et du vent, nous avançâmes, sur les trois heures, vers la branche nord ou principale de la rivière; mais bientôt nous fûmes alarmés en croyant apercevoir un bas-fond découvert dans la direction de notre route. Cet aspect était d'autant plus inattendu, que nous suivions la trace de la *Résolution* et de la *Découverte*, qui ne devaient point avoir dépassé aucun bas-fond sans en donner con-

naissance. De grosses masses, ressemblant à des rochers, paraissaient répandues sur cette batture, ce qui me conduisit à penser que le tout n'était peut-être qu'une masse de glace sale. Ayant ouï dire qu'un navigateur espagnol avait trouvé la navigation de cette grande rivière, fermée par des bas-fonds et des bancs de sable, qui s'étendaient de l'une à l'autre rive, quelques lieues au dessous de l'endroit où le capitaine Cook avait jeté l'ancre, je ne crus pas prudent d'aller plus loin, sans un préalable examen, vu surtout que quelques personnes de l'équipage étaient déja atteintes de la gelée. Je jetai donc l'ancre de nouveau; et trois heures après le lever du soleil, je détachai M. Whidbey dans le grand canot, pour aller éclaircir mes doutes. Il revint à peu près à dix heures du matin. Il avait fait quelques milles au-delà de la place où nous supposions avoir vu le bas-fond, et n'avait jamais eu moins de 14 à 17 brasses. Ce que la lumière douteuse du matin nous avait fait prendre pour un banc, était un amas de glaces flottantes, que la force du flot emportait et fit disparaître rapidement. Nous en eûmes la preuve au retour du jusant, vers midi. Nous nous vîmes alors dans la plupart des directions, environnés de mor-

ceaux de glace, qui différaient en forme, en grandeur et en couleur

Le temps était calme et serein, quoique très-froid, et le jusant nous força de demeurer à l'ancre. Notre latitude observée fut de 61° 10', et notre longitude de 210°. A la faveur du flot et d'une brise du sud, nous continuâmes notre route sur les trois heures : à sept, nous n'eûmes plus que de 6 à 4 brasses ; mais en gouvernant un peu au sud, nous en trouvâmes de nouveau 6, et nous mouillâmes. La pointe ouest de la branche nord de l'entrée de la rivière nous restait au 48° nord-est du compas, à cinq lieues de distance. Quatre grands morceaux de glace étaient échoués au nord de nous ; et comme nous étions à quatre milles au nord de la route du capitaine Cook, et à une lieue au sud du bas-fond qu'il a représenté comme s'étendant en avant du rivage nord, je jugeai qu'il n'avait pas remarqué celui près duquel nous étions mouillés.

Le vent de nord-nord-est acquit beaucoup de force pendant la nuit ; le temps était très-froid et accompagné d'une pluie fine de petite neige gelée et dure, qui jusqu'après midi, nous empêcha de rien voir autour de nous. Le ciel s'éclaircit alors, et nous reconnûmes que nous étions à peu près à un quart de mille

mille d'un banc très-découvert et très-étendu, qui nous restait du 74° sud-ouest au 54° nord-est du compas, et qui se montrait évidemment lié avec la rive nord de la rivière, le long de laquelle il s'étendait, rive éloignée d'environ cinq milles, et qui, par la direction qu'elle prenait, paraissait aboutir à la pointe ouest de la branche nord. Je ne doutai pas que ce ne fût le banc qui est tracé sur la carte du capitaine Cook, quoique selon nos observations, et ce banc et le rivage adjacent semblent être quelques milles plus au sud qu'elle ne le représente.

Nous avançâmes au nord-est, le long du banc. Sur les quatre heures, n'ayant plus que six brasses et demie de profondeur, nous gouvernâmes sur l'*Ile-Turnagain;* mais ne trouvant pas un chenal plus profond, nous mouillâmes, pour examiner le passage avant d'aller plus loin. Le lendemain matin, au point du jour (le 22), M. Whidbey fut détaché pour ce service, avec deux embarcations. Il revint, vers midi, ayant eu de 7 à 17 brasses dans le chenal, la plus grande profondeur étant du côté de l'île.

Sur les quatre heures de l'après-midi, nous levâmes l'ancre avec le flot et une brise légère de l'ouest; mais nos voiles ne suffisaient

pas pour nous soutenir contre la force de la marée, qui, malgré tous nos efforts, nous portait vers les bancs, formant le côté nord du chenal. Ici, le vaisseau toucha, et étant demeuré échoué un court espace de temps, il se remit de lui-même à flot. Le vent d'ouest devenant alors plus fort, nous traversâmes le chenal, la sonde rapportant sept brasses, profondeur sur laquelle nous mouillâmes, nous étant avancés dans le passage jusqu'au point où il avait été reconnu.

Un changement favorable s'opéra, ce jour, dans la température. Le mercure s'éleva à 36°, le ciel fut serein; et l'air comparativement doux.

Le 23, au matin, nous vîmes sur l'eau un nombre infini de pièces de glace flottantes, que la marée poussait avec violence contre l'avant du vaisseau, mais qui n'étaient pas assez considérables pour l'endommager. Cependant elles nous empêchèrent de mettre les canots à la mer jusqu'à huit heures du matin, que M. Whidbey fut chercher, en dedans de l'entrée de la branche nord, un mouillage convenable. Il fut de retour à deux heures après-midi, et me rapporta qu'il avait poussé ses recherches un peu plus loin que la branche dans laquelle les canots de la *Réso*

lution et de la *Découverte* avaient pénétré en 1778, et qu'il avait trouvé tous les rivages du côté-nord formés d'un terrain bas et sans coupures. Il ajouta qu'à moins que la branche ne tournât très-brusquement à l'est ou au sud-est, elle devait se terminer à la distance de quelques milles seulement au-delà du point où il avait fini son examen, en un havre ou en un spacieux bassin.

Ce rapport dérangea mes espérances. Il y avait lieu de présumer que nous serions bientôt arrêtés dans nos progrès; mais c'était un point qu'il fallait vérifier; et levant l'ancre avec le flot, à peu près à cinq heures du soir, nous gouvernâmes sur le havre du bassin décrit par M. Whidbey, et sur le côté est duquel nous mouillâmes, vers neuf heures, par sept brasses, fond de sable noir.

Le temps fut beau, le 24, au matin. A la marée basse, nous vîmes une batture découverte qui s'étend au nord, sur la côte de l'est, en avant d'une haute pointe en falaise, jusqu'à l'endroit où la rivière prend la direction de l'est. Cette batture, qui tient à la pointe, paraissait s'élever de quelques pieds au dessus de l'eau, et former comme une chaîne, se prolongeant vers le nord-ouest, c'est-à-dire, vers la côte opposée, à laquelle elle semblait

aussi se joindre. Après le déjeûner, je fis une excursion, accompagné de quelques officiers. Peu de temps après avoir quitté le vaisseau, nous trouvâmes, sur la rive de l'est, un ruisseau d'excellente eau douce, où nous pouvions facilement remplir nos barriques, en le débarrassant de la glace dont il était encombré. Alors notre attention se porta principalement vers une baie ou une anse, qui semblait située au sud de la pointe en falaise. En atteignant la pointe sud de cette même baie, nous vîmes quelques maisons presque au bord des falaises escarpées dont elle est formée. Ce n'étaient que des carcasses d'habitations qui paraissaient abandonnées depuis quelque temps. Les plus vastes étaient au nombre de quatre, et différaient, quant à la forme et à la construction de toutes les maisons que nous avions vues chez les naturels de la côte nord-ouest d'Amérique. Il y en avait une de 24 pieds de longueur sur environ 14 pieds de largeur, qui était construite avec des perches, les unes droites, les autres transversales. Elle avait été couverte avec de l'écorce de bouleau, et lorqu'elle était en bon état, elle devait être fort logeable. La forme de ces quatre maisons était celle d'une grange. Les côtés perpendiculaires avaient environ

neuf pieds de hauteur, et l'inclinaison du toit était uniformément d'environ quatre pieds. Nous remarquâmes aussi deux ou trois huttes, à moitié sous terre, et construites d'une manière plus conforme à celles qui, en général, servent de demeure aux habitants de ces régions. Cette circonstance se joignant à ce que les perches, dont les maisons les plus grandes étaient formées, avaient été façonnées avec des haches et par des personnes accoutumées à ce genre de travail, nous supposâmes qu'un détachement de Russes, ou d'autres Européens, avait fait là quelque résidence. Nous le crûmes d'autant plus que les Indiens ne font aucun usage de la hache, et que généralement ils préfèrent se servir d'outils de fer qui ont la forme du couteau ou du ciseau.

Nous procédâmes ensuite à la reconnaissance de la baie, et nous trouvâmes qu'une partie en doit être à sec, à la mer basse.

L'endroit où je comptais faire de l'eau étant au sud de notre mouillage, je fis, à mon retour, lever l'ancre vers la fin du jusant, afin de placer le vaisseau le plus commodément qu'il serait possible pour cette opération; mais il toucha sur un banc qui avait échappé à nos regards, et qui gît entre notre dernier an-

crage et la côte. Une autre ancre fut immédiatement portée en dehors, et au retour du flot, le vaisseau se dégagea, paraissant n'avoir reçu aucun dommage.

Le lendemain matin (25), M. Swaine se rendit à l'aiguade avec un détachement, et un autre canot fut chercher le meilleur mouillage. Il le trouva, à peu près à un mille au sud du ruisseau. Nous y étant portés dans la soirée, nous y affourchâmes sur cinq brasses, à la mer basse, fond mou, composé de petites pierres détachées et de beau sable noir.

CHAPITRE CINQUIEME.

Dangereuse situation du vaisseau, à raison des glaces, — Reconnaissance de la partie supérieure de la *Rivière de Cook*. — Preuve que ce n'est qu'un bras de mer très-étendu. — Il reçoit de moi le nom de COOK-INLET (*Entrée-de-Cook*). — Le *Chatam* rejoint la *Découverte*. — Recit des opérations de M. Puget pendant la séparation des deux vaisseaux. — Nous recevons la visite des Russes. Les vaisseaux quittent l'*Entrée-de-Cook*.

LA *Découverte* ayant été placée de la manière la plus favorable à notre communication avec le rivage, nous nous occupâmes de quelques opérations nécessaires, parmi lesquelles étaient celles de faire du bois et de l'eau. Ce service fut infiniment retardé par les glaces flottantes, que la force de la marée rendait très-dangereuses. Il fallait avoir recours aux plus grandes précautions pour empêcher nos canots d'être mis en pièces, non-seulement le long du bord, mais dans les communications avec la terre, tant par les glaces qui étaient en mouvement, que par celles qui étaient déposées sur le rivage,

contre lequel des masses énormes venaient se briser avec la plus grande violence. Nous eûmes même quelque inquiétude pour nos cables, quoique nous n'eussions rien négligé pour les garantir.

Dans l'après-midi, nous reçûmes la visite de vingt-trois naturels du pays, qui vinrent dans une grande pirogue de peau. Ils étaient sans armes, et avaient, à leur tête, un jeune chef nommé *Chatidoultz*, qui paraissait revêtu d'une grande autorité, et qui était traité avec beaucoup de respect. La conduite soumise de ceux qui composaient cette petite troupe, annonçait la supériorité de ce chef, excepté sur un autre plus jeune encore, qui se nommait *Kanistouch*, à qui l'on témoignait aussi beaucoup d'égards. Il accompagnait constamment Chatidoultz, et c'était le seul auquel il fût permis de se placer sur le même banc que celui-ci, les autres s'asseyant sur le plancher du pont. Au premier instant, je n'avais admis que six de ces Indiens; mais, vers le soir, le chef me sollicita vivement de les recevoir tous dans dans le bâtiment, et de prendre leur pirogue à bord. Je lui répondis que la crainte que ses gens ne commissent quelque vol, s'opposait à ce que je leur laissasse passer la nuit sur le vaisseau.

Nous ne pouvions parler la langue l'un de l'autre, mais nous nous expliquâmes par des signes très-clairs, au moyen desquels le chef m'assura que je pouvais compter sur l'honnêteté de ses gens; et en même temps, il me témoigna beaucoup d'inquiétude sur leur sureté et sur celle de sa pirogue, que heurtaient de grosses masses de glace. Je me rendis aux vœux de Chatidoultz; et, à leur entrée à bord, chacun des Indiens me présenta une ou deux peaux de martre. Ils parurent fort sensibles à la complaisance que je leur montrais, furent exacts jusqu'au scrupule en tout, et se conduisirent avec une réserve et un soin de ne causer aucune incommodité, dont nous ne connaissions point d'exemple, et bien propre à prévenir en leur faveur.

Quelques-uns de nos messieurs étant allés à la chasse sur le rivage, rencontrèrent une famille d'environ dix-huit Indiens, de qui ils furent accueillis avec beaucoup de bienveillance et d'égards. Ils en avaient invité quatre ou cinq à venir à bord, invitation à laquelle ceux-ci s'étaient promptement rendus. Ces derniers étaient évidemment d'une tribu ou société différente de celle de Chatidoultz; mais les deux troupes parurent liées par l'amitié, et passèrent une très-agréable soirée. Après avoir

mangé avec appétit de la viande salée et du biscuit, tous ces Indiens dormirent fort tranquillement jusqu'au lendemain matin. Chacun d'eux reçut alors de moi du tabac en poudre et à fumer, des oreilles de mer, des ciseaux de fer, des grains de verre, des grillets (ou grelots de faucon), des boutons et des aiguilles, auxquels ils parurent attacher beaucoup de prix, et qu'ils acceptèrent avec les expressions de la plus vive reconnaissance.

Les glaces flottantes paraissant en moindre quantité que la veille, le chef et les siens se retirèrent, enchantés de l'accueil que nous leur avions fait, ce qu'ils témoignèrent, par leurs chants, en pagayant autour du vaisseau. Chatidoultz, le seul debout dans la pirogue, exécuta plusieurs tours grotesques, et fort divertissants. Il nous promit de nous faire une seconde visite dans quelques jours, et je m'efforçai de lui faire comprendre que du gibier ou du poisson nous ferait plaisir; mais les signes, au moyen desquels il me répondit, ne me laissèrent pas espérer qu'il pût nous procurer des rafraîchissements de cette espèce. Au contraire, il me demanda d'emporter un peu de viande et de pain, ce qui me démontra qu'à cette saison de l'année, les

peuplades qui habitent cette contrée, n'ont pas une abondante nourriture.

Depuis le 21, le temps avait été serein, et la rigueur du froid était fort diminuée. Le thermomètre, dans le jour, se tenait à 40°; et la nuit, il gelait un peu.

Voulant éviter tout délai, je chargeai M. Whidbey d'aller, avec deux embarcations, approvisionnées pour dix jours, examiner la *Rivière Turnagain*, et faire quelques autres reconnaissances, au cas où ses provisions les lui permettraient.

Les glaces flottantes qui avaient paru diminuer depuis quelques jours, augmentèrent infiniment le 28, avec le flot. Des masses énormes qui, pour ainsi dire, formaient des plaines de glaces, étaient portées vers l'avant du vaisseau, avec une vîtesse de cinq milles par heures, et une violence alarmante. Le lendemain, une grande pièce de glace coupa le cable de notre ancre d'affourche, à environ 15 brasses du bossoir. En même temps, le cable de notre seconde ancre, le seul qui retînt le vaisseau, était continuellement pressé par de si fortes masses, que nous n'eussions eu aucun espoir qu'il pût résister, si ce n'avait pas été un cable neuf de seize pouces, c'est-à-dire, de trois pouces de

plus que ceux que nous avions emportés d'Angleterre. Nous l'avions pris au Cap-de-Bonne-Espérance, et il paraissait très-fort et très-bien fait. S'il eût cédé à la violence des coups qu'il recevait continuellement, nous n'eussions eu pour toute ressource, qu'une seule ancre et qu'un cable de treize pouces.

Il n'était plus possible de communiquer avec le rivage. Des glaces semblables à d'énormes rochers, frappaient fréquemment le vaisseau à l'avant, et nous donnaient les plus vives alarmes. En tirant sur le cable, à la marée montante, nous découvrîmes qu'il avait beaucoup souffert du frottement contre des roches dans le fond. Nous eussions desiré quitter un mouillage si dangereux ; mais depuis vingt-quatre heures, il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Pour changer de place, il eût fallu nous abandonner à l'impétuosité du courant, à travers un étroit passage, embarrassé par de monstrueux morceaux de glace, et sans pouvoir laisser derrière nous la moindre observation propre à guider notre détachement. D'ailleurs, nous ne considérions pas comme irrévocablement perdus notre ancre d'affourche et notre cable, qui nous étaient d'une trop grande importance pour que nous pussions y renoncer facilement.

Nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de rester et de soutenir aussi longtemps que nous le pourrions, les coups de ces masses énormes, qu'aucun commandant de vaisseau, destiné à voguer dans les mers du Groënland, n'eût osé affronter sans la plus urgente nécessité.

Vers le temps de la mer étale, et particulièrement à celui du reflux, nous avions quelques courtes intermissions, et le danger devenait moins pressant. Dans un de ces intervalles, le 31 à midi, nous vînmes heureusement à bout de saisir notre cable rompu; mais le flot ayant rapidement ramené les glaces, nous n'eûmes que le temps d'y attacher une bouée, pour le retirer dans un instant plus favorable.

Aux approches de la haute mer, nous reçûmes la visite de dix Russes et d'environ vingt Indiens, qui vinrent dans un grand bateau découvert et à rames, après avoir, avec beaucoup de difficulté, traversé des glaces qui formaient un champ presque continu de l'une à l'autre côte. Quand ils arrivèrent, le vaisseau était assez tranquille; mais au retour du jusant, les glaces le heurtèrent si vivement, que nos hôtes parurent fort inquiets pour notre sureté. Si je les compris bien, ils

étaient venus dans l'intention de coucher à bord ; mais après y avoir passé trois heures très-désagréables, ils profitèrent d'un moment où les glaces laissèrent une assez grande ouverture, et ils partirent.

Ignorant la langue russe, nous ne pouvions guère tirer de renseignements de ces étrangers. Cependant ils nous firent entendre clairement que notre mouillage n'était point dans une rivière, mais dans un bras de mer, qui se terminait à peu près à quinze verstes du point où nous étions. Nous comprîmes aussi que la rivière Turnagain finissait à peu de distance de son entrée ; qu'ils avaient traversé une colline ou une montagne qui occupait un espace de quinze ou seize verstes, et qu'ils étaient entrés dans un bras de mer qui communiquait avec *Prince-William's sound*. Ils ajoutèrent que cette montagne ou cet isthme est la route par laquelle ils communiquent avec tous les établissements russes dans ces deux grandes entrées. D'après ce qu'ils me dirent, je jugeai qu'un de ces établissements se trouve à peu près à huit milles au sud-est de l'*Est-Foreland*, et qu'il y avait alors un vaisseau russe à deux mâts. Il y a un autre établissement près du *Nord-Foreland*, et c'était de celui-là qu'étaient venus ceux qui nous

faisaient visite. Le troisième enfin était situé sur l'île de *S. Hermogène*. Je compris encore que les Russes avaient, dans *Prince-William's sound*, un établissement au *Port Etches*, et un autre près de l'*Ile Kayes*. Dans tout le cours de notre entretien, nos hôtes s'étaient efforcés de nous persuader que le continent de l'Amérique et les îles adjacentes appartenaient exclusivement à l'empire russe.

Le temps, quoique froid, était agréable et serein. Le premier mai, le flot nous apporta moins de glaces; et, à la mer basse, nous recouvrîmes notre cable et notre ancre. Le lendemain, cependant, nous souffrîmes encore infiniment des glaces; et, dans l'espoir de trouver un meilleur fond, nous nous portâmes un peu au sud-est; mais nous ne gagnâmes rien à ce changement; car, à la mer basse, nous reconnûmes que notre ancre s'était accrochée à une roche, et tandis que nous nous efforcions de l'en détacher, le vaisseau, évitant tout-à-coup à la côte, échoua pour ne se remettre à flot qu'à la marée montante. Nous jugeâmes avec quelque raison qu'il avait touché sur une de ces roches mobiles dont j'ai déja parlé, et qui sont en grande quantité sur toutes les battures de petit fond, qui s'étendent en avant du rivage, aussi loin que le

reflux des grandes marées nous a permis de le voir.

A la fin du flot, nous levâmes l'ancre, à l'aide d'une petite brise du sud. Ayant pris une position un peu plus à mi-chenal, nous y mouillâmes par douze brasses, fond de sable. Le lendemain, 3, le ciel s'obscurcit. Nous eûmes une pluie épaisse et une brume qui durèrent jusque dans la matinée du 4, que l'atmosphère s'éclaircit. La surface de l'eau fut alors entièrement débarrassée de glaces. Dans la soirée, M. Whidbey revint à bord; il avait rempli la tâche dont je l'avais chargé.

En quittant le vaisseau, il avait dirigé sa route, le long de la côte de l'est, jusqu'à la pointe sud-ouest d'entrée dans cette branche, qu'en l'honneur de son excellence, M. l'ambassadeur de Russie à la cour d'Angleterre, j'ai nommée POINTE WORONZOW, et qui est située par 60° 8′ de latitude, et 210° 36′ de longitude. La pointe nord-est, qui gît au 37° nord-est de la précédente, à la distance de deux milles, reçut de moi le nom de POINTE MACKENSIE, de celui du très-honorable James Stuart Mackensie. Depuis la pointe Woronzow, la côte de l'est prend la direction du 19° sud-ouest, l'espace de quatre milles jusqu'à une pointe que j'ai nommée POINTE CAMPBELL.

Celle-ci

Celle-ci et la *Pointe-Possession* peuvent être considérées comme les pointes nord-est et sud-ouest les plus extérieures de la *Rivière Turnagain*.

M. Whidbey rangea de près la côte ; mais bientôt il fut arrêté par une batture qui se prolonge depuis le rivage jusqu'à la pointe nord-est de l'Ile Turnagain, et qui l'obligea de suivre le côté nord de cette île, laquelle, dans la direction de l'est nord-est et celle de l'ouest sud-ouest, a trois milles et demi de longueur et une demi-lieue de largeur. Près de la pointe ouest de l'île, et à partir de cette pointe, dont la latitude est de 61° 8′, s'étend, dans la direction du nord-ouest, un bas-fond d'environ une demi-lieue. M. Whidbey s'efforça vainement de gagner la côte nord-est; il en fut constamment repoussé par des bas-fonds qui se prolongent en avant, sur un espace de trois ou quatre milles. Il continua à remonter le bras, la sonde rapportant 5, 6 et 7 brasses. La force du flot le favorisait, mais en même temps il avait un vent frais de l'est, et une houle si pesante et si irrégulière, que deux fois elle remplit presque entièrement le grand canot, brisa la tête du gouvernail, et qu'il fallut tous les efforts de l'équipage pour em-

pêcher l'embarcation de couler bas. Le rivage voisin était inaccessible; et M. Whidbey ne pouvait espérer d'améliorer sa situation qu'en se rapprochant de la côte sud, autant que le permettraient les bas-fonds. Ce fut le parti qu'il prit, et quand la direction du bras fut fermée pour lui, il se trouva dans des eaux plus tranquilles. Sur les cinq heures du soir, il atteignit un îlot situé près de la côte, dans la direction du 45° sud-est, et à quatorze milles de la pointe ouest de l'Ile Turnagain. Le flot étant alors vers sa fin, et le lieu paraissant convenable pour y passer la nuit, le détachement ne songea qu'à se remettre promptement du fâcheux état où l'avaient réduit les coups de mer. Cependant le repos de nos gens fut troublé par la grande quantité de glaces que leur apporta le jusant; et ce ne fut pas sans peine qu'ils purent défendre leurs embarcations d'être entraînées et mises en pièces.

Le vent d'est continuant à souffler avec force, et la marée leur étant contraire, ils furent retenus jusqu'au lendemain à midi, sur l'îlot qui gît à peu près à une lieue au sud-ouest de ce qu'on peut considérer comme la pointe sud-ouest intérieure de l'entrée de la Rivière Turnagain, dont la pointe inté-

rieure est éloignée de trois milles et trois quarts, au 42° nord-est. La latitude observée de l'îlot était de 60° 57′ $\frac{3}{4}$, et la longitude, de 210° 43′. Les rivages entre les deux pointes extérieures et intérieures parurent séparés par un intervalle de trois à quatre lieues. Chaque côté formait une baie, à la mer haute; mais des battures de petit fond en rendaient les rivages inaccessibles. Au milieu, il y a un chenal d'environ une lieue et demie de largeur, qui est aussi interrompu par une batture de près d'une lieue et demie de longueur, et d'une demi-lieue de largeur. Elle paraît découverte en plusieurs endroits, et laisse, entre sa pointe sud et les bas fonds qui tiennent au rivage sud, un chenal qui n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur.

Les canots s'avancèrent au commencement du flot. Peu de temps après avoir dépassé les pointes intérieures et extérieures, ils ne trouvèrent plus que deux ou trois pieds d'eau, même au milieu du chenal d'où la rivière coulait à peu près au 70° sud-est. Ils la suivirent ainsi l'espace de quatre lieues. Les rivages étaient alors sans coupures, et la largeur du lit se trouvait réduite à une demi-lieue. De là, le bras de mer (car il était prouvé qu'on ne pouvait plus lui donner le nom de rivière),

semblait se prolonger dans la direction ci-dessus indiquée, environ sept milles plus loin, où par 60° 54′ de latitude, et 211° 30′ de longitude, il paraissait se terminer en forme de cercle, entouré de hautes montagnes escarpées et stériles, couvertes d'une neige perpétuelle. Quoique ce résultat ne dût guère laisser de doute, M. Whidbey desirait vivement de le constater d'une manière plus positive qu'il ne pouvait le faire, en ne voyant les objets que de loin; mais il s'était avancé jusqu'au point où un flot très-rapide avait pu le porter. Il se vit donc obligé de redescendre avec le jusant; et à neuf heures du soir, il atteignit une petite anse à une demi-lieue en-dedans de l'îlot, et il y passa la nuit.

Le terrain qui borde les baies entre les pointes extérieures et intérieures du bras de mer, ci-devant appelé *Rivière Turnagain*, est bas, bien boisé, et s'élève graduellement jusqu'à la pointe intérieure d'entrée, où la côte s'exhausse tout-à-coup en falaises presqu'à pic, et forme des montagnes prodigieuses et séparées par de profondes crevasses où croissent quelques misérables pins, presque sans aucune autre production végétale. De ces hauteurs se précipitent d'immenses tor-

rents, qui donnent un caractère de grandeur aux escarpements de ces abymes. En cet endroit, la marée s'élève perpendiculairement de trente pieds, de sorte qu'à la mer basse, le bras doit être à peu près à sec. Le 30, au matin, M. Whidbey, conformément aux ordres que je lui avais donnés, se rendit vers la *Pointe-Possession*, qui, selon nos observations, est située par 61° 30′ de latitude, et 210° 18′ de longitude. Il y chercha vainement la bouteille déposée par le capitaine King. Comme il faisait route au sud-ouest, il rencontra le bateau russe qui venait au vaisseau. Au commencement du flot, le détachement fut contraint de s'arrêter à une pointe qui gît au 65° sud-ouest, et à la distance de sept milles de la Pointe-Possession. Il y eut une vue éloignée de la côte, en face et au sud-ouest. Tout l'espace, autant que l'on put discerner les objets, était couvert d'une immense quantité de rochers coniques, épars sur un banc de sable et de petites pierres, et s'étendant à plus d'une lieue du rivage. Ces rochers sont de différente hauteur; et, comme il y en a peu d'assez élevés pour paraître au dessus de l'eau à la mer haute, la navigation le long de cette côte, avec des marées si rapides, demande les plus grandes

précautions. Le jusant ayant été trop dangereux pendant la nuit, M. Whidbey fit dresser les tentes sur la partie la plus élevée de la grève, après qu'on eut écarté la neige qui la couvrait en grande partie.

Dans la soirée, la décharge de quelques mousquets qui avaient été mouillés, fit sortir des bois une quinzaine de naturels du pays, lesquels, avec beaucoup de bonne humeur et d'affabilité, abordèrent le détachement, et lui présentèrent quelques saumons secs. M. Whidbey récompensa pleinement leur conduite amicale, et se rendit avec eux à leur habitation, qui était éloignée d'environ un mille des canots, et consistait en deux huttes, récemment construites, chacune desquelles contenait une famille d'environ quinze personnes de différents âges, et de l'un et de l'autre sexe, qui furent aussi honnêtes en tout, que l'avaient été ceux de leurs compatriotes qui étaient venus au vaisseau.

Le lendemain matin, M. Whidbey continua sa reconnaissance à travers ce labyrinthe qui s'étend le long de la côte, l'espace d'environ sept lieues, jusqu'à une pointe située au 35° nord-est de l'Est-Foreland, à la distance d'environ deux lieues. Il fallut la plus grande circonspection pour conduire les em-

barcations au milieu de ces roches pyramidales, s'élevant perpendiculairement de leur base, de 4 à 9 brasses, coupées à pic de tous les côtés, et ne laissant entre elles que l'espace de la longueur d'un canot. Si nos embarcations y avaient touché, au moment du reflux qui est très-rapide, leur perte eût été inévitable. Cette région si extraordinairement hachée, semblait tenir au côté sud du banc sur lequel la Résolution toucha en 1778; et il faut regarder comme une circonstance infiniment heureuse, que ni le capitaine Cook, ni moi, n'ayons tenté de passer au sud de cet écueil.

Entre la pointe où aboutit le banc et l'Est-Foreland, est une baie de petit fond, à une distance convenable du rivage. Elle est à l'abri des vents de l'est, du sud et du sud-ouest, et peu exposée à ceux qui soufflent des points opposés.

En atteignant l'Est-Foreland, M. Whidbey observa 60° 43′ de latitude, et 209° 19′ de longitude. Là, se termina sa reconnaissance de la côte de l'est. Après avoir traversé un espace d'environ huit milles dans la direction de l'ouest, et jusqu'à l'Ouest-Foreland, il fit retirer les canots sur le rivage, pour les garantir des glaces qui descendaient en grosses

masses, et il y passa la nuit. Il y reçut la visite des Indiens que nous avions eus à bord, qui lui témoignèrent beaucoup de plaisir de le revoir, et lui présentèrent quelques saumons secs, seule espèce de nourriture qu'ils pussent lui offrir. Le lendemain matin (2 mai), le ciel était brumeux; une houle très-forte du sud brisait avec violence sur le rivage, le long duquel M. Whidbey continua sa reconnaissance jusqu'au Nord-Foreland, qui est situé par 61° 4′ de latitude, et 209° 37′ de longitude. L'espace entre cette pointe et l'Ouest-Foreland forme une baie ouverte et spacieuse. Les bas-fonds s'étendent pendant environ cinq lieues de l'une à l'autre pointe. En prolongeant la baie, le détachement aperçut plusieurs naturels du pays autour de leurs habitations; et partout où il eut occasion de débarquer, ces bonnes-gens observant que les bas-fonds empêchaient les canots de gagner le rivage, entrèrent dans l'eau, malgré la rigueur du froid, et s'offrirent, de la manière la plus amicale, à porter à terre nos messieurs, service qu'ils leur rendirent avec beaucoup de bienveillance et d'attention, et auquel ils ajoutèrent quelques présents. Ceux qu'ils reçurent en retour, parurent leur faire beaucoup de plaisir. Le détachement passa la nuit

près de l'un des établissements des Russes, dont il avait été fait mention par ceux qui vinrent au vaisseau.

D'après l'invitation qu'ils en avaient reçue, nos officiers furent visiter cet établissement, qui ne consistait qu'en une grande maison, d'environ cinquante pieds de longueur, sur vingt-quatre de largeur et dix de hauteur, où résidaient dix-neuf Russes, sous la direction d'un homme âgé, qui fit entrer ces messieurs par une petite porte, la seule qu'il y eût, et les fit asseoir à une table placée au fond de l'habitation. Là, on leur servit un repas composé de poisson sec et de baies de vaciet; mais l'odeur répandue dans la maison était si insoutenable, qu'elle ne leur permit pas de goûter de ces mets. Leur hôte s'étant aperçu qu'ils n'y touchaient pas, fit enlever les baies; et, après les avoir pilées avec de l'huile, on les leur servit de nouveau, dans l'espoir qu'ainsi préparées, elles seraient plus de leur goût. Ces soins de l'hospitalité ayant été sans succès. Nos messieurs ayant fait à la politesse tous les sacrifices que leur estomac put supporter, trouvèrent un grand soulagement à respirer un air froid, mais pur; et ils regagnèrent leur petit camp, où le mauvais temps les ayant retenus le jour suivant, leur

permit de reconnaître la bonne volonté des Russes, qui profitèrent avec plaisir de la chère que l'on put leur offrir.

A l'aide d'un assez mauvais interprète, M. Whidbey apprit qu'ils occupaient ce poste depuis près de quatre ans. Cependant on n'y remarquait aucune trace de culture, quoique le sol parût propre à produire, en été, des plantes convenables à la nourriture de l'homme. Au reste, les Russes paraissaient se soucier fort peu d'en avoir, et se contenter de la manière de vivre des naturels du pays. Ils partageaient avec le même goût et le même appétit que ceux-ci, leurs dégoûtants et grossiers aliments. Vêtus de même, ils n'en différaient extérieurement qu'en ce qu'ils ne se peignaient pas le visage, et qu'ils ne portaient point les mêmes ornements que les Indiens. Autant que l'on put en juger dans une entrevue si courte, ces étrangers et les indigènes, quelle que soit leur tribu, vivent dans la plus grande intimité; et les derniers semblent très-contents d'être soumis à l'empire russe.

Le temps étant plus favorable, le détachement se remit en route le 4 au matin, et continua sa reconnaissance depuis le Nord-Foreland, le long de la côte de l'ouest, ou-

sur un espace d'environ deux lieues. Au nord de cette pointe, il y a un assez bon ancrage, d'où il est facile de communiquer avec le rivage, qui est entièrement couvert d'arbres, et qui offre plusieurs ruisseaux d'une eau excellente : mais cet espace est infiniment exposé à la violence des vents d'est et de sud-est, que tout annonce y être dominants; car partout où il y débarqua, M. Whidbey vit que les arbres renversés l'étaient tous la cime tournée vers l'ouest et le nord-ouest, et que les plantes annuelles avaient aussi la tête penchée dans la même direction. Pendant ces deux lieues, les bas-fonds s'étendent graduellement, à deux milles du rivage, jusqu'à la pointe Mackensie. Le terrain entre cette pointe et le Nord-Foreland, offre une côte basse, et sans la moindre ouverture que l'on puisse discerner de la distance où les bancs permettent d'en approcher. M. Whidbey ayant alors rempli l'objet de son expédition, le détachement revint au vaisseau.

Il ne restait plus qu'à déterminer l'étendue de l'ouverture où nous étions; et quoique d'après le peu de hauteur des eaux dans les grandes marées, nous eussions pu juger que nous étions parvenus jusqu'au point où elle

cesse d'être navigable, cependant la manière extraordinaire et inattendue dont se termine ce grand enfoncement, exigeait une recherche plus minutieuse encore.

Tandis que l'on achevait de faire du bois et de l'eau, je partis, le 6 au matin, accompagné de M. Baker, de M. Menziez, et de quelques autres officiers, avec la yolle et le petit canot, pourvus de vivres pour quatre jours. Nous nous portâmes sur la côte de l'ouest, et nous ne fûmes pas longtemps à reconnaître qu'à peu de distance du lieu où nous avions sondé antérieurement; les battures se trouvaient à sec à la mer basse, et s'étendaient d'un côté à l'autre. Ayant monté sur une éminence, nous vîmes que l'espace au-delà, qui, à la mer haute, présente une grande nappe d'eau, était alors occupé par des bancs de sable en nombre infini, les uns derrière les autres, avec quelques petites mares dans les intervalles. Nous continuâmes à prolonger encore la côte de l'ouest, quoique nous ne pussions en approcher de très-près, à raison des bas-fonds qui sont au-devant, et sur lesquels il y avait une grande quantité de glaces.

Cette même côte, à mesure qu'elle avance au nord-est, tourne vers celle de l'est, jus-

qu'à ce que l'intervalle ne soit plus que d'un demi-mille. C'est une prolongation du bras, dans laquelle on a de 8 à 12 pieds d'eau, presqu'à la mer haute. Nous y fîmes environ deux milles. Notre curiosité fut alors satisfaite, en voyant la côte de l'est se joindre à celle de l'ouest, et former un cercle dont le plus grand enfoncement était à peu près à une demi-lieue de nous ; et, dans l'espace intermédiaire, il se trouvait quelques bancs de sable à sec.

Les rivages que nous avions dépassés étaient sans coupures : deux ou trois petits ruisseaux d'eau douce se jetaient dans cette branche, entre des rives basses, mais à pic. Le terrain au dessus est presque plat, et forme une sorte de plaine où il n'y avait point de neige, mais où il ne croissait que peu d'arbres. Cette plaine s'étendait jusqu'au pied d'une masse de montagnes qui, excepté entre l'ouest et le nord-ouest, n'étaient pas très-éloignées. Le pays de cette région peut même passer pour modérément élevé ; et il est borné au loin par des montagnes d'une hauteur prodigieuse, couvertes de neige, et qui paraissaient séparées les unes des autres, quoique peut-être elles fussent réunies par une terre trop peu élevée pour que nous pussions l'a-

percevoir. En effet, nous avions déja observé que les chaînes continues sur la côte nord-ouest d'Amérique, ne forment très-souvent que la base de montagnes détachées, d'une hauteur plus surprenante encore. Au nord, en tournant par l'est et vers le sud-est, les montagnes les plus rapprochées, quoique d'une moindre élévation que celles de la région opposée, étaient coiffées de neige, et paraissaient former une barrière non-interrompue. Les plaines qui en descendent semblent indiquer, par leur uniformité, qu'elles ne sont en aucune partie coupées par les eaux. La qualité saumâtre des petits ruisseaux prouvait clairement qu'aucune chute d'eau, aucun marais, aucun étang, en un mot, aucune grande masse d'eau ne communiquait de ce côté avec l'Océan; et que, par conséquent, selon l'acception universelle des termes de géographie, on ne peut considérer comme une *Rivière,* cette longue ouverture, que je ne désignerai plus désormais que sous le nom d'*Entrée.* Si le grand navigateur qui l'a découverte le premier, et dont elle porte le nom, eût employé un jour de plus à la reconnaître, il eût épargné aux navigateurs théoriciens qui l'ont suivi du fond de leur cabinet, la peine de transformer ce bras de

mer en un canal par où l'on devait trouver un passage au nord-ouest.

Pendant que nous étions occupés des observations nécessaires pour constater la position des limites DE L'ENTRÉE DE COOK, dont l'extrémité nord gît par 61° 29′ de latitude, et 211° 17′ de longitude, nous fûmes abordés par une troupe de naturels du pays, qui nous invitèrent à nous rendre à leur habitation, située sur la plaine, et éloignée d'environ un mille du bord de l'eau. C'était une maison pareille à celle que nous avions vue, le 24 avril, et qui probablement avait été construite aussi par des Russes ; mais comme elle était en mauvais état, nous pensâmes qu'elle ne servait plus que de demeure temporaire. Notre visite parut fort agréable aux Indiens, qui, voyant que nous nous disposions à partir, nous prièrent de prolonger encore notre séjour ; et, pour nous y engager, ils nous dirent que notre ami, le jeune chef Chatidoultz, arriverait bientôt : mais notre curiosité étant satisfaite, et rien ne nous retenant plus, nous nous remîmes en route avec le jusant, et nous trouvâmes précisément assez d'eau pour soutenir les embarcations sur les bas-fonds que nous avions à passer, et qui se prolongent l'espace de

cinq lieues. Sur les quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes à bord, où se trouvait tout disposé pour redescendre l'entrée, le jour suivant.

Le soir, nous entendîmes deux coups de canon au large ; et le lendemain matin (le 7 mai), nous vîmes un brig à l'ancre. C'était le *Chatam*. J'envoyai sur le champ M. Baker, pour prévenir le commandant que nous croyons le joindre dès que la mer et le vent le permettraient.

A midi, M. Puget vint à bord. Il me dit que, dans la soirée de notre séparation, il avait fait force de voiles pour me rejoindre, ce qui avait fatigué le vaisseau, la mer étant très-grosse et la vague irrégulière. Cependant il avait fait si peu de progrès, que bientôt il avait perdu de vue la *Découverte*. Le lendemain matin (le 16 mars), il trouva plus de quatre pieds d'eau dans la cale du Chatam, ce qui en expliqua la mauvaise marche.

Arrivé au rendez-vous que je lui avais désigné, M. Puget entreprit la reconnaissance du côté ouest de l'Entrée de Cook, depuis le *Cap-Douglas* jusqu'à l'endroit où nous étions. Il le trouva partout sans coupures, sans branches collatérales, et sans aucune ouverture navigable.

Sa

Sa traversée des îles *Sandwich* à la côte d'Amérique, n'avait rien eu de remarquable: Il fut en vue de cette côte, le 10 avril, à la pointe du jour; et, à midi, il se trouvait à 56° 56′ de latitude, le *Cap-Greville* lui restant au 50° nord-ouest du compas. Le 12, il était par 58° 22′; et il avait le *Cap-S.-Hermogène* au 55° sud-ouest. Entre ce cap et la pointe Banks, il aperçut beaucoup de rochers, à quelque distance de la grande terre; mais les côtes voisines lui parurent en écore et sans aucun danger visible. Dans la soirée, le vent du sud-est prit de la force, et il tomba de la neige. En passant devant la pointe Banks, M. Puget reçut la visite de deux Russes qui, à l'aide d'un assez médiocre interprète, lui apprirent que, de cette saison, il n'avait encore pénétré aucun navire dans l'entrée. Le plus intelligent des deux, qui se nommait *Georges Portoff*, lui dit aussi qu'au sud-est de la même pointe, le Chatam avait dépassé un très-beau havre, où les Russes avaient un établissement, et où mouillait un sloup de huit canons, sous le commandement d'Alexandre Berrenoff. Il ajouta que cet officier serait charmé de se rendre sur le Chatam, dans la matinée, s'il pouvait espérer de le trouver encore. Mais

cela dépendait de circonstances tellement incertaines, que M. Puget ne put fixer aucun rendez-vous. Portoff dit en outre que l'établissement était composé de quarante Russes, et qu'il y en avait un autre non moins considérable dans *Prince-William's sound*, ainsi que de plus petits en remontant l'entrée. M. Puget chercha à se procurer quelques renseignements relatifs au voyage de découvertes dans ces régions, entrepris aussi dans le dessein de reconnaître l'étendue navigable de l'Entrée-de-Cook, par ordre de la cour de Russie. Mais ce fut infructueusement, les Russes n'ayant pu, ou n'ayant pas voulu comprendre ses questions. A leur départ, ils se chargèrent avec plaisir d'une lettre dans laquelle M. Puget m'informait de l'arrivée du *Chatam*, et du plan d'opérations qu'il se proposait de suivre.

Il tomba, le 13, une grande abondance de neige. M. Puget gouverna sur la côte de l'ouest; mais un fort jusant qui venait de la côte, et le vent qui tourna plus à l'est, le déterminèrent à porter sur le *Cap-Elisabeth*, où il était sûr de trouver un abri.

A mesure qu'il approcha de la côte est de l'*Entrée-de-Cook*, l'obscurité produite par la neige qui tombait, rendit sa situation d'autant

plus fâcheuse, qu'il se voyait alors menacé d'une tempête. A la fin, il découvrit qu'il était dans une baie au nord du Cap-Elisabeth, laquelle semblait présenter un havre à l'est, et, sur le côté nord, une anse qui promettait un bon mouillage, dont il prit la route sur le champ, laissant de l'arrière quelques rochers qui s'étendent à peu près à un quart de mille du rivage. En cet endroit, il éprouva l'action d'une marée montante très-forte, venant de l'est, à travers le chenal formé par les îles qui bordent cette côte, et qui rencontrant un courant opposé, ressemblait à des brisans, s'étendant presque à mi-chemin de l'entrée de l'anse. Quoique la sonde ne rapportât pas moins de quatorze brasses, cependant le mouvement était si fort, qu'il fallut garantir les fenêtres de la grand'chambre de poupe par les mantelets. L'anse paraissant offrir un abri sûr, le Chatam manœuvra pour s'y porter; et l'on jeta l'ancre sur cinq brasses, fond de sable.

Les apparences menaçantes du temps, dans l'après-dînée, contraignirent M. Puget à chercher sans délai un autre lieu de refuge. Sur les quatre heures, un canot que l'on avait envoyé à la découverte, revint avec l'heureuse nouvelle, qu'à moins d'une demi-lieue de

l'anse, il y avait un havre tel qu'on pouvait le desirer. Durant cette recherche, la neige et le vent avaient fort augmenté, et ils augmentaient encore; mais, le vent étant favorable, le Chatam arriva bientôt dans ce havre. C'était un excellent bassin, où le vaisseau fut placé à une distance convenable de la rive sud. Il dut sans doute son salut au bonheur qu'il eut de gagner cet abri; car, durant la nuit, la neige tomba avec une extrême abondance, il y eut une tempête violente du sud, et le froid fut si vif, que le mercure descendit à 20°.

Le lendemain matin, le vent avait perdu de sa force; mais la neige et le froid continuaient toujours. Le mauvais temps n'empêcha pas les naturels du pays, au nombre d'environ vingt-six, de venir dans leurs pirogues de peaux. Ils s'approchèrent du Chatam avec quelque précaution. Toutes leurs embarcations, à l'exception d'une seule, s'arrêtèrent à l'entrée du havre, jusqu'à ce que celle-ci eût achevé sa reconnaissance; et, comme nous la reçûmes bien, elle fit le signal convenu, et les autres s'avancèrent sans la moindre hésitation. Tous ceux qu'elles portaient furent admis à bord.

Leur conduite fut exactement la même

que celle de leurs voisins plus au nord, qui visitèrent la *Découverte*. Ils montrèrent la plus grande confiance, et ils n'abusèrent pas un seul instant des libertés qu'on leur accorda. Ils étaient empressés, habiles et adroits dans leurs opérations de commerce. Ils échangèrent leurs vêtements, leurs armes, leurs filets de pêche, et plusieurs sortes d'ornements, contre des cuillers et des grains de verre; car ils paraissaient faire peu de cas du fer ou du cuivre. Plusieurs d'entre eux parlaient la langue des Russes, auxquels, autant qu'on put le comprendre par leurs paroles et par leurs signes, ils semblaient fort attachés.

Le vent ayant passé au nord-ouest, le temps s'adoucit un peu vers le soir. Le Chatam s'avança d'environ une demi-lieue, le long de la côte, pour se placer près d'un excellent courant d'eau douce, et dans une position, à d'autres égards, plus commode pour les communications avec le rivage. La rigueur du temps retarda considérablement les travaux. Des tempêtes succédaient à des tempêtes venant de tous les points de l'horizon, avec une grande violence, et accompagnées d'une prodigieuse quantité de neige. Dans un de ces moments (le 19), le mercure

tomba à 15, le plus grand degré de froid qu'il y eût eu.

Le vent d'entre l'est et le nord-est souffla, le 22, avec plus de fureur encore. Le lendemain, après une très-forte pluie, il se modéra, les nuages se dissipèrent, et, à midi, le ciel devint serein, et le mercure remonta à 42°. Cet heureux changement ayant facilité tous les travaux, M. Puget sortit du havre, le 24, dans l'intention de s'avancer vers le Cap-Douglas; mais un calme le contraignit, vers midi, à jeter l'ancre dans l'anse dont je viens de parler, immédiatement en dehors du havre. Il y résidait, parmi quelques Indiens, un Russe qui, ainsi qu'un autre individu, nommé *Mallacha*, lequel se dit commandant d'un sloup de huit canons, avait visité le Chatam pendant le gros temps. Comme on témoignait beaucoup d'empressement d'avoir des nouvelles de la *Découverte*, et que l'on crut possible d'en obtenir en envoyant au Cap-Douglas, Mallacha se chargea d'une lettre de M. Puget, en promettant de la rendre surement, et d'en faire passer la réponse, au cas où nous aurions paru dans l'Entrée-de-Cook. Il reçut, pour sa peine, un assortiment d'objets utiles, quelques provisions et

du rhum. Cette sorte de négociation eut lieu le 23. Mallacha devait revenir à bord ou rejoindre le Chatam, lorsque ce navire se rendrait au Cap-Douglas. Mais, à son arrivée dans l'anse, M. Puget fut fort surpris de recevoir la visite du Russe qui faisait là sa résidence. Cet homme qui était complètement ivre, remit une requête de Mallacha, qui demandait un supplément de rhum, et qui, au dire du messager, paraissait être resté dans l'anse, et avoir été constamment ivre depuis qu'il avait quitté le Chatam. Justement indigné de l'inexcusable conduite de Mallacha, M. Puget rejeta sa demande, et jugea que les renseignements que lui donnait le Russe méritaient peu de croyance. Celui-ci lui dit qu'il y avait douze ou quatorze jours que quelques Indiens avaient vu passer, au nord des *Iles-Stériles*, un vaisseau à trois mâts, qui se dirigeait vers l'Entrée-de-Cook; qu'un navire anglais avait été vu à l'ancre par le travers de *Kodiak*, pendant environ quatre heures; qu'un fort vent d'ouest l'avait ensuite poussé vers la haute mer, et qu'on ne l'avait plus aperçu. C'était vraiment la Découverte; et si M. Puget ne crut pas au rapport qui lui fut fait, ce fut faute d'un bon interprète,

et non qu'il pensât que les Russes avaient eu l'intention de le tromper.

M. Puget trouva sur le rivage de l'anse, près du village indien, une croix élevée, sur laquelle il y avait plusieurs inscriptions en caractères russes.

Une forte brise du sud-est et une brume très-épaisse, retinrent le Chatam jusqu'au 28 au soir. Le vent ayant alors moins de violence, M. Puget se prépara à faire voile le lendemain matin. Vers minuit, une douzaine de pirogues arrivèrent. Elles étaient conduites par le Russe Portoff, qui était venu à bord du Chatam, par le travers de la pointe Banks, et qui apportait de la morue et du flet, les premiers produits de la pêche de cette saison. M. Puget questionna Portoff sur la lettre qu'il lui avait confiée, et le Russe répondit qu'il l'avait envoyée à un bâtiment qu'on lui avait dit être dans l'Entrée, mais que les Indiens qu'il avait dépêchés étaient revenus sans avoir pu recueillir des renseignements positifs sur le lieu où se trouvait ce navire.

Sur les terres basses, au fond de l'anse, les officiers du Chatam eurent le bonheur de tuer des oies et des canards sauvages. Le 29, M. Puget quitta ce port, qu'il nomma PORT-

CHATAM. Il est situé derrière l'île qui forme le Cap-Elisabeth, et s'étend de ce promontoire jusqu'à une pointe, dans la direction du 45° nord-est, à cinq milles et demi de distance. Il se termine en un excellent havre, d'environ deux milles de longueur de l'est à l'ouest, et d'un mille de largeur du nord au sud, lequel offre un mouillage commode et sûr. Les sondes y sont assez régulières, de 5 à 25 brasses, fond d'argile dure. La plupart des rivages sont formés d'une bordure basse, bien garnie de pins, ainsi que de quelques arbustes. Cette bordure occupe un petit espace entre le bord de l'eau et la base des montagnes qui composent le pays, et sur lesquelles, jusqu'à une certaine hauteur, croissent des arbres et d'autres plantes, mais dont les parties les plus élevées paraissent stériles, et dont le sommet était couvert d'une neige, qui probablement ne fond jamais. La latitude du mouillage du Chatam par le travers du ruisseau, fut de 59° 14′, et la longitude, de 209° 4′. L'élévation et l'abaissement de la marée vers la nouvelle lune, était de 14 pieds, mais seulement de 10 ou de 11, dans le second et le dernier quartier. La mer est haute environ une heure après le passage de la lune au méridien. D'après le voisinage de l'Océan, la fa-

cilité de l'entrée et de la sortie, et celle des communications avec le rivage, M. Puget considéra le port Chatam au moins égal, sinon supérieur, à la plupart des ports que nous avons visités dans ces mers.

Des vents faibles et variables furent cause que le Chatam ne se trouva que le 30, à midi, à quelques milles au dessus du *Cap-Douglas*, où la côte est composée d'un terrain bas, qui s'étend jusqu'à la mer depuis la base de montagnes très-élevées, couvertes de neige, ainsi que la surface de la terre, jusqu'au bord de l'eau. Il y en avait aussi à l'extrémité du cap, dont la latitude est de 58° 52', et la longitude, de 207° 21'. Par le travers de ce même cap, à quelques milles au nord, gît une île très-basse; et, au nord des montagnes qui forment ce promontoire, est une chaîne d'autres montagnes hachées, qui, de loin, semblaient être détachées, ce qui donne à la côte l'apparence de plusieurs ouvertures; mais, en s'approchant davantage, on reconnaît que cette chaîne est fortement réunie par une terre moins élevée, et qui forme une baie profonde entre ce cap et les bords plus bas du mont *S.-Augustin*. Cette baie devint le premier objet de l'examen de M. Puget.

Plusieurs indices annonçant le retour des

orages, il fallut chercher un abri; et la marée portant avec force sur les basses rives du Cap-Douglas, le Chatam y mouilla par 21 brasses, fond mou. Le mont S.-Augustin lui restait au 24° nord-ouest du compas. Il avait une sorte de havre au 83° sud-ouest; l'île plate dont il a été question ci-dessus, du 39° sud-est au 77° sud-est, à la distance d'environ un mille, et, au 82° nord-est, une chaîne de rochers qui se prolongeait en avant de la pointe nord-est. Ce ressif paraissait infiniment plus étendu à la mer basse. La nuit fut très-fâcheuse dans cette situation exposée que néanmoins il n'y avait pas moyen de quitter, parce que le vaisseau était retenu par un calme qui dura presque jusqu'au jour. Cependant l'état de l'atmosphère qui annonçait une tempête, une houle irrégulière et très-forte qui venait de l'est, et le jusant, forcèrent de rester au mouillage jusqu'à dix heures du matin (le 1.er mai). Le cable se rompit, lorsqu'on leva l'ancre qui fut perdue sans retour.

A l'aide d'une jolie brise du nord-est, M. Puget gouverna à l'ouest pour examiner la baie; et les sondes tombèrent de 17 à 9 brasses. En même temps il découvrit un long ressif sur lequel la mer brisait avec une grande

violence, et qui s'étend depuis un bas îlot de roche, lequel gît en avant de l'espèce de havre mentionné ci-dessus. Les rivages de la baie paraissent sans coupures, dans toutes les directions ; mais ils sont embarrassés de grosses roches et de pierres. Pour éviter ces dangers, M. Puget s'éloigna, et dirigea la route au nord, sur le mont S.-Augustin. La sonde rapportait 10, 11 et 12 brasses, à la distance d'environ quatre lieues du fond de la baie, qui est formée par des terres basses et étendues, placées entre la base de la chaîne de montagnes escarpées dont j'ai déja parlé, et le bord de la mer. L'extrémité intérieure de cette baie ne paraissant pas offrir la moindre ouverture navigable, un examen plus détaillé ne fut pas jugé nécessaire.

En approchant du mont S.-Augustin, on reconnut qu'il forme une île très-remarquable, entre laquelle et la terre principale, la largeur du passage est d'environ six milles. Quand le Chatam en eut dépassé l'extrémité ouest, il mouilla sur le côté nord de l'île, dont la partie la plus élevée gît par 59° 22′ de latitude, et 207° 10′ de longitude. M. Puget donne à cette île environ neuf lieues de circonférence. Les côtes en sont très-basses. Le terrain s'élevant ensuite graduellement,

et, pour ainsi-dire, brusquement, forme une haute montagne de figure conique et régulière, dont le sommet est placé presque perpendiculairement au centre, mais en inclinant un peu vers l'est. Cette montagne offre presque de tous côtés le même aspect, et est revêtue, jusqu'au bord de l'eau, de neige et de glace, à travers lesquelles on ne voyait percer ni arbres ni arbrisseaux, de sorte que s'il y en croît, ou ils sont très-petits, ou la neige était assez haute pour les couvrir. A la mer basse, on effectua, non sans peine, un débarquement sur cette île, dont les rivages sont, jusqu'à la distance d'un quart de mille, bordés d'un nombre infini de grandes roches détachées, entre lesquelles le canot eut beaucoup de peine à trouver un passage. Des fragments de roche semblables à ceux que j'ai déja décrits, paraissent en travers de la majeure partie de l'île; mais, nulle part, ils ne s'étendent aussi loin que du côté nord.

Dans la soirée, M. Puget reçut la visite de deux Russes, accompagnés d'une petite troupe de naturels qui résidaient vers la pointe nord-est de l'île. Ils n'avaient aucun objet d'échange, et ils ne purent dire si quelque navire avait remonté l'Entrée-de-Cook, dans le cours de la saison. Les officiers du *Chatam* ne doutant

point d'y avoir devancé la *Découverte*, remirent aux Russes une lettre dans laquelle on m'en donnait l'avis.

Le 3 mai, dès le grand matin, le Chatam s'avança au nord. En prolongeant la côte de l'ouest, M. Puget observa qu'elle est dentelée de manière à former des anses et de petites baies, qui paraissent offrir de bons mouillages. Les pointes de ces baies sont en général escarpées et de roche ; et par-derrière s'élève, à une considérable hauteur, une contrée montueuse, laquelle est une continuation de la chaîne qui s'étend depuis le Cap-Douglas, et est revêtue d'une neige perpétuelle. Cette contrée paraissait dénuée de toute production végétale, excepté sur une lisière étroite et basse, qui commence au pied des montagnes, forme la côte de la mer, et se montrait assez bien boisée. A midi, la latitude observée était de 59° 34', l'île ou le mont S.-Augustin restant du 40° sud-est au sud, à la distance de 3 lieues. Au nord-ouest, il se trouvait trois îlots derrière lesquels il paraissait y avoir un mouillage et un abri. Une petite brise qui prit de la force dans l'après-dînée, mit le Chatam en état de faire beaucoup de chemin ; et en prolongeant la côte ouest, qui est sans coupures, on y remarqua de petites baies ou des

anses. Le soir, on fit rencontre de cent cinquante pirogues de peaux, que l'on jugea porter trois cents naturels du pays, ces pirogues contenant depuis une jusqu'à trois personnes. Tous ces Indiens parlaient la langue russe, et ils ôtèrent leurs bonnets, et s'inclinèrent en passant. Plusieurs s'efforcèrent d'atteindre le vaisseau; mais la brise étant très-favorable, on ne voulut point perdre de temps à satisfaire leur curiosité. Le Chatam continua sa route en prolongeant des rivages semblables à ceux que l'on a déja décrits. A dix heures, il serra le vent, et il louvoya à petites voiles pendant la nuit.

Il avait alors atteint la partie de la côte ouest que nous avions déja reconnue. D'après le journal de M. Puget, il paraît qu'une chaîne non-interrompue de montagnes très-élevées, règne sur le côté ouest de l'Entrée-de-Cook, à peu de distance de la mer, sur tout l'espace qui s'étend du Cap-Douglas au volcan, depuis lequel cette même chaîne se prolonge jusqu'à ce qu'elle se détourne au nord-ouest vers ces montagnes, qui, vues de la partie supérieure de l'Entrée, semblent détachées. Le Chatam s'approcha de plus près que la Découverte, du *sound* ou de la rade, dont (le 15 avril) les eaux nous parurent bai-

gner la base de la montagne du volcan. M. Puget représente cette rade comme tout-à-fait ronde. Dans la partie sud-ouest, elle offre une petite ouverture, formée par deux basses pointes couvertes de bois. L'entrée en est très-étroite; et une batture, sur laquelle sont dispersées de grosses pierres détachées, paraît, à la mer basse, s'étendre tout le long du terrain bas, en y comprenant le passage qui conduit à l'ouverture ou au ruisseau. A l'aide du flot, le Chatam continua sa route au nord entre l'île basse et la terre principale, en se tenant plus près de la première, M. Puget ayant conçu l'espérance de voir quelques Russes de l'établissement que Mallacha lui avait dit se trouver sur cette île, en dépassa la côte ouest, à peu près à la distance d'une demi-lieue; et un coup de canon fut tiré comme signal, mais sans aucun succès. Sur les huit heures du soir, le Chatam jeta l'ancre sur douze brasses fond de gros gravier, la pointe nord de l'île lui restant au 33° nord-est du compas, à la distance de trois milles. Le 5, au matin, il s'avança vers l'Est-Foreland, les sondes rapportant de 13 à 25 brasses, jusqu'à environ quatre milles et demi de la côte de la grande terre où elles diminuèrent; et comme le flot était passé, il fallut

fallut mouiller sur dix brasses, fond de roche. L'Ouest-Foreland restait au 42° nord-est du compas, à quatre ou cinq milles. La pointe nord-ouest de l'île se trouvait au 34° sud-est. L'extrémité intérieure d'une baie très-ouverte, que forme la terre en se repliant un peu à l'ouest de l'Ouest-Foreland, était au 17° nord-ouest. A la mer basse, on voyait distinctement, du haut du grand mât, s'étendre du 80° sud-est, au 74° sud-est, le bas-fond dont parlent MM. Portlock et Dixon. Un rocher détaché qui gît en avant de la pointe nord-est de l'île, se montrait au 45° sud-est.

M. Puget représente le pays, à partir de la rade indiquée ci-dessus, comme descendant depuis le pied des montagnes, et formant un plan incliné qui se termine, au bord de l'eau, en une grève sans coupures, ou en basses falaises bien boisées. Les montagnes s'élèvent perpendiculairement ; et, comme toutes celles qui entourent cette région, elles paraissent stériles et sont très-hautes et perpétuellement couvertes de neige. Au-devant des rivages de cette baie ouverte, un bas-fond se prolonge à quelque distance dans l'Entrée. Pendant que M. Puget y attendait le retour du flot, quelques naturels du pays lui donnèrent à entendre qu'un vais-

seau à trois mâts avait remonté l'Entrée quelques jours auparavant ; et, pour lui en donner la preuve, ils lui montrèrent les grains de verre et les objets qu'ils avaient reçus des officiers de ce vaisseau, lequel, ajoutèrent-ils, était à l'ancre à peu de distance.

Quoique ces Indiens se conduisissent avec beaucoup d'ordre et de décence, rien ne put les déterminer à porter une lettre au navire dont ils parlaient. Ce n'était ni le danger, ni la fatigue du trajet qui les en empêchait ; c'était la chose elle-même qui leur donnait de la répugnance, et ils ne voulurent pas même toucher la dépêche. M. Whidbey en avait éprouvé tout autant de la part d'autres Indiens qu'il pria de remettre une lettre au Chatam, quand il arriverait dans leur voisinage, ce qu'ils refusèrent positivement. Cette conduite envers les étrangers leur est, selon toute apparence, recommandée par les Russes, leurs maîtres, qui paraissent avoir beaucoup d'influence et d'autorité sur eux.

Au commencement de la marée, le Chatam doubla l'Ouest-Foreland, à la distance d'environ un mille de la côte, la sonde rapportant de 7 à 12 brasses. A peu près à un quart de l'extrémité de la pointe, gît un rocher qui n'est visible qu'à la mi-marée. Dans cette

position, M. Puget reçut la visite de deux Indiens qui lui confirmèrent la nouvelle de l'arrivée de la *Découverte ;* et ils levèrent tout doute à cet égard, en prononçant distinctement mon nom, et en indiquant du doigt la direction où l'on trouverait le vaisseau. M. Puget la suivit immédiatement, et nous eûmes le plaisir de nous rejoindre, ainsi que je l'ai déja rapporté.

Je fis lever l'ancre, le 7, vers une heure de l'après-midi, et au retour du jusant. A l'aide d'une brise du sud, la *Découverte* descendit le chenal pour se rapprocher du *Chatam ;* et, à l'entrée de la nuit, nous mouillâmes sur quinze brasses, par le travers de la pointe nord-ouest de l'Ile Turnagain. Là, nous fûmes visités par des Russes qui vinrent dans une grande pirogue ou un bateau conduit à la rame par dix Indiens. Un des Russes était le principal de la troupe que M. Whidbey avait rencontrée près du Nord-Foreland, et l'autre, un secrétaire ou un commis de l'établissement placé au sud de l'Est-Foreland. Comme nous faisions route vers le lieu de leur résidence, ils acceptèrent l'invitation de rester sur mon bord, au lieu de retourner dans leur embarcation découverte. La marée commença à descendre le 8, sur les deux heures du matin ;

et je remis à la voile avec une légère brise du nord. Les bas-fonds embarrassèrent notre marche ; cependant, à l'aide du jusant, nous fûmes, sur les cinq heures du soir, assez près du Nord-Foreland, où le chef russe nous quitta, en promettant de revenir avant la nuit. Au retour du flot, nous mouillâmes de nouveau à peu près à une lieue au sud de sa résidence, mais nous ne le revîmes plus. Cependant l'autre Russe était resté à bord, pour nous conduire à l'établissement situé sur la côte de l'est, où des vents variables et faibles ne nous laissèrent arriver que le 10, au matin. Nous jetâmes l'ancre au-devant d'une petite crique, par dix brasses fond de sable. L'Est-Foreland nous restait au 34° nord-ouest du compas, l'Ouest-Foreland, au 74° nord-ouest, la montagne du volcan, au 30° sud-ouest, la partie la plus méridionale de la côte de l'est en vue, au 25° sud-est, et la crique au 70° nord-est, à la distance d'environ une lieue. Dans cette position, notre latitude observée fut de 60° 35′, et notre longitude de 209° 21′

A peine eûmes nous jeté l'ancre, que le commandant nous envoya prier de nous rendre à la factorerie russe, ce que je fis après le déjeûner, accompagné de M. Menziez et de notre passager russe. En approchant du

rivage, la profondeur de l'eau diminue graduellement jusqu'à l'entrée de la crique, où la sonde ne rapporte plus qu'une brasse de l'un à l'autre bord. A notre arrivée, nous fûmes salués de deux coups de canon, tirés d'une espèce de balcon, au dessus duquel le pavillon russe était déployé, au sommet d'une maison située sur la falaise, laquelle, comme la plupart des rivages de la partie supérieure de l'Entrée-de-Cook, s'élève perpendiculairement depuis la grève qui, généralement, commence à la ligne de la mer haute. Nous eûmes, en débarquant, un second salut de deux coups de canon ; et quelques Russes étant venus à notre rencontre, nous conduisirent à leur habitation par un assez mauvais chemin, que rendait plus désagréable encore l'odeur la plus insoutenable que j'eusse jamais sentie, si j'en excepte celle du puant. Elle était causée, je crois, par un amas immense de toutes sortes d'ordures, fait pendant l'hiver, et qui était devenu une masse liquide, de matières putrides, placée précisément tout auprès de la barrière qui entouroit la factorerie, sur laquelle se répandaient ces exhalaisons nuisibles, que leur combinaison avec celles qui sortaient des maisons, rendaient plus malfaisantes encore. Nous fûmes néan-

moins contraints de passer quelque temps dans la factorerie, qui occupe un espace d'environ cent vingt verges carrées, entouré par une très-forte palissade d'environ douze pieds de hauteur, formée de petits pieux de pin et de bouleau, très-serrés. Ces pieux étaient fixés fort avant dans la terre, mais paraissaient une bien faible défense contre toute attaque, même des Indiens ; car on pourrait très-facilement brûler tout à la fois la palissade, en y mettant le feu par le dehors, et les maisons qui sont en dedans, celles-ci n'étant construites qu'en bois, et n'ayant qu'un toit de chaume. La plus vaste avait la forme d'une grange : la longueur en était d'environ trente-cinq verges; elle avait à peu près le même nombre de pieds de largeur, et de dix à douze pieds de hauteur. Elle servait d'habitation à trente-six Russes, qui, avec leur commandant, M. Etienne Zikoff, alors absent pour une excursion dans *Prince-Villiam's-Sound*, formaient le nombre total des Russes de cet établissement. Cette maison consistait principalement en une chambre commune, où l'on mangeait et où l'on couchait. Des deux côtés, sur toute la longueur, s'élevait à huit ou neuf pouces de terre, une plate-forme, d'environ huit pieds de largeur, et divisée en dix-huit compartiments (un pour

chaque personne), séparés comme ceux des écuries dans les auberges, seulement par des pieux, auxquels étaient suspendus les vêtements de réserve et les armes de chaque individu. La chambre était assez bien éclairée, au moyen de fenêtres garnies, à ce que nous avons supposé, d'une pellicule tirée des intestins de la baleine, qui laissait pénétrer assez de lumière pour toutes les opérations quelconques, et garantissait bien du vent et du froid. Au-devant de la plus grande de ces fenêtres et au fond de la salle, était une table de bois, grossièrement travaillée, et entourée de siéges de même matière. Nous y fûmes conduits par deux Russes qui paraissaient avoir quelque autorité sur le reste de la troupe. L'un semblait être le principal personnage, en l'absence de M. Zikoff, et l'autre, une sorte d'économe, chargé du soin de tous les effets mobiliers de la factorerie. Si nous comprîmes bien ce qu'ils nous dirent, cet établissement était formé depuis douze ans; et cependant nous ne vîmes pas qu'ils eussent fait aucune tentative pour cultiver la terre, ou pour élever des animaux domestiques. Les seuls mets qu'ils eussent à nous présenter étaient du flet bouilli et froid, et du saumon sec et crû, destiné à servir de pain. Cette mauvaise chère ne nous

fit aucune peine, car nous n'eussions pu toucher à des aliments plus délicats, dans un lieu dont l'atmosphère empestée excitait toutes les sensations désagréables, excepté celle de la faim. Nous abrégeâmes notre visite, autant que la civilité put nous le permettre; et, comme nous nous préparions à aller respirer un air plus pur, nos deux conducteurs nous menèrent voir le reste de l'établissement. Il consiste en une maison plus petite, qui est à l'extrémité ouest de la plus grande, et dans laquelle résidait M. Zikoff, et en vingt-deux ou vingt-trois autres, de différentes dimensions, entassées confusément; celles-ci servant de magasin, et celles-là de logement pour des enfants d'Indiens que l'on élève dans la religion des Russes, dont on leur apprend aussi la langue. Je n'oubliai point de prendre des renseignements sur le navire que l'on m'avait dit appartenir à l'établissement. Il était échoué justement au dessus de la laisse de la mer haute, au dessous de la falaise sur laquelle sont bâties les maisons. Je le jugeai du port de soixante ou soixante et dix tonneaux. Il était à deux mâts, mal gréé, et, à tout autre égard, en très-mauvais état. Il se trouvait-là depuis deux ans, et devait y en passer deux autres encore, jusqu'à ce que la troupe fût

relevée, et qu'on l'ait réparé pour le reporter au Kamtschatka.

La place qu'occupait ce navire était à peu près hors de la vue de l'habitation, de sorte qu'en cas de mésintelligence avec les naturels du pays, ceux-ci pourraient y mettre le feu, ou le détruire de toute autre manière, ce qu'ils ne feraient pas facilement, si on l'avait laissé dans la crique, qui paraît avoir assez d'eau pour le tenir constamment à flot, et assurer une retraite aux Russes. Au reste, leurs craintes à ce sujet ne semblent pas grandes, car ils sont mal pourvus de moyens de défense. La totalité de leurs armes consistait en deux petits pierriers de fonte, d'environ une livre de balles, montés sur le balcon, au haut de la grande maison qui est suffisamment élevée pour dominer toute l'enceinte, en une pièce semblable à la porte d'entrée, en une douzaine de mousquets, tenus en bon état, en deux ou trois pistolets, et en quelques courtes dagues.

Notre curiosité étant satisfaite, j'invitai les deux Russes qui nous accompagnaient, à se rendre avec nous à bord. Ils me firent présent de quelques peaux d'animaux terrestres, tués dans les environs, et d'un très-beau flet qui nous fut fort agréable; car c'était le

premier poisson frais que nous eussions goûté dans cette saison. Il s'éleva une bonne brise du nord, lorsque nous eûmes gagné le vaisseau. Elle était trop favorable pour que nous demeurassions à l'ancre, et, en conséquence, elle abrégea la visite des deux Russes. A leur départ, je leur donnai un petit assortiment d'objets que je jugeai devoir leur être utiles, et qu'ils acceptèrent avec beaucoup de reconnaissance.

Je dirigeai la route, le long de la côte de l'est, sur l'ouvert de l'Entrée ; mais la brise du nord fut bientôt remplacée par des souffles de vents variables et légers ; et notre marche fut si lente, que le 12, à dix heures du soir, nous n'étions qu'à huit milles de la *Pointe-Bède*, qui nous restait au 44° sud-est du compas. Nous y mouillâmes par trente brasses, et nous y reçûmes la visite de trois naturels du pays, qui apportaient la lettre que M. Puget avait confiée à quelques Russes, et qui nous présentèrent quatre flets que nous envoyait M. Berrenoff. Ils nous dirent que cet officier était sur la côte, et que si nous restions à l'ancre jusqu'au lendemain matin, il nous ferait visite.

Comme je desirais beaucoup de voir M. Berrenoff, qui, à ce que je compris, était le

commandant de tous les établissements russes, situés dans le pays de *Kodiak* et les environs de l'*Entrée-de-Cook*, je ne partis point dans la matinée, comme je me le proposais; mais n'entendant plus parler de lui, je me remis en route l'après-midi, au commencement de l'èbe; et, à l'aide d'une brise légère du nord-ouest, nous nous avançâmes au sud. Dans la matinée, plusieurs naturels du pays vinrent nous voir, et tous se conduisirent très-honnêtement. Lorsque nous approchâmes de la Pointe-Bède, Portoff, à qui M. Puget avait, au Cap-Douglas, confié une lettre pour moi, vint à bord, accompagné de ses compatriotes. Il nous dit que M. Berrenoff étant en route, arriverait dans le cours de la soirée; et qu'ayant le plus grand desir d'avoir une entrevue avec nous, il me faisait prier de l'attendre. A leur départ, l'un d'eux promit de nous apporter, le lendemain, une grande quantité de poisson. Au point du jour (le 14), il reparut pendant que nous étions par le travers des îles Stériles, et nous fournit assez de flets pour en servir à tout l'équipage, deux ou trois jours de suite. Ne recevant aucune nouvelle du commandant, et voulant gagner la haute mer, je serrai le vent qui était étale de la partie de l'est; mais, vers midi, des apparences

de mauvais temps et une grosse houle de l'ouest me contraignirent à faire jeter l'ancre en travers de la partie nord de la Point-Bède, par 31 brasses, ayant la partie la plus méridionale de cette pointe, et le Cap-Elisabeth sur la même ligne, au 54° sud-est du compas. Le rivage le plus voisin, formé d'une roche détachée, entourée de quelques autres plus petites, se présentoit à peu près au 54° nord-est, à trois quarts de mille de distance. Dans cette position, notre latitude observée le lendemain, 15, fut de 59° 19′ ½, et notre longitude de 208° 41′.

Le Russe qui nous avait apporté une si grande quantité de flets, revint de nouveau et nous dit que certainement M. Berrenoff arriverait dans le cours de l'après-midi; mais comme j'avais été déja trompé deux fois par des assurances de ce genre, et que l'obstacle qui nous avait arrêtés ne subsistait plus, je crus ne devoir plus retarder notre départ. Nous nous remîmes en route sur les deux heures de l'après-midi, avec l'èbe et un vent d'ouest; mais nous faisions si peu de progrès, qu'il était huit heures du soir, avant que nous eussions doublé le Cap-Élisabeth, lequel, d'après le résultat de nos observations, paraît situé par 59° 9′ de latitude, et 208° 53′

de longitude, position qui, ainsi que celle du reste de la côte que nous avions reconnue, cette saison, se trouve infiniment plus à l'est de la longitude établie par le capitaine Cook, la différence étant de 1° 8′ à 1° 12′ ou 1° 14′ en quelques occasions. Nous n'avons point représenté, de même que lui, les rivages de l'Entrée-de-Cook, et nos sondes diffèrent aussi en quelque chose de celles de cet habile et célèbre navigateur, à raison de ce que nous avons eu plus de temps à mettre à notre examen. Cependant la différence entre la reconnaissance qu'il a faite et la nôtre, est si faible, qu'il faudra l'œil d'un observateur bien exercé, pour remarquer en quoi elle consiste.

Ce fut ainsi que nous quittâmes l'Entrée-de-Cook, où nous avions eu quelque espoir d'obtenir des Russes qui y sont établis, des renseignements sur l'objet de leurs établissements, et l'avantage qu'ils comptent retirer de cette extension de leur empire dans des contrées si éloignées; mais la différence des langues a rendu toutes nos recherches à ce sujet, ou vaines ou incertaines, et quelquefois même contradictoires.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le tome quatrième.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

Nous visitons pour la troisième fois les îles Sandwich. — Fin de la reconnaissance de la côte nord-ouest de l'Amérique.



